

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

L'évêque d'Orléans est un grand coupable !

Coupable d'abord de ces élans de dévouement et de charité, comme Jésus Christ seul les inspire, comme l'Eglise seule les produit, comme le monde entier, les indifférents et les ennemis à l'envi des chrétiens et des fidèles, les admire et les bénit.

Coupable ensuite,—et voilà son crime irrémissible, car la Révolution est bien obligée de lui pardonner l'autre,—coupable d'adresser à un siècle indolent et lâche, à un siècle perdu par les mollesses du luxe, par les cupidités du gain, par les défaillances de la corruption, quelques-uns de ces avertissements que la sagesse de tous les âges n'a pas dédaignés, et dont l'Evangile est venu donner à la terre le vivant enseignement et la sanction immortelle !

Oui, l'évêque d'Orléans, ainsi que l'ont fait ses prédécesseurs et ses collègues dans l'apostolat depuis dix-huit cents années, l'évêque d'Orléans a osé rappeler à la " démocratie " disciplinée ou indisciplinée, à la " pensée libre " ou esclave, à la " morale indépendante " ou dépendante, qu'il y a un Dieu régnant sur l'univers, que ce Dieu est tout ensemble la justice et la miséricorde, que les événements sont dans sa main, que rien n'arrive que par son ordre ou sa permission, et que les fléaux dont les nations ont à souffrir doivent être reçus, non pas par l'orgueil insolent de la créature qui croit se suffire à elle-même, mais par l'humilité de l'être créé et soumis qui y voit les avertissements de la bonté et les châtiements de l'équité divine.

L'évêque d'Orléans a osé traiter les hommes, non pas comme un vil troupeau conduit par le hasard et destiné au néant, mais comme les enfants de Dieu, placés sans cesse sous la garde providentielle, régé-

nés par le Verbe incarné, et appelés sous leur libre arbitre à partager le royaume des cieux, après avoir accompli leur devoir durant le pèlerinage d'ici-bas, c'est-à-dire que l'éloquent évêque a redit à l'humanité les conditions essentielles de sa dignité et de sa grandeur.

L'évêque d'Orléans a osé entretenir les âmes dont il a la charge pastorale et qu'il vient de sauver ou de secourir avec une abnégation paternelle, il a osé les entretenir des "malheurs et des signes du temps;" il leur a dévoilé "l'état des consciences" et les ravages de l'erreur, bien autrement redoutables que ceux des fleuves débordés ou des contagions déchaînées; il leur a montré les plaies morales de la société actuelle bien autrement lamentables que ses souffrances matérielles; et, après leur avoir signalé le mal, il leur a indiqué le remède, les conviant à la prière, au repentir, au sacrifice, à la foi, c'est-à-dire qu'il leur a distribué le pain de la force, de la grâce, de la vérité!

Dès lors, l'évêque d'Orléans devrait être voué à l'anathème de la Révolution. Aussi c'est un *tolle* universelle, c'est une émulation de colère, de sarcasmes et d'injures. Rarement et quoiqu'il soit habitué à ces hommages, rarement triomphe a été plus complet. L'évêque d'Orléans a l'honneur d'être attaqué de toute part.

Ici, c'est le *Temps*—on lui aurait cru volontiers plus de philosophie, puisqu'il s'en pique parfois—c'est le *Temps* qui l'accuse de procédés sommaires" et de "faible argumentation" parce qu'il a pris "les propositions les plus criardes" et qu'il les a "détachées" pour "les rendre plus criardes encore". Comme si ce n'étaient pas ces blasphèmes et ces indignités qui criaient elles-mêmes, de façon à révolter la conscience publique! Le *Temps*, d'ailleurs, les défend-il? Non; il les renie ou à peu près: alors de quoi se plaint-il? Ah! il craint que les "esprits modérés" ne soient effarouchés par ces "objurgations". Que n'ajoute-t-il avec les parlementaires d'autrefois et d'aujourd'hui que monseigneur Dupanloup risque de "jeter le trouble" dans les consciences? Et c'est précisément pour remuer ces consciences, pour secouer leur torpeur et les mettre en face d'elles-mêmes et de Dieu, que la parole épiscopale a été lancée sur le monde. "L'Eglise de France n'a plus à conquérir sa place, ajoute le *Temps*; elle l'occupe et elle dispose de toutes les "armes morales pour la défendre contre tous les assauts". Oui... et encore? Mais, du moins, l'Eglise de France a à sauver les âmes, à en conquérir de nouvelles, et les armes qu'emploient ses évêques sont justement celles dont use Mgr d'Orléans. La "place" que l'Eglise veut occuper et qu'elle n'occupe jamais assez, c'est la place du cœur de tout enfant d'Adam. Elle s'emploie à cette conquête depuis qu'elle est née au calvaire, et la fin des temps l'y verra encore empressée, toujours infatigable et plus ambitieuse!

Quant au *Siècle*, il n'a pas la courtoisie, disons mieux, l'impartialité dont le *Temps* et l'*Avenir national* lui donnent le modèle; il n'a pas le courage de reproduire en entier la lettre pastorale dont il a été, sans s'en douter, l'heureux provocateur. Il se borne à insérer—il ne pouvait s'en dispenser?—la réponse directe qui lui était adressée, et il trouve moyen de l'accompagner d'une invective dont le goût le plus vulgaire fera justice. Quant à la "lettre pastorale", comme il se réserve de la "critiquer", il demande la permission de n'en citer que les fragments sur lesquels portera sa "critique". C'est trop commode; la justice veut une reproduction intégrale. Voici les lignes du *Siècle*:

"Nous donnons acte à M. l'évêque d'Orléans de ses réserves, qui ne nous surprennent point. Il était bien évident que l'évêque ne pardonnerait pas à l'homme d'avoir été, sous la première inspiration d'un généreux sentiment, plus grand que lui.

"La seconde lettre dont nous parle M. Dupanloup n'est pas une *lettre pastorale*, c'est un violent réquisitoire contre la société moderne. Comme elle est fort longue, Sa Grandeur nous permettra sans doute de n'en reproduire que les passages qui seront l'objet de notre critique.

"Quant à la troisième lettre dont M. Dupanloup nous annonce l'arrivée, nous l'attendons et nous lui ferons bon accueil."

Aussi bien, il faut voir l'*Avenir national*. Celui-là est dans les vieux errements du libéralisme; style, esprit, convenance, tout rappelle, à s'y méprendre, le *Constitutionnel* de 1828. "M. l'évêque" n'éprouve "que des sentiments de haine et d'indignation; il n'a pas un mot de paix, de concorde et de conciliation"; sa lettre n'est "qu'une longue et violente diatribe", et par dessus tout, "ce qui manque le plus à M. Dupanloup, c'est l'esprit chrétien, le style évangélique. Dans leur décadence, les chrétiens n'opposent que des injures, des menaces impuissantes, d'indignes dénominations."

Bien plus: "M. Dupanloup insulte le général Garibaldi!" En vérité? Celui qui a appelé la "Papauté le chancre de l'Italie" et l'Eglise "la sainte boutique?"

"Traiter ainsi ses adversaires, c'est manquer à la charité chrétienne, au bon goût, à l'urbanité... De tels excès ne peuvent qu'exciter une pitié profonde, ils sont faits surtout pour affliger les catholiques."

Que l'*Avenir* se rassure, les catholiques, loin de s'affliger de l'énergique langage de l'évêque d'Orléans, applaudissent à ses paroles comme ils applaudissent à ses actes. Quant à des leçons d'"urbanité" et même de "charité chrétienne", ils estiment, surtout après les aménités de l'*Avenir* d'aujourd'hui, qu'ils les peuvent chercher ailleurs que chez lui, et ils ne s'en font faute. Et enfin, ils ont, à leur tour, quelque pitié pour des docteurs en démocratie qui ne trouvent que des injures, et

pas une seule raison à opposer à la plus haute, à la plus saine philosophie, et aux doctrines les plus consolantes et les plus mâles que puisse inspirer le christianisme.

Oh ! les malheureux et les pusillanimes, qui tremblent quand la vérité, à la triste et instructive lumière des malheurs publics, vient éclairer leurs yeux et se faire jour jusqu'à leur conscience ! Oh ! les infortunés qui se calomnient en se déclarant incapables de comprendre la beauté et la charité d'un enseignement qui, à l'exemple des Augustins et des Salvien, profite des désastres de la cité des hommes pour élever les âmes jusqu'à la " cité de Dieu " !

Oui, devant un tel aveuglement, nous avons plus de tristesse encore que d'indignation, et nous sommes sûrs de trouver écho dans le cœur du pieux et éloquent évêque, en répétant à l'intention de ses adversaires le cri divin : " Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font ! "

L'Union.

FIAT VOLUNTAS TUA !

C'est l'une des deux fleurs si pures et si belles
Dont le parfum suave embaumait mon foyer,
Et que mon cœur joyeux et mes mains paternelles
Offrirent à Marie un soir de mai dernier.

Mai renaît. J'espérais sous ses brises nouvelles
D'un éclat tout nouveau la voir bientôt briller...
Sans souci de nos pleurs, de nos frayeurs mortelles,
Le vent glacé de mars vient de nous l'effeuiller.

Mais voici le Dieu bon qui se penche et qui cueille,
Pour le recomposer plus brillant, chaque feuille
Dont il avait formé son calice adoré.

Mon beau lis maintenant orne le seul royaume
Digne de sa blancheur, digne de son arôme.
Père, pardonnez-nous de l'avoir tant pleuré !

L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS.

Une fois encore,—usant de son droit et accomplissant son devoir,—l'épiscopat français élève la voix pour enseigner les fidèles et pour les inviter à la prière. A la vue des fléaux qui sont venus, coup sur coup, désoler notre pays, les évêques se sont émus : ils ont d'abord prodigué aux âmes et aux corps les premiers soulagements ; puis, dans le recueillement de la prière, ils se sont demandé quels nouveaux avertissements la Providence voulait donner au monde, en laissant s'appesantir sur lui son bras vengeur. Tous, dans les événements présents, ont lu de sinistres présages ; aussi, aucun n'a-t-il remis la prédication au lendemain. Nous avons lu les lettres pastorales, nous les avons ou reproduites en entier, ou bien analysées à mesure qu'elles ont été publiées, et, dans toutes, le lecteur a pu retrouver, avec un sentiment d'abandon complet aux secrets desseins de Dieu, l'annonce d'une crise désormais inévitable, crise qui sera d'autant plus terrible qu'elle commence par l'ébranlement de la Souveraineté pontificale, " la clef de voûte de l'édifice social."

L'Europe entière—ce ne sont pas seulement les évêques qui le proclament—est à la veille d'un bouleversement général. Les calculs humains ne sont pas de mise en face de l'avenir, même le plus prochain ; force est donc de laisser la parole aux ministres de Dieu. Nous avons vu comment parlait, il y a quelques jours à peine, le grand évêque d'Orléans : semblable aux prophètes de la Bible—on se riait aussi des prophètes en leur temps, mais on ne s'en riait pas longtemps—Mgr Dupanloup nous a émus jusqu'au fond du cœur ; aujourd'hui, voici que l'évêque de Nîmes vient à son tour " appeler la miséricorde divine sur les dangers actuels du Saint-Siège et sur la crise de transformation sociale qui traverse le monde."

Déclarons-le tout d'abord, et que les penseurs du *Siècle*, de *l'Opinion nationale* et du *Journal des Débats* se le tiennent pour dit, c'est à la Révolution que s'attaque, et avec cette fermeté qu'on lui connaît, Mgr Plantier. Au reste, et pour plus complète édification, voici comment le savant prélat prend soin de la définir :

" Ce n'est plus l'opinion qui est la reine du monde, c'est la Révolution. Elle règne audacieusement en Italie. N'a-t-elle pas, en Autriche, poussé son travail souterrain jusque sous les marches du trône ? N'a-t-elle été pour rien dans les récents triomphes de la Prusse ? En France, pour une foule d'esprits fanatisés, n'a-t-elle pas remplacé le Dieu du Calvaire ? Et, dans le monde officiel lui-même, n'a-t-on pas

prononcé cette parole devenue célèbre, que " l'empire est la Révolution organisée ? " Ne dit-on pas qu'en Espagne, c'est la pression de sa main de fer qui a forcé la reine à reconnaître, quoiqu'en gémissant, le royaume d'Italie ? Avons-nous besoin de rappeler qu'en Belgique elle domine avec une cynique arrogance sous le masque d'un libéralisme oppresseur ?

" Dans la plupart des Etats, elle n'est plus simplement une puissance occulte, elle est une puissance publique et acceptée. Elle a des prophètes pour annoncer l'avenir ; elle a des journaux pour tracer ses programmes, et des instruments, des auxiliaires et des complices pour les exécuter. Les peuples lui sourient ou la laissent faire ; une multitude d'hommes d'Etat la servent ou l'exploitent ; il est même des souverains qui pactisent avec elle pour désarmer ses menaces ou diriger ses forces. Elle se regarde si bien comme l'âme de tous et de tout en Europe, qu'après chacun des événements plus ou moins sinistres dont nous avons été témoins dans ces dernières années, on l'a vue saluer dans les faits accomplis l'exécution progressive de ses desseins, l'accroissement de sa puissance dans le monde, et se réjouir comme le fait la bête fauve lorsque, après s'être abreuvée du sang de sa proie, elle sent que, grâce à ce carnage, elle va régner plus à l'aise dans la forêt ou dans le désert."

Deux faits étant établis : l'existence d'un " changement profond dans l'organisme des nations civilisées " et " le rôle immense de la Révolution dans ce remaniement social," l'évêque de Nîmes se demande quelle sera dans l'avenir, si elle s'achève, l'œuvre de la Révolution ? or, qu'a produit la Révolution ? l'athéisme collectif, l'athéisme dans la loi, puis l'athéisme individuel, d'où vient directement le solidarisme. Qu'a produit encore la Révolution ? elle a soufflé au cœur des rois et des peuples une " ambition sans frein, un besoin passionné de s'étendre et d'absorber tous les autres Etats." Elle a produit des Nabuchodonosors modernes, prenant d'abord et occupant ; puis, jetant à la face du monde et comme pour se justifier à ses dépens de vains mots désignant de vains prétextes : la " destinée " ou " le fanatisme " que doit suivre le conquérant. Le besoin des grandes " nationalités," des " unités," besoin qui doit expliquer tous les envahissements de territoire. Et, soulevant le voile de l'allusion, le prélat désigne de sa voix vénérée ces Nabuchodonosors de notre temps, en même temps qu'il dévoile les cupidités et écarte les faux-semblants !

" Des empires sans limites, la Révolution prétend conduire le monde " à un autre bienfait qui en sera la conséquence nécessaire : ce sont " des gouvernements sans entrailles."

“ Une fois au pouvoir, elle permet au Césarisme des grands États, quel qu'il soit, démocratique, royal ou impérial, de gouverner avec une inflexibilité sans entrailles, et c'est un droit, quand on pactise avec elle, dont on ne manque pas d'user.—Pouvoir sans entrailles dans l'annexion. Qui ne connaît les horreurs commises par l'Angleterre pour s'emparer des Indes, et par la Russie pour asservir la Pologne ? Faut-il évoquer à la honte de la jeune Italie les souvenirs de Gaète et de Gastelfidardo ? Voyez comment la Prusse, cette Italie du Nord, vient maintenant de traiter le Hanovre ! — Pouvoirs sans entraille dans l'administration. Tantôt par des prodigalités ruineuses, tantôt par des entreprises insensées, tantôt par des guerres, dévorantes, on épuise les ressources des États, et l'on condamne froidement le peuple à rendre jusqu'à la dernière goutte de son sang sous le pressoir de l'impôt. Quand l'impôt ne suffit plus, la confiscation devient alors le plus sacrée des droits, surtout quand elle s'applique aux corporations religieuses ou aux familles honnêtes.

“ Un décret suffit pour décider l'exil ou la mort des propriétaires, et la patrie recueille tout naturellement l'héritage de ces infâmes. Ne voyons-nous pas ces actes d'insigne clémence et de haute moralité se pratiquer avec faste en Italie ? — Pouvoirs sans entrailles dans leurs ombrages et leurs précautions. Tous les despotismes sont défiants et susceptibles à l'excès. On sait comment les Césars de la vieille Rome avaient organisé la délation et avec quelle libéralité honteuse ils la stipendiaient. On sait aussi combien peu leur coûtaient les arrêts de mort ou de proscription contre ceux dont la vertu, l'ambition ou la popularité leur causaient des alarmes. La Révolution sait s'inspirer de ces exemples aussi bien que toutes les autres tyrannies.

“ Naguère encore, avant de s'engager dans cette fameuse lutte avec l'Autriche qui devait conduire son orgueil de parvenu aux humiliations de Custoza et de Lissa, l'Italie n'a-t-elle pas ressuscité notre loi des suspects, cette hideuse invention de nos plus mauvais jours et de nos patriotes les plus féroces ? Pouvoir sans entrailles dans la répression. D'un côté, ces grands despotismes sont accoutumés à mépriser les hommes, surtout quand ils les estiment rebelles ; et de là vient que quand la foule des esclaves remne, il se font un jeu de l'abattre comme le faucheur abat l'herbe des champs. D'un autre côté, l'immensité même de leurs États les porte à croire que, pour empêcher la révolte d'être contagieuse, il faut l'écraser sous des rigueurs dont le contre-coup s'en aille retentir puissamment aux extrémités même de l'empire, et contenir par l'excès de la terreur les peuples enclins à se soulever. Ces brutalités, à vrai dire, manquent souvent leur but et provoquent l'explosion des orages qu'elles étaient destinées à prévenir. Mais elles n'en représen-

tent pas moins le système suivi dans les moments d'agitation par les gouvernements despotiques dans les vastes États. Ceux même qui pactisent avec la Révolution sont les plus impitoyables et, depuis plus de soixante ans, notre histoire contemporaine semble s'être étudiée à nous en fournir à chaque page de désolantes démonstrations.

“ Si la Révolution et le Césarisme peuvent nous entraîner à leurs fins, si le monde en arrive à voir tous les États faibles sombrer et disparaître dans des agglomérations monstrueuses, on verra si des gouvernements qui les dirigeront, comme du buisson de Joutham, il ne sortira pas un feu qui consumera la modeste hysope aussi bien que *les cèdres du Liban*. Ce malheur serait moins à redouter si les États en devenant plus étendus et les gouvernements en devenant plus forts devaient être ou rester sincèrement catholiques. Leur foi serait alors le tempérament et le frein de leur puissance. Mais, par là même que les uns et les autres absorbent les États secondaires, tout simplement pour le plaisir de les absorber et de s'agrandir par cette annexion, ils cessent non-seulement d'être catholiques mais même d'être chrétiens ; et tout pouvoir qui apostasie comme pouvoir et qui dilate son empire, devient inévitablement oppresseur et impitoyable, dans la proportion même où sa religion s'éteint et où sa domination se développe.”

De tels gouvernements ne peuvent régir que des peuples sans liberté, des peuples sans patrie, des peuples sans souvenirs. Il n'y a plus place que pour le despotisme ; aussi voyez le “ vainqueur” :

“ Il va se parer orgueilleusement d'une gloire qui ne fut jamais et qui ne devait jamais être la sienne. Qu'a-t-il fait par exemple, le Piémont dans le passé pour l'honneur et la civilisation de l'Italie ? Qu'a-t-il fait pour les arts ? Qu'a-t-il fait pour la liberté ? Qu'a-t-il fait pour le commerce ? Qu'a-t-il fait pour les lettres ? Qu'a-t-il fait surtout de grand et de solennel pour la religion ? De nos jours, il a tenté une première campagne pour l'émancipation ; mais elle a fini par la défaite de Novarre et par le volontaire exil de Charles-Albert en Portugal. Tout récemment encore, il a voulu, armé de toute les forces de la Péninsule, refouler l'Autriche dans son repaire du Nord ; mais on connaît les sanglantes humiliations infligées à ses armes et à sa marine par l'archiduc Albert et l'amiral Tegethoff.

“ Il n'a su faire que deux choses, aider comme il a pu la France dans la grande bataille de Solferino, et s'emparer des petits États d'Italie par la supériorité numérique de ses armées, et surtout par la puissance et la complicité de la trahison. Est-il juste, après cela, qu'il résume en lui, en vertu de l'unité, toutes les gloires de l'Italie ? Qu'on eût offert à la Papauté cet honneur qu'elle n'aurait pas accepté, on le concevrait. C'est d'elle qu'est partie la civilisation de l'Italie ; c'est elle

qui a fait le plus d'efforts dans le passé pour racheter ou protéger son indépendance. Mais le Piémont met la main sur l'histoire de Florence, de Naples, d'Ancone, de Bologne, de la Rome pontificale, et dire : Je revendique cela comme ma propriété : je m'en empare aujourd'hui parce que ce fut mon œuvre autrefois ? Dire cela et vouloir être pris au sérieux, en vérité, c'est jeter au bon sens de l'Europe un défi par trop audacieux !”

Ainsi, et en deux mots, se peuvent donc résumer et définir les annexions de la Révolution : “ Ce sont des peuples chassés, parce qu'ils sont faibles, des souvenirs d'une histoire qui fut la leur ; c'est ensuite un conquérant entrant en maître dans les gloires d'un passé qui ne fut pas le sien, et cela, tout simplement, parce qu'il a des armées puissantes.”

Et le droit ? Que devient-il en ce chaos ? Plut au ciel qu'il fût anéanti ! Mais non ; dans les calculs de la Révolution, il y a place pour ce qu'on appelle le “ droit nouveau”.

“ Le principe fondamental de ce droit nouveau, c'est que tout peuple a la libre disposition de lui-même ; et qu'il est maître de se choisir son gouvernement. N'examinons pas cette doctrine en elle-même ; admettons, malgré les objections terribles auxquelles elle peut donner lieu, qu'elle est incontestable. Mais, je le demande, ce droit est-il inépuisable ou peut-il être épuisé ? Si vous dites qu'il peut être épuisé par une seule élection, n'est-ce pas en faire une véritable plaisanterie ? Qu'est-ce que cette souveraineté qui ne peut qu'une seule fois faire usage de ses prérogatives ?

Et d'ailleurs, ce qu'elle doit être dans l'avenir, elle a dû l'être dans le passé ; elle fut autrefois ce qu'elle est aujourd'hui, sa nature n'a pu changer. Et, de là, que suit-il ? Puisque, d'après vous, un seul acte l'épuise, il faut dire qu'elle est épuisée depuis des siècles ; les élections qu'elle a faites à l'origine ont absorbé tous ses droits ; elle n'en avait aucun pour procéder aux élections contemporaines : tout ce qui en est sorti n'est qu'un fruit illégitime du vote populaire. Voilà les conséquences rigoureuses de vos propres doctrines, si vous dites que le droit des peuples à choisir leur gouvernement peut être épuisé. Ce raisonnement ne vous va pas, sans doute ; il n'en prouve pas moins que, sous ce premier aspect, la notion du droit nouveau est parfaitement équivoque.

“ Accordez-vous que ce droit est inépuisable et qu'exercé une fois, il peut être admis, en mille autres circonstances, à se prononcer, même dans un sens contraire à son premier suffrage ? Mais dans quelles conditions et sous quelles garanties pourra-t-il user de ce privilège que vous déclarez inaliénable ? Avez-vous fixé les moyens par où le peuple pourra librement, avec sincérité, faire connaître au besoin sa lassitude de ce

qui est, et son désir de le remplacer par ce qui n'est pas ? Et si vous ne l'avez pas fait, seriez-vous disposés à le faire, au risque de voir le suffrage populaire précipiter du pavois ceux qu'il a portés ? C'est donc à dire que votre droit nouveau n'est clairement déterminé ni par rapport à sa mesure, ni par rapport aux conditions dans lesquelles il peut et doit s'exercer.

“ Nous voici encore une fois de plus plongés en pleine équivoque.”

Enfin, la dernière œuvre de la Révolution, son œuvre de prédilection, c'est la ruine de l'Eglise. La Révolution ne peut anéantir l'Eglise d'un trait de plume ou d'un coup d'épée, mais elle veut “ l'abolition radicale de son indépendance.”

L'Eglise n'enseignera plus le peuple, l'Eglise n'élèvera plus la jeunesse, l'Eglise ne secourra plus les pauvres, l'Eglise surtout ne communiquera plus avec son chef... car, la Révolution le sait : “ tant que le Pape aura un coin de terre à lui, l'Eglise sera libre ; quand au contraire le Pape sera rentré dans les Catacombes, l'Eglise est impuis-
“ sante parce qu'elle est esclave, et la Révolution triomphe.” Quant aux moyens pour arriver là, ils sont simples, applaudir, aider à tous actes qui, en quelque lieu qu'ils se produisent, peuvent nuire à l'Eglise ; procédé sûr parce qu'il vient de l'Enfer.

Tel est le monde ; tel il est animé par la Révolution, tel il est conduit “ infailliblement par elle au chaos. “ Et maintenant, s'écrie en terminant “ Mgr Plantier, quelle est la situation particulière du Saint-Siège ?”

“ Telles sont les perspectives générales de l'avenir, si la Révolution le façonne à l'image des plans qu'elle a conçus et dont les premiers traits commencent à se dessiner dans les faits accomplis : l'athéisme social s'aggravant chaque jour davantage ; les grands Etats engloutissant les petits sans se rassasier ; les gouvernements de ces vastes agglomérations devenant forcément impitoyables pour en prévenir ou en dompter les résistances ou les rébellions ; les peuples perdant par là même leurs libertés les plus légitimes et les plus saintes ; la patrie disparaissant pour les vaincus avec tout le charme de ses souvenirs, et ne transmettant aux vainqueurs que des gloires par eux usurpées ; l'Eglise, enfin, mise sous le joug et privant ainsi l'humanité du seul appui sérieux que ses droits, son honneur et sa liberté puissent se flatter d'avoir dans le monde.

“ Et maintenant, au point où en sont les choses, quelle est la situation particulière du Saint-Siège ?

“ Quelques faits la résumant avec une netteté désolante.

“ Premier fait ; les derniers délais fixés pour la pleine exécution de la convention du 15 septembre expireront vers la fin de cette année. La France a déclaré plusieurs fois, en termes formels, qu'elle tiendrait

exactement parole, et qu'au bout du temps marqué, ses troupes auraient complètement évacué le territoire pontifical. Nous supposons que la France ne dit pas Oui pour faire entendre Non.

“Second fait : l'Italie officielle n'a jamais entièrement rétracté son fameux programme : Venise et Rome. Elle a paru, il est vrai, le désavouer à demi dans certaines notes diplomatiques et dans la convention elle-même. Mais, dans plusieurs autres notes émanées du gouvernement italien, dans une foule de discours ministériels, dans tous les manifestes du parti d'action, dont l'influence, après tout, est prépondérante dans la Péninsule et tient dans ses mains les destinées de l'avenir, jamais on n'a renoncé à prendre Rome pour capitale. On a pu se résigner à des ajournements ; on a pu dire encore qu'on s'interdirait les moyens violents et qu'on ne ferait usage que de *moyens moraux* pour arriver à ce complément de l'unité. Mais l'intention reste toujours la même, aussi bien, que les prétentions.

“Avant la cession de la Vénétie à la France, on disait hautement que Venise appartenait à l'Italie. On persiste à le dire de Rome, et la révolution ne sera satisfaite que lorsque, par le jeu des *forces morales*, un nouveau César régnera dans la Ville éternelle, à côté du Vatican, devenu désert ou n'abritant qu'une Papauté captive.

“Troisième fait : Un brigandage d'origine mystérieuse infeste plus que jamais le domaine pontifical sur la lisière du territoire napolitain ; la population romaine est agitée par une crise monétaire dont la cause ne peut être aisément définie ; enfin, l'armée italienne se masse, comme en 1860, sur les frontières du côté de l'Ombrie, et c'est, dit-on, comme alors pour prévenir les incursions imprudentes que pourraient faire quelques bandes indisciplinées. Ne seraient-ce pas là les “*moyens moraux*” qui commencent à se mettre en œuvre pour préparer et ouvrir, quand l'heure fatale aura sonné, le chemin de sa vraie capitale à l'Italie, enfin délivrée de sa servitude la plus honteuse, celle des prêtres et des papes ?

“Quatrième fait : Une fois que cette date redoutable sera venue, il restera deux espérances humaines au pouvoir temporel : la parole du Piémont et la protection de la France. La parole du Piémont ! On sait ce qu'elle vaut. La protection de la France ! Elle a été tout récemment encore promise par la circulaire ministérielle du 16 septembre. “En retirant ses troupes de Rome, disait cette dépêche, l'empereur y laisse, comme garantie de sécurité pour le Saint-Père, la protection de la France *.” Ces paroles sont excellentes, mais suppriment-elle toute inquiétude ?

“Si un soulèvement éclatait, après le départ de nos troupes, dans les

* *Moniteur* du 17 septembre 1866.

Etats-Romains, et qu'il y fût concentré sans appui du côté de l'Italie, nous serions sans alarmes; l'armée pontificale pourrait suffire à le comprimer, et nous nous contenterions après cela de l'assurance donnée par M. le ministre, malgré le caractère indéfini des termes qui l'énoncent.

“ Mais l'invasion du dehors vient soutenir la rébellion du dedans, sous quelle forme se produira la protection de la France? Laissera-t-elle se renouveler sous les murs de Rome le massacre de Castelfidardo? ou bien fera-t-elle une expédition contre le gouvernement italien pour le forcer à tenir son serment et à se retirer dans le cercle de ses frontières? C'est là ce qui devrait être dit pour calmer l'anxiété des âmes catholiques; mais c'est précisément ce que la circulaire ne dit pas. L'avenir seul nous en fera connaître la vraie signification.

“ Quoi qu'il en soit, la situation présente plus de périls que jamais pour le pouvoir temporel du St-Siège. En face de cette grande marée de la Révolution qui bat les frontières de ses Etats amoindris, le Saint-Père pourra dire dans quelque temps, avec l'Écriture: “ J'ai regardé autour de moi, et pas un auxiliaire pour me soutenir, et pas un bras levé pour nous défendre.” Ce n'est pas l'Autriche, puisqu'elle est maintenant dépossédée de la Vénétie, et que bientôt elle ne sera plus là comme une épée suspendue sur la tête de la Révolution pour en prévenir les derniers emportements. Ce n'est pas la France, malgré toutes ses sympathies, puisque son corps d'occupation aura définitivement évacué le territoire pontificale.

“ Ce ne seront pas les autres nations catholiques, puisque le principe de *non-intervention* les empêche d'aller remplacer la France au seuil du Vatican. Pie IX sera seul, tout seul, avec l'affection de son peuple. Affection profonde quoi qu'on en dise, mais impuissant alors à le protéger efficacement contre les légions envahissantes de l'unité, et nous ne serions point étonné que, pour se soustraire au contact de ce flot sacrilège, il fût contraint en honneur ou par nécessité d'aller demander un asile provisoire à des nations dissidentes.

Nous le demandons à tout homme de sens et de loyauté, y a-t-il dans ce tableau,—redoutable nous le voulons bien,—de la situation actuelle, il y a-t-il un trait qui ne soit marqué au coin de la plus impartiale vérité? Et quand les choses en sont là, quand tout indique que l'abîme s'ouvre sous nos pieds, quand on ne voit pas d'arrêts probables à des écroulements prochains, ah! alors, on est vraiment heureux de se dire qu'au-dessus des hommes et des événements il y a la Providence, la Providence qui précipite, mais la Providence qui relève.

Telle est, en résumé, la lettre pastorale de l'Évêque de Nîmes. Il ne nous appartient pas de louer l'éminent prélat. Ce que nous dirions aujourd'hui de sa science, de sa fermeté, de son attitude comme un des plus fidèles soutiens de la Papauté, comme un des plus redoutables anta-

gonistes de la Révolution, comme un de nos plus grands Evêques, ne serait qu'un écho de ce qui se dit et se sent à sa vue ou à la lecture de ses écrits. Nous aimons mieux nous unir à lui dans les prières qu'il adresse à Dieu ; nous aimons mieux nous écrier avec lui : " Dieu des armées, jusques à quand différerez-vous de prendre en pitié Jérusalem " et les villes de Juda ?

" Et Rome, ô mon Dieu ! Rome, centre auguste de la Jérusalem de la terre ; Rome, nouvelle Sion bâtie sur des montagnes sanctifiées par le trépas et les reliques de tant de martyrs : Rome, séjour béni du plus grand et du plus éprouvé des Pontifes, du meilleur et du plus infortuné des Pères ; Rome n'a-t-elle pas droit, Seigneur, à ce que nous mêlions une filiale impatience aux vœux que nous vous adressons pour elle ? Une échéance redoutable va bientôt arriver. Déjà les fils de Satan la saluent avec une joie sinistre ; ils se disent avec une conviction qui tressaille, que la France une fois éloignée de la cité des Papes, ils en feront aisément leur proie. Leurs ricanements et leurs cris féroces ont frappé vos oreilles plus encore les nôtres.

" Puisqu'ils ont l'audace de fixer ainsi avec précision un jour où ils s'empareront de votre héritage, profaneront votre temple, feront de Jérusalem un nid souillé de vautours, ô mon Dieu, ne pourriez-vous pas faire sonner, avant l'heure de ces désolations, celle de vos vengeances ? Ils vous provoquent par leurs complots ; n'est-il pas convenable que vous les confondiez par des surprises ? Ah ! Seigneur, chargez un de vos anges de porter au Roi menacé du Vatican et de nous apporter à nous-mêmes, ses enfants alarmés, ces bonnes et consolantes paroles dont Zacharie reçut autrefois la faveur. Qu'il vienne nous dire de votre part comme au prophète : " Oui, c'est vrai ; Jérusalem sera bientôt comme une place démantelée ; mais n'importe, son enceinte restera peuplée d'innombrables habitants.

" Moi qui suis le seigneur, moi-même, je l'environnerai comme un mur de feu, et je resterai au milieu d'elle pour en perpétuer la gloire. Et vous qui venez de la terre de l'Aquilon pour l'envahir, fuyez ; voici que je vous disperse aux quatre vents des cieux." Adorable protecteur des justes en péril ! Hâtez-vous de nous donner cette espérance et surtout de la vérifier ? " Gardez éternellement en votre possession cette portion de Juda dont vous faites depuis tant de siècles une terre sanctifiée ; prouvez que Jérusalem n'a pas cessé d'être la cité de votre choix et qu'en vous voyant sortir de votre repos pour la venger et la défendre, toute chair fasse silence sous la double impression de l'étonnement et de la terreur."

Dieu entende le saint Evêque ! Dieu nous entende !

LES SALONS.

(Voir page 266.)

Peu de femmes ont occupé dans la société parisienne de la dernière génération une position plus distinguée que la comtesse Merlin. Bien née, riche, agréable, bienveillante, elle joignait à tous ces avantages un talent musical de premier ordre, et ses concerts étaient d'une rare perfection ; les compositeurs et les chanteurs les plus célèbres la regardaient comme une sœur dans leur art, et répondaient toujours à son appel. Ses soirées n'étaient cependant pas toutes consacrées à la musique : les autres arts, la littérature, la science et même les futilités du monde y tenaient aussi leur place. Elle ne recevait pas moins de femmes supérieures que d'hommes de mérite. Parmi elles était la princesse Belgiojoso, singulier mélange de la patricienne et de la plébéienne, à la fois grande dame et artiste ; bref, réunissant en elle les qualités les plus opposées, comme pour montrer que, soit qu'elle eût été placée au premier ou au dernier degré de l'échelle sociale, elle eût toujours été hors ligne. La duchesse de Plaisance était alors sa rivale en fait de succès : un soir, une dame dit chez la comtesse Merlin : " Ce salon est une assemblée où tout est représenté, la musique, par Mme Malibran et Rossini, la littérature par Villemain, la poésie par Alfred de Musset, le journalisme par MM. Malitourne et Merle. — La beauté, ajouta Mme de Plaisance, par Mlle de Sainte-Aldegonde. — Et vous, madame, que représentez-vous ? dit la princesse Belgiojoso, avec un sourire tant soit peu amer. — Mon Dieu, je ne sais pas, répondit la duchesse un peu troublée, je ne sais pas... la vertu peut-être. — Nous prenez-vous donc pour des masques ? " répliqua la princesse Belgiojoso.

C'est Mme Merlin qui disait : " J'aime fort les jeux innocents avec les gens qui ne le sont pas. " Chez elle, les jeux innocents ou non, servaient à faire valoir l'esprit des habitués de son salon : au jeu de *Gages touchés*, M. Villemain était condamné à prononcer un discours académique, Berryer à débiter un plaidoyer, Alfred de Musset à improviser un conte en vers.

La politique était bannie de ce salon, parce que la maîtresse de la maison ne partageait pas les opinions libérales alors à la mode et aimait à se moquer du système représentatif. Voici l'anecdote qu'elle racontait

volontiers à ce sujet : “ Un colon de Saint-Domingue avait la manie d'établir parmi ses nègres une espèce d'assemblée délibérante. Tout s'y passait à la pluralité des voix, et on avait recommandé à messieurs les noirs de voter selon leur conscience. Un jour, le colon voulut opérer des réformes dans son administration : il proposa entre autres choses à ses noirs de décider que tout délinquant, qui jusqu'alors n'avait reçu que cinq coups de fouet, en recevrait désormais sept ; que leurs trente rations de vivres seraient réduites à vingt-cinq ; enfin qu'on retiendrait une part de leur paye au profit de certains mûlâtres qui se tenaient les bras croisés pendant qu'ils travaillaient. Eh bien ! le croirait-on ? ces propositions, toutes si contraires à leurs intérêts, furent adoptées à une grande majorité : “ Quels êtres stupides que ces noirs ! m'écriai-je “ quand leur maître me raconta ce fait.—Pas si stupides que vous “ pensez, me répondit-il : je m'étais amusé à jouer une comédie, voilà “ tout. J'avais réservé pour moi le droit de poser les questions et de “ recueillir les votes, puis d'en proclamer le résultat : c'est là tout le “ secret ! ” On comprend maintenant l'affaire ; mais il y a des esprits si candides et si naïfs, qu'un expédient aussi simple, aussi facile, aussi naturel, ne se serait jamais présenté à eux. Quoi qu'il en soit, l'expédient est bon et a réussi sur de plus grands théâtres que les plantations de Saint-Domingue : on y aura sans doute encore recours quand les circonstances le demanderont.

A propos des salons de Paris dans lesquels le comte d'Orsay venait faire quelques apparitions en quittant Londres pour de courts instants, il est permis de dire un mot de ce personnage. Tous les écrivains français s'accordent à répéter que pendant vingt ans il a été le roi de la mode en Angleterre : on jugera par l'anecdote suivante à quel point il en fut le régulateur absolu. Le comte, au retour d'un *steeple-chase*, fut surpris par un orage et aperçut à quelques pas devant lui un matelot enveloppé d'une capote de gros drap, sans taille et descendant jusqu'au genoux : c'était un assez bon rempart contre la pluie. Le comte offrit au matelot de le régaler d'un verre dans une échoppe voisine et lui dit : “ Voulez-vous me vendre votre surtout ? — Bien volontiers, mylord, ” répondit le matelot en empochant les dix pièces d'or qui lui étaient données pour un vêtement qui n'en valait pas une. Le comte endossa ce surtout et il en était encore affublé lorsqu'il rejoignit les cavaliers qui se promenaient dans Hide-Park après l'orage. A le voir ainsi vêtu, tous l'entourèrent et s'écrièrent : “ C'est original, c'est charmant, c'est délicieux ! Il n'y a que d'Orsay pour avoir pensé à cela ! ” Le lendemain tous les *fashionables* portaient des surtout pareils, et c'est ainsi que le paletot, comme le drapeau tricolore, a fait le tour du monde.

En réalité, le comte d'Orsay, que nous ne sommes pas chargés de

juger sous d'autres rapports, était remarquable par son tact dans la société et exerça beaucoup d'influence dans certains cercles anglais, à une époque où les autocrates de la mode venaient, les uns, d'être détrônés, les autres, d'abdiquer, et où commençait le Bas-Empire. Lorsqu'il parut dans le monde de Londres, les hommes y négligeaient leur toilette, avaient horreur de l'affectation, et un second Brummel y était devenu impossible. D'Orsay ne trouva pas de rivaux, n'eut que peu d'imitateurs, et sa notoriété est due à ses singularités plutôt qu'à son esprit, dont certes il ne manquait cependant pas. On sait que le comte de Norwich, après avoir été à la tête des *beaux esprits* sous le règne de Charles Ier, passa au temps de la restauration des Stuarts pour un *parfait ennuyeux*, et quelque chose comme un malheur de ce genre attendait le comte d'Orsay quand il revint en France avec lady Blessington. Ses compatriotes ne voulurent pas ou ne purent pas reconnaître ce que les Anglais avaient découvert de merveilleux dans sa personne. Il nous est arrivé de nous trouver avec lui à un dîner qui réunissait des célébrités artistiques, politiques et littéraires, et où la conversation roula sur le mérite relatif des écoles de peinture en Angleterre et en France, sujet qui semblait choisi pour le faire briller : il parla beaucoup, il parla bien, et néanmoins il fit un *fasco* complet.

Dans le salon de la comtesse de Rumfort, raconte Mme de Bassanville, on rencontrait souvent une *doctoresse* américaine, nommé Palmyre, qui prétendait descendre en ligne droite de Fernand Cortez, était admirablement belle, et se promenait tous les jours aux Tuileries entre deux hideuses négresses qui servaient d'ombre au tableau. Elle n'admettait chez elle que des *clientes* de son sexe et percevait des honoraires triples de ceux des médecins de Paris. Pense-t-on que ses prescriptions consistassent en jalap, rhubarbe, potions, saignées, toniques ou sangsues ? Pas le moins du monde : cela est bon pour MM. Diafoirus, Desfonandres ou Purgon. Ses *ordonnances* ne parlaient que de nouvelles toilettes, de fêtes, de bals, de guirlandes ou de voyages d'agrément. Elle disait à une de ses malades : " Vous avez une maladie de langueur ; il faut aller plus souvent au bal, je vous enseignerai un nouveau pas." A une autre : " Chère madame, les nerfs sont votre côté faible ; votre mari devra vous faire cadeau d'une toilette neuve ; cette robe ne vous va pas ; écrivez tout de suite à votre marchande de modes." A une troisième elle s'adressait en ces termes : " Vous dépérissez ; je vois ce que c'est, il vous faut un collier de diamants." Enfin voici sa recette pour une quatrième : " J'ai attentivement interrogé votre poulx ; il m'indique à ne pas m'y méprendre que vous avez besoin d'une nouvelle voiture et d'une nouvelle paire de chevaux." Les belles malades sortaient de ce cabinet de consultations enchantées sinon guéries ; pas une d'elles ne

regrettait les deux louis que leur coûtait une ordonnance qui faisait dépenser mille écus à leurs chers époux, et elles auraient volontiers crié : *Enfoncé Hippocrate !* comme les romantiques criaient : *Enfoncé Racine !* Mais nous ne savons pas si les chers maris témoignaient la même satisfaction.

Le sceptre de la société en France n'a pas été exclusivement tenu par des Françaises. Les dames russes leur font parfois une redoutable concurrence, et parmi elles on cite surtout la princesse Bagration, la princesse de Lieven et plus récemment Mme de Swetchine, dont le salon a eu une influence marquée sur le mouvement religieux de notre époque. Les Américaines ont eu aussi à Paris leurs reines de salon, telles que Mme Child, fille du général Henry Lee, et nous nous rappelons avoir vu Mme Graham, femme d'un officier de fortune médiocre, réunir chez elle la meilleure compagnie.

Après avoir parlé des salons contemporains, jetons rapidement un coup d'œil rétrospectif sur les salons qui les avaient précédés. Un philosophe français, M. Cousin, a familiarisé le public avec leurs illustrations, dont il a retracé les portraits en peintre amoureux (*con amore*), et dont ses dissertations ont analysé la vie et le caractère. Mme Mohl a résumé ses recherches et nous lui ferons quelques emprunts. Parmi les femmes remarquables du dix-septième siècle, dit-elle, la marquise de Rambouillet mérite la première place, non-seulement parce qu'elle est la première par ordre de dates, mais parce que c'est elle qui a inauguré cette longue succession de salons qui, pendant deux cent cinquante ans, furent une véritable institution et une puissance inconnue à d'autres temps que la civilisation moderne. Les rapports sociaux dont l'esprit se développait, les progrès de l'éducation des femmes dans les hautes classes, le goût pour ne pas dire la passion des Français pour les réunions de plaisir des deux sexes, la prospérité générale dont on avait joui sous Henri IV, avaient bien pu déjà faire ouvrir et créer des salons ; mais ce sont les qualités personnelles de Mme de Rambouillet qui imprimèrent à la société fondée par elle le caractère moral ou le type, qui s'est plus ou moins conservé et maintenu durant de longues années parmi ses imitatrices ou imitateurs. Le fameux hôtel de Rambouillet, construit sur les plans dessinés par la marquise, était situé rue Saint-Thomas du Louvre, près de l'hôtel de Longueville ; tous deux ont disparu aujourd'hui ainsi même que la rue où ils s'élevaient : la description qu'en donne Mlle de Scudéri nous le montre rempli d'objets d'art et de curiosité. Les murs d'une de ces chambres étaient tapissés des portraits des amis de Mme de Rambouillet. (Ce genre d'*ornementation*, suggéré à la fois par le bon goût et l'amitié, a été reproduit en Angleterre avec le plus heureux effet par la comtesse de Waldegrave

dans sa villa de Strawberry-Hill.) Le salon de l'hôtel était éclairé par de grandes fenêtres de plain-pied avec le parquet et qui s'ouvraient sur les jardins contigus aux Tuileries. De cette pièce on passait dans une suite d'appartements qu'embaumaient des corbeilles de fleurs. Tout cela était autant d'innovations mises à la mode par la maîtresse du logis. L'origine de l'Académie française se rattache évidemment à la coterie qui s'assemblait dans ce salon, car le perfectionnement et l'épuration du langage étaient un des buts qu'on se proposait d'y atteindre. La marquise avait si complètement banni certains mots de la conversation, qu'on n'oserait plus les citer aujourd'hui ; mais, à en juger par quelques mots qui se maintiennent en usage, la reine des précieuses aurait pu en proscrire un plus grand nombre sans se faire accuser de pruderie. Elle était belle, grande, pleine de dignité, et ses traits exprimaient la douceur et la bienveillance. Mlle de Montpensier (la Grande Mademoiselle), dans ses Mémoires, s'écrie, à propos de Mme de Rambouillet : " Je l'aimais, je la vénérais, je l'adorais : il n'y avait personne comme elle." Sa petite Julie, pour qui fut composée la fameuse Guirlande de Julie, avait hérité de son esprit et de sa grâce, et partagea son influence jusqu'au moment où elle quitta l'hôtel de Rambouillet pour épouser le marquis, depuis duc de Montausier. En 1648, les réunions qui se tenaient dans leur salons furent brusquement interrompues par les troubles de la Fronde.

Quand les désordres politiques eurent cessé, Mlle de Scudéri, dit M. Cousin, fonda ses fameux Samedis. On ne songea d'abord qu'à s'amuser dans ces soirées, et pendant longtemps elles furent exemptes de toute pédanterie. La conversation habituelle y était facile et légère, avec une pointe de malice : les femmes comme à l'hôtel de Rambouillet, y étaient décentes sans pruderie et sans roideur ; les hommes galants et attentifs, les entouraient des hommages empressés qui étaient le cachet de la bonne compagnie du temps d'alors. On y permettait une certaine nuance de tendresse, mais la passion en était totalement exclue. La galanterie s'appliquait à ressembler à l'amour platonique, et ce faux air d'amour suffisait pour faire naître de temps en temps de réelles jalousies. Mlle de Scudéri, qui s'est peinte elle-même dans ses écrits sous le nom de Sapho, avoue qu'elle était loin d'être belle et qu'elle était excessivement brune : elle n'en eut pas moins d'admirateurs, et sa *liaison platonique* avec Pellisson, dont elle a tracé le portrait sous le nom de Phaon, est citée comme le modèle de ce genre de liaisons si calomniées. Elle en parle en ces termes dans le Grand-Cyrus : " L'amour de l'phaon croissait avec son bonheur, et l'affection de Sapho devenait plus tendre à mesure qu'elle savait mieux quel amour il lui portait. Jamais cœurs ne furent si unis, et jamais amour ne joignit tant de pureté à tant d'ardeur. Ils

se disaient toutes leurs pensées; ils se comprenaient même sans se parler; leurs yeux lisaient dans le fond de leurs cœurs, et ils y lisaient des sentiments si tendres, que plus ils se connaissaient, plus leur flamme était parfaite. La paix n'était pas, toutefois, si bien établie entre eux, que leur affection pût s'émousser et languir: quoiqu'ils s'aimassent autant qu'il est possible d'aimer, chacun se plaignait à son tour de n'être pas encore assez aimé."

Les samedis de Mlle Scudéri ne durèrent pas plus de cinq ans, et Mme Mohl établit dans son livre qu'ils n'eurent jamais l'importance des réunions de l'hôtel de Rambouillet, chez Mme de Sablé, ni de celles des salons qui se sont succédé pendant le dix-huitième siècle, jusqu'au salon de Mme Récamier.

La véritable héritière de la marquise de Rambouillet en sa qualité de reine d'un salon fut la marquise de Sablé, à laquelle M. Cousin a consacré un volume entier. Elle est justement citée comme une de ces femmes qui, après avoir dit adieu depuis longtemps à leur jeunesse, et sans être ni riches ni belles, ont vu le soir de leur vie briller de plus d'éclat que son aurore ou son midi. Mme de Sablé, veuve sans enfant, avait plus de cinquante ans et pas la moindre réputation littéraire, lorsque son salon atteignit l'apogée de son influence et devint l'arbitre de la cour et de la ville, comme on parlait alors. Le tout-puissant Mazarin a inscrit dans son carnet de poche les noms des importants personnages qui fréquentaient ce salon, et à cette liste il joint la note suivante: "Mme de Longueville est dans l'intimité de Mme de Sablé; elles parlent librement de tout le monde: il faut que j'aie dans ce salon quelqu'un qui m'informe de ce qu'elles disent.

Richelieu, après une visite à l'hôtel de Rambouillet, avait témoigné un désir analogue. Il envoya son protégé Boisrobert demander à la marquise, comme une preuve d'amitié, de lui faire savoir les gens qui parleraient contre lui: elle répondit noblement que tous ses amis connaissent son respect pour Son Eminence, et que pas un d'eux ne serait assez mal élevé pour dire du mal du cardinal chez elle. On voit par là que Napoléon Ier avait des précédents pour lui, lorsqu'il s'inquiétait des veillées de Mme de Staël, et que l'espionnage de société, qui a fait fermer tant de salons, est une affaire traditionnelle.

Mme Mohl croit que les *Maximes* de La Rochefoucaud sont nées des conversations chez Mme de Sablé. Il serait plus vrai de dire que ces maximes sont basées sur l'esprit d'égoïsme et d'intrigue des hommes et des femmes de la Fronde. M. Cousin prétend que les *Pensées* de Pascal avaient eu leur source dans le salon de Mme de Sablé. Mme Mohl réclame aussi, pour les dames qui présidaient ces réunions, l'honneur d'avoir établi pour les hommes de lettres une entière égalité sociale avec

les hommes les plus haut placés par leur rang ou leur naissance. Toutefois le mot du grand Condé à propos de Voiture, qui, il faut l'avouer, prenait d'étranges libertés : "Si M. Voiture était un de nous, on le ferait sauter par la fenêtre," et plus tard, les coups de canne donnés à Voltaire par le chevalier de Rohan, nous porteraient à croire que l'égalité des gens de lettres avec les grands seigneurs n'était pas complète avant 1789.

Un livre intitulé : *Julien, ou la fin d'un siècle*, par M. Bungener donne une idée assez exacte de la société parisienne au moment où se préparait la crise révolutionnaire. Les questions les plus sérieuses étaient discutées alors avec trop de passion pour laisser le champ libre aux conversations littéraires, aux récits légers, aux petits vers, aux problèmes des arts, aux cliquetis des bons mots. Mme Geoffrin était morte, Mme du Deffant, qui avait longtemps conservé autour d'elle un cercle de fidèles adhérents, venait aussi de disparaître ; cependant quelques salons essayaient encore de continuer les traditions un peu vieilles de ces reines de la causerie. C'était chez la maréchale de Beauvau, la duchesse de Grammont, la duchesse d'Anville, la comtesse de Tessé, la comtesse de Ségur, Mme de Beauharnais et Mme de Montesson, que la société française rassemblait ses représentants les plus spirituels et les plus polis. A ces noms il faut ajouter celui de la veuve du maréchal de Luxembourg. C'est chez elle, le lendemain de la mort de Voltaire, que Rousseau fit, au milieu d'un cercle choisi, la première lecture de ses *Confessions*.

L'Allemagne a eu aussi ses salons. Goethe, à Weimar, et Tieck, à Dresde, ont été les centres de cercles remarquables, qui tiennent une place dans l'histoire sociale et intellectuelle des Allemands. On voit, dans les Souvenirs du publiciste Gentz, que l'influence des femmes a été considérable à Vienne, pendant le Congrès qui s'est tenu dans cette ville. Le salon allemand qui possédait le mieux toutes les conditions d'un véritable salon a été celui de Rahel, femme de Vernhagen d'Ense : son mari a décrit avec enthousiasme les charmes dont elle était parée à l'époque de leur première entrevue, son petit pied, sa petite main, ses ongles boucles brunes, son regard enchanteur, et surtout sa voix douce et argentine, qui allait à l'âme. Cette entrevue eut lieu en 1803, mais ils ne s'épousèrent qu'en 1814 ; elle avait alors quarante-quatre ans, et il était beaucoup plus jeune. Sa famille, nommée Sevin, était juive, et elle n'a dû sa position dans le monde qu'à sa force de caractère, à la supériorité de son intelligence, et surtout à un ensemble de qualités que les Napolitains exprimeraient en disant qu'elle était *sympathique*. Avant et depuis son mariage, on l'a vue entourée d'hommes tels que Frédéric Shlegel, Gentz, le prince Radziwill, Humboldt, le prince

Puckler-Muskau, le prince Louis-Ferdinand de Prusse, etc., etc. C'est à elle que Gentz adressa les lettres curieuses dans lesquelles il peint sa passion pour Fanny Elslér. C'est après l'avoir vue et sous l'empire d'une première impression que Mme de Stael écrivait au baron de Brinkman : "Elle est étonnante ; vous êtes bien heureux de posséder ici une telle amie. Vous me communiquerez ce qu'elle dira de moi."

Rahel est morte en 1833. Plus tard, M. de Stenberg s'exprimait en ces termes : "Le véritable fondateur des salons de Berlin vit encore, mais il n'a plus de salon : c'est Vernhagen d'Ense qui, avec l'aide littéraire et diplomatique de sa femme Rahel, avait réuni ici tous les éléments de sociabilité intellectuelle, exemple qui a été suivi par d'autres hommes et d'autres femmes. On peut dire que ce sont eux qui les premiers ont appris aux Allemands ce que c'était qu'un *salon* dans le sens que les Français attachent à ce mot. Les habitudes de la vie, dans le nord de l'Allemagne et surtout à Berlin, n'étaient nullement favorables à l'établissement et au développement de réunions de ce genre."

Le salon le plus influent et le plus populaire dont l'Italie ait jamais pu être fière était celui de la comtesse d'Albany, à Florence. Tous les voyageurs en ont parlé dans les termes les plus honorables, et pendant près d'un demi-siècle cette veuve de Charles-Edouard a été le trait d'union entre toutes les célébrités de l'Europe. En 1809, elle reçut l'ordre de se rendre à Paris sans délai, et quand eut lieu sa présentation à l'empereur Napoléon Ier, il lui dit : "Je sais quelle est votre influence sur la société de Florence ; je sais aussi que vous l'employez dans un sens contraire à ma politique ; vous êtes un obstacle à mes projets de fusion entre les Toscans et les Français. Voilà pourquoi je vous ai fait venir à Paris. Vous aurez tout le loisir d'y satisfaire votre goût pour les beaux-arts." La comtesse n'obtint qu'au mois de novembre 1810 la permission de retourner à Florence. Elle y mourut en janvier 1824, et sa mort a laissé aux bords de l'Arno un vide qui ne sera peut-être jamais comblé *.

A Milan, l'abbé de Brême réunissait chez lui, en 1816 et depuis, un cercle de personnages distingués, au nombre desquels nous avons à citer lord Byron, Hobhouse et Beyle, mais leur rendez-vous ordinaire était à l'Opéra.

Dans une lettre datée de Venise, Byron écrivait : "La comtesse Albrizzi est la Mme de Stael de Venise : elle n'est pas jeune, mais très-

* Le traducteur de cet article ne peut que sourire aux louanges données à la comtesse d'Albany comme maîtresse d'un salon ; mais, en sa qualité de dernier survivant des Jacobites, il protesterait contre l'éloge de Mme d'Albany comme femme d'un roi et d'un héros exilé : elle a par trop oublié ou méconnu les obligations que lui imposait ce grand nom de Stuart qu'elle avait eu l'honneur de porter.

instruite, naturelle, bonne, très-polie envers les étrangers, et je crois ses mœurs beaucoup plus pures que celles de la plupart des femmes." Hobhouse (lord Broughton) rapporte qu'à son premier voyage à Venise, il y avait deux ou trois maisons qui s'ouvraient aux touristes porteurs de bonnes lettres de recommandation, et qu'à sa dernière visite dans cette ville, il n'y avait plus qu'une de ses maisons ouvertes †. Il serait facile de citer à Naples et à Rome de brillantes réunions de bonne compagnie; mais, comme elles n'ont rien de périodique, ce ne sont que d'heureux accidents, et on ne peut leur accorder le titre de salons. La même remarque serait applicable à Genève et à ses environs, si on en excepte toutefois la villa de l'historien M. de Sismondi et Coppet, où ont tour à tour régné Mme de Stael et sa fille, Mme la duchesse de Broglie. Aujourd'hui, à Genève comme dans toutes les capitales du continent, les circonstances politiques expliquent la disparition ou la décadence des salons.

Les clubs d'Angleterre et les salons de France ont été, comme le fait remarquer Mme Mohl, ainsi que les portiques d'Athènes, des lieux où on avait l'habitude de discuter les affaires publiques et de critiquer les hommes d'Etat. C'est là vraiment la clef du problème en vertu duquel les clubs sont florissants en Angleterre, tandis qu'en France, *les salons se meurent*. A Londres, il n'y a pas de *police secrète*, mais il n'en est pas de même à Paris. La peur d'un espionnage à l'instar du bon Fouché ou du bon Savary suffit pour créer une méfiance qui tue l'esprit de société. Il existe cependant encore des salons à Paris: c'est là leur sol natal, et on peut les y comparer à *une plante vivace*. Qui ne connaît, au moins par oui-dire, le salon de Mme d'A*** et celui de la place Saint-Georges? Il y a aussi dans le faubourg Saint-Germain de petits appartements où les charmes de la causerie font comprendre que Mme de Stael ait pu préférer le ruisseau de la rue du Bac aux ondes azurées du Rhône et au miroir liquide qui réfléchit l'image des rochers de Meillerie.

L'immense accroissement de l'étendue de Paris et l'incessante facilité de locomotion due aux chemins de fer pourraient bien aussi avoir contribué au déclin des salons; la haute société est trop dispersée dans divers quartiers et s'absente trop souvent et trop longtemps de la capitale. A Londres, c'est pis encore, puisque la ville est encore plus grande et que les Anglais sont plus voyageurs que les Français. L'ancien Londres, le Londres du *Beau Burmmell*, borné par Pall-Mall au sud et par Oxford street au nord, par Regent street à l'est, et Park-Lane à

† Il nous est personnellement permis d'assurer qu'en 1815 il y avait à Venise plusieurs maisons dans lesquelles on était heureux d'être admis et, notamment, un véritable *salon*: c'était celui du prince et de la princesse Clary-Aldringen. Des événements récents l'ont peut-être fait fermer.

l'ouest, n'existe plus, il s'est étendu sans limites, et l'élite de la société ne rentre en ville que lorsque le printemps est déjà bien avancée; ce n'est plus la saison des longues soirées au coin du feu. L'heure tardive du dîner, l'importance que beaucoup d'Anglais attachent à cet épisode de la journée, la durée parfois excessive qu'ils lui accordent, leurs séances au culb, les empêchent d'apprécier les avantages d'un *salon* autant que les Français peuvent le faire. Il faut ajouter à cela que jamais une Anglaise de haut rang n'a voulu s'astreindre à rester tous les soirs chez elle, comme la princesse de Vaudemont l'a fait pendant plus de trente ans. Les deux misses Berry (dont on vient de publier les Mémoires) ont seules fait exception à cet égard: elles étaient ordinairement chez elles dans Curzon street; mais de longs séjours en pays étranger avaient modifié leurs goûts et leurs habitudes.

Si nous jetons un coup d'œil sur les *reines de la société* en Angleterre, nous y verrons une noble collection de femmes qui ont accompli une tâche utile, en sachant mettre de l'harmonie et de l'élevation dans les rapports des différentes classes entre elles, qui ont cimenté l'alliance du génie, de la science et de l'esprit avec les illustrations de la naissance, de la richesse et de la mode, et ont ainsi facilité, perfectionné et augmenté les plaisirs de l'intimité intellectuelle; mais pas une seule de ces femmes distinguées n'a entrepris cette œuvre comme l'auraient fait des Françaises, et pas une n'est parvenue à fonder un salon. Un petit nombre d'elles (par exemple, Georgina, duchesse de Devonshire, et lady Palmerston) peuvent avoir fait plus et mieux que cela, mais elles n'ont pas fait cela. Avouons même que, malgré le rare et heureux accord du charme de leurs personnes et des avantages de leur position, elles n'auraient pu atteindre leur but et établir un *salon*, à moins d'opérer d'abord une révolution complète dans les habitudes invétérées de leurs compatriotes. Cependant, quoique *les salons* ait peu de chance de réussir en Angleterre et éprouvent une éclipse momentanée sur le continent, il ne faut pas désespérer de leur avenir. Les salons sont les attributs naturels de la France, comme ses vignes et ses oliviers, et rien ne pourra les arracher et les faire complètement disparaître: ils ressemblent à des arbres que le despotisme a pu tailler et mutiler à sa fantaisie, mais dont la racine est dans le sol et fera surgir de nouveaux rejetons. Les salons de la France ont dû déchoir de leur splendeur, quand elle a été dépouillée de ses institutions libres, mais (une voix toute-puissante l'a dit) *la liberté couronnera l'édifice*, et alors les salons renaîtront*.

* Ce n'est point ici le lieu ni l'heure de contester au *Fraser's Magazine* la justesse de ses assertions ou la vérité de ses prophéties. Sans doute l'absolutisme étouffe l'*esprit de salon*, de même qu'il est hostile à toute intelligence et à toute indépendance; mais les gouvernements républicains lui sont-ils plus propices? c'est douteux.

LES ODEURS DE PARIS

PAR LOUIS VEUILLOT.

(Voir pages 205 et 249.)

PARIS — ROME

Paris est un emplacement célèbre, sur lequel se forme une ville encore inachevée.

L'on tient que cette ville sera la merveille du monde, le triomphe de la science moderne, matériellement et moralement. Il faut que les habitants y jouissent d'une liberté entière, et demeurent dans le plus grand respect. Pour résoudre ce problème de toute bonne police, on a voulu d'un côté favoriser la circulation des idées, assurer la circulation des régiments. Un système d'égouts très-savant pourvoit à ce double dessein. Les idées qui se trouveraient embarrassées dans les voies ordinaires, ont les journaux, les théâtres, les cafés, et encore d'autres moyens détournés. Quand aux régiments, si la voie était par hasard coupée, ils manœuvreraient aussi bien sous terre, ce qui assure leur avantage. Car les idées de ce temps-ci ne sont pas faites pour tenir tête aux régiments, surtout lorsqu'elles les rencontrent où elles ne les attendent pas.

Néanmoins, comme il y a aussi beaucoup d'idées dans les égouts, où elles sont attirées par une pente naturelle, et comme rien n'est parfait en ce monde, il ne serait pas impossible, malgré l'abondance des lanternes, qu'un choc eût lieu. L'on pourra voir quelque jour la victoire tout infecte sortir d'un puisard.

Les égouts de Paris méritent qu'il s'y passe quelque chose d'illustre. Des personnes qui ont tout vu disent que ces égouts sont peut-être ce qu'il y a de plus beau dans le monde. La lumière y éclate, la fange y entretient une température douce, on s'y promène en barque, on y chasse aux rats, on y organise des entrevues, et déjà plus d'une dot y fut prise.

Les rues de Paris sont longues et larges, bordées de maisons immenses. Ces longues rues croissent tous les jours en longueur. Plus elles sont larges, moins on y peut passer. Les voitures encombrant les vastes trottoirs. A voir une de ces rues du haut d'une de ces maisons, c'est comme un fleuve débordé qui charrierait les débris d'un monde.

Véritablement Paris est une inondation qui a submergé la civilisation française, et l'emporte tout entière en débris. Où l'emporte-t-il ainsi concassée ? Moi, je crois qu'il l'emporte à la préfecture de police, quelque victoire qui surgisse des égouts. Si de tous ces bebris la préfecture de police saura faire une autre civilisation, je l'ignore. Ce que sera cette autre civilisation, qui le veut savoir n'a qu'à lire Tacite et Pétrone.

Les constructions du nouveau Paris relèvent de tous les styles ; l'en semble ne manque pas d'une certaine unité, parce que tous ces styles sont du genre ennuyeux, et du genre ennuyeux le plus ennuyeux, qui est l'emphatique et l'aligné. *Alignement ! fixe !* Il semble que l'Amphion de cette ville soit caporal. Voilà un prodige du dix-neuvième siècle, que nul autre siècle peut-être n'a vu : on a rebâti Paris, et quasi la France, sans qu'il se soit révélé un architecte. Jusqu'à Louis XVI, on eût presque une architecture par règne.

Il pousse quantité de choses fastueuses, pompeuses, colossales : elles sont ennuyeuses ; il en pousse quantité de fort laides : elles sont ennuyeuses aussi.

Ces grandes rues, ces grands quais, ces grands édifices, ces grands égouts, leur physionomie mal copiée ou mal rêvée, garde je ne sais quoi qui sent la fortune soudaine et irrégulière. Ils exalent l'ennui. On est là dedans comme chez ces gens d'hier et d'ailleurs, qui vous font bien boire, bien manger, bien asseoir, qui vous chauffent bien, qui allument un luminaire à vous brûler les yeux, mais qui n'ont rien à vous dire, sitôt qu'ils ont achevé de réciter le journal de tout à l'heure. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il faille rester dehors, vous voulez sortir. C'est ce qui fait le succès de vaudeville, de Thérèse et de la pipe.

Les habitants du Paris complet s'ennuieront comme on ne s'est jamais ennuyé sur la terre. Il n'est rien qu'on ne puisse craindre d'un peuple qui s'ennuie, et rien qu'on ne lui puisse imposer. Or, le peuple de Paris sera le monde, comme a été le peuple de Rome, peuple qui s'ennuyait.

Le Paris nouveau n'aura jamais d'histoire, et il perdra l'histoire de l'ancien Paris. Toute trace en est effacée déjà pour les hommes de trente ans. Les vieux monuments mêmes qui restent debout ne disent plus rien, parce que tout a changé autour d'eux. Notre-Dame et la Tour Saint-Jacques, ne sont pas plus à leur place que l'Obélisque, et semblent aussi bien avoir été apportées d'ailleurs comme de vaines curiosités. Où seront les lieux historiques, les demeures illustres, les grands tombeaux ?

Les hommes de la Révolution ont eu la rage de faire passer des rues sur les sanctuaires qu'ils avaient démolis. Ils se sont dérangés pour accomplir cette chère besogne, ils ont sacrifié même leur bien-aimée ligne droite.

On continue. Dans le Paris nouveau il n'y aura plus de demeure, plus de tombeau, plus même de cimetière. Toute maison ne fera qu'une case de cette formidable auberge où tout le monde a passé et où personne n'a souvenir d'avoir vu personne.

Qui habitera la maison paternelle ? Qui priera dans l'église où il a été baptisé ? Qui connaîtra encore la chambre où il entendit un premier cri, où il reçut un dernier soupir ? Qui pourra poser son front sur l'appui d'une fenêtre où jeune il aura fait ces rêves éveillés qui sont la grâce de l'aurore dans le jour long et sombre de la vie ? O racines de joie arrachées de l'âme humaine ! Le temps a marché, la tombe s'est ouverte, et le cœur qui battait avec mon cœur s'est endormi jusqu'au réveil éternel. Pourtant quelque chose de mes félicités mortes habitait encore ces humbles lambris, chantait encore à cette fenêtre. J'ai été chassé de là, un autre est venu s'installer là : puis ma maison a été jetée par terre et la terre a tout englouti, et l'ignoble pavé a tout recouvert. Ville sans passé, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans larmes, d'âmes sans amour ! Ville des multitudes déracinées, mobile amas de poussière humaine, tu pourras t'agrandir et devenir la capitale du monde ; tu n'auras jamais de citoyens !

Rousseau avait trouvé ce beau mot de "désert d'hommes" pour peindre Paris, quand Paris, peuplé seulement de six à sept cent mille âmes, n'était qu'une ville de province divisée en une quantité de paroisses où tout le monde se connaissait, où chacun faisait partie d'une corporation, vivait dans son quartier, avait des amis, des patrons, des parents. Et bientôt, qui donc, dans Paris, aura seulement un voisin ? Quel homme y pourra compter sur un autre homme pour une assistance quelconque, pour une résistance à quoi que ce soit d'injuste et d'odieux ? Il y a le sergent de ville, et voilà tout. Le sergent de ville connaît tout le monde, protège tout le monde, ramasse tout le monde. Mais que cet unique protecteur a de droits sur tout le monde, et que ses pupilles ont à observer de réglemens !

La vile multitude, ce vieux et hideux personnage historique, n'était, à vrai dire, dans la civilisation chrétienne, qu'un fantôme ; une figure de rhétorique comme les Dieux, les Grâces, les Muses et autres legs du grec et du latin. A présent elle existe, Paris l'a créée, et nous en sommes, et il n'y a pas autre chose dans l'enceinte des fortifications. Qui se croit hors de la multitude se trompe. Il en vient, il y rentrera, il n'en

est pas sorti. Il n'est que la fraction minime et fatalement obéissante de quelque multitude particulière, elle-même fatalement asservie au mouvement de la multitude générale. Or, le mouvement de la multitude, c'est le vent qui en décide. Le destin de la multitude est de se soulever au vent, de s'éparpiller, d'aveugler, de souiller, de tomber, de laisser la force aller où elle veut. Mais où qu'elle aille, la force ne trouve jamais que de la poussière et ne peut donner à cette poussière un semblant de consistance qu'en l'arrosant de sang.

J'ai fait un livre intitulé *le Parfum de Rome*. Il m'a donné l'idée de ces *Odeurs de Paris*. Rome et Paris sont les deux têtes du monde, l'une spirituelle, l'autre charnelle. Paris, la tête charnelle, pense que le monde n'a plus besoin de Rome, et que cette tête spirituelle, déjà supplantée, doit être abolie.

Il y a sans doute des contradicteurs. Mais, quand une idée de telle nature possède la majorité, ou ce qui en tient lieu, tout ce que la contradiction peut dire n'est que risible.

On jure bien aussi que ce n'est pas Paris, mais Florence qui propose d'abattre Rome. Florence n'est pas une tête, pas même un bras. Est-ce que c'est le bourreau qui tue ?

Pendant que le parfum de Rome s'exhalait de mon âme embrasée d'admiration, de reconnaissance et d'amour, les odeurs de Paris me poursuivaient, me persécutaient, m'insultaient. Je voyais l'impudence de l'orgueil ignorant et triomphant, j'entendais le ricanement de la sottise, l'emportement plus stupide du blasphème, les odieux balbutiements de l'hypocrisie. Je méditais de mettre en présence la ville de l'esprit, qui va périr, et la ville de la chair, qui la tue. Les circonstances m'ont décidé. L'année 1866 est solennelle pour l'Europe ! Elle a déjà apporté ce que l'on n'attendait pas ; si elle apporte encore ce qui est annoncé, elle verra une chose inouïe dans les siècles chrétiens, inouïe dans la suite recommencée des siècles après le déluge. C'est en 1866, c'est tout à l'heure que par l'abandon de Rome aux bêtes farouches de l'Italie, *lupi rapaces*, l'apostasie des nations catholiques, tacitement opérée, sera officiellement proclamée.

Un regard sur la capitale de la civilisation charnelle ne saurait être inutile en pareil moment.

Ce n'est qu'un regard. Je n'ai pas prétendu écrire un portrait de Rome, tâche au-dessus de mes forces ; j'entreprendrais bien moins de faire une description de Paris, besogne au-dessous de ma dignité. D'ailleurs Paris a ses peintres spéciaux en grand nombre et de grande audace que j'aurai l'occasion de citer quelquefois. Ils en diront assez. Si je

laisse un voile sur la plaie, on en sentira l'odeur âcre et fade, toujours morbide.

Un jour, à Rome, allant au Pincio, où le hâtif printemps entr'ouvrait les fleurs, au Vatican où l'encens brûlait sur l'autel, je lisais dans la *Revue des Deux-Mondes* que Rome "sent le mort." Cela m'était dit par M. Taine, tout justement à l'entrée du pont Saint-Ange, devant les statues des apôtres Pierre et Paul, l'un crucifié, l'autre décapité, et qui pourtant ne sont pas morts; ce qui me persuada que Rome non plus n'est pas morte. Être crucifié ou décapité n'est plus la même chose que mourir. Et je me souvins aussi qu'en France, moi-même et beaucoup d'autres, nous sommes étrangement tourmentés d'une malsaine odeur de renfermé. Car malgré la libre circulation des idées, entretenue avec tant de largeur et tant de pompe, nous ne laissons pas de connaître des idées qui n'ont nullement la permission de prendre l'omnibus, et M. Taine le sait très bien. Mais M. Taine, essentiellement parisien et essentiellement de l'époque, attaché tout à la fois au recueil de M. Buloz et au char de l'Etat, peut se trouver dans la même condition que beaucoup de libres penseurs: ils n'ont pas la faculté de croire tout ce qu'ils disent, ni la permission de dire tout ce qu'ils croient. M. Taine croit-il bien que Rome "sent le mort?" oserait-il avouer que Paris sent le renfermé? La libre pensée est un renard qui sait toujours parfaitement où et quand il convient d'avoir un rhume de cerveau.

Faute de pouvoir ou de vouloir aller chercher à leur source toutes les mauvaises odeurs parisiennes, j'ai donné une grande place aux produits littéraires. Après tout, peu de choses dans Paris et dans le monde, à l'heure qu'il est, sentent plus mauvais que le papier fraîchement imprimé, et contiennent plus de miasmes mortels. Qu'on ne me dise pas, à propos de tel ou tel journal, que j'ai attaqué de minces adversaires: il n'est pas de petit garçon dans ces maisons-là, et Poivreux, et Galapias, et Galvaudin, et vingt autres sont des personnages en comparaison de qui les ducs et pairs de l'ancien régime n'étaient que populace. Ce matin même, Passepartout nous conte qu'une sorcière, sachant qu'elle avait l'honneur de travailler devant lui, fut intimidée au point qu'elle manqua ses tours. Assurément la sorcière eût parfaitement fonctionné devant une commission de députés et de sénateurs, même académiciens. La première chose qui fait un ministre retraitant, c'est de donner séance à Passepartout: et comme il s'attife! et comme il veut que Passepartout lui fasse un bon papier!

Que Passepartout subisse le destin des puissances et souffre le murmure des êtres de néant.

Ah ! je viens de faire un dur voyage !

A Rome, dans la belle clarté du jour, nous allions visiter les basiliques de marbre et d'or, toutes pleines de chefs-d'œuvre, de grands souvenirs, de reliques sacrées ; nous vénérions les tombeaux augustes et féconds, les ruines majestueuses où l'histoire est assise et parle toujours. Quels pèlerinages et quels chemins ! Sur ces chemins nous rencontrions la science, la piété, la pénitence, et toutes avaient des ailes et des sourires, et leurs yeux baignés de lueurs divines se tournaient vers le ciel. L'amitié était là aussi ; et les fleurs dans les herbes recouvraient des débris dont la splendeur abattue n'avait fait que changer de beauté ; et le silence, roi de ces nobles espaces, nous laissait partout entendre les plus douces voix de la vie.

Dans Paris, à travers la boue jaillissante, à travers la foule morne, à travers l'infecte nuit, j'allais des fumées de la pipe aux vapeurs du gaz, des cafés aux théâtres. C'est là que le peuple s'amuse, c'est là qu'il s'instruit. J'ai vu, j'ai entendu, j'ai noté la voix des histrions et les mouvements de la foule ; j'ai senti le souffle et la main de la mort : *Erant in diebus ante diluvium comedentes et bibentes et nubentes, usque ad eum diem quo intravit Noe in arcam, et non cognoverunt donec venit diluvium, et tulit omnes ...*

J'ai parlé comme j'ai senti. Je ne m'accuse ni ne m'excuse de l'amertume de mon langage. Encore que je n'aime guère le temps où je vis, je reconnais en moi plus d'un trait de son caractère, et notamment celui que je condamne le plus : je méprise. La haine n'est point entrée dans mon cœur, mais le mépris n'en peut sortir. Il est cramponné et vissé là, il est vainqueur quoi que je fasse, il augmente quand je m'étudie à l'étouffer ; il désole mon âme en lui montrant, comme effet de la perversité humaine, cette universelle conjuration contre le Christ, où l'ignorance a plus de part peut-être que la perversité. Ma raison, non moins révoltée que la foi, accable ce que je voudrais conserver d'espérance, et me dicte des paroles acérées qu'il me semble que je ne voudrais pas écrire. J'en viens à croire que c'est ma fonction, de faire entendre aux persécuteurs de la vérité quelque chose de cet indomptable mépris, par lequel se vengent la conscience et l'intelligence qu'ils écrasent, et de leur montrer dans un avenir prochain l'inexorable fouet qui tombera sur eux. Je suis cet homme qu'une force supérieure à sa volonté faisait courir sur les remparts de Jérusalem investie, mais encore orgueilleuse, criant : Malheur ! malheur ! malheur à la ville et au temple ! Et le troisième jour il ajouta : Malheur à moi ! Et il tomba mort, atteint d'un trait de l'ennemi.

LES MOINES D'OCCIDENT.

Le troisième volume des *Moines d'Occident*, par M. le comte de Montalembert vient de paraître. Cette œuvre monumentale, peinture vivante des instituts monastiques, de leur souffle, de leur esprit, de leur histoire, de leur face héroïque et légendaire, a été poursuivie sans relâche par l'illustre écrivain, malgré les cruelles souffrances qui semblent avoir moins arrêté que raminé l'essor de sa pensée. Elle apparaît à son heure, dans les desseins de la Providence.

Lorsqu'à l'exemple de la Russie, l'Italie détruit ces pieux asiles de la liberté, de la science, de l'art, de la paix, de la prière et de la charité, et fait disparaître jusqu'aux derniers vestiges de la tradition bénédictine et du mont Cassin, il importe que la plume qui a retracé la vie de sainte Elisabeth de Hongrie vienne réapprendre au monde qui l'oublie trop ce qu'ont été, ce que sont toujours ces ordres religieux, intrépides pionniers de Dieu et de la civilisation, race forte qui sème partout la liberté avec l'esprit de l'Évangile, et qui suscite par là même la haine implacable de tous les despotismes.

Lorsque tous les hommes d'étude de la France, de l'Angleterre et du monde entier protestent avec indignation, au nom de la science, contre ce sauvage vandalisme, il importe que l'écrivain artiste, homme politique et défenseur persévérant de la liberté, montre par l'histoire toute la portée de cette profanation sacrilège, qui a pour but d'anéantir, dans ses plus purs sanctuaires, l'élément divin qui constitue la vie supérieure de l'humanité, l'idéal suprême de ses destinées immortelles, et par suite le type même des sociétés humaines.

C'est là certes l'une des plus grandes, des plus nobles tâches qu'il soit donné à l'homme d'accomplir.

Ce troisième volume offre l'admirable tableau des "Origines chrétiennes des Îles britanniques." Nous sommes heureux de pouvoir en détacher la page suivante.

LES SAINTS ET LES MOINES DU PAYS DE GALLES.

Pendant la longue lutte que livrèrent les Bretons pour la défense de leur territoire et de leur indépendance nationale contre les Saxons, que des débarquements successifs amenaient comme les flots de la mer sur

les côtes orientale et méridionale de l'île, un certain nombre de ceux qui répudiaient la domination étrangère avaient cherché un asile dans les presqu'îles occidentales de leur terre natale, mais surtout dans ce grand bassin péninsulaire que les Latins appelaient la Cambrie et qui porte aujourd'hui le nom de pays de Galles ou des Gaëls. Cette région semble désignée par la nature pour servir de citadelle à l'Angleterre. Baigné sur trois de ses côtés par la mer, défendu sur un quatrième par la Saverne et d'autres rivières ce quadrilatère contient en outre les plus hautes montagnes de l'île, et une foule de gorges et de défilés inaccessibles aux agressions militaires d'autrefois. Aussi, après avoir servi de refuge aux Bretons opprimés par la conquête romaine, la Cambrie opposa-t-elle pendant cinq siècles une barrière insurmontable aux Anglo-Saxons et demeura même longtemps inabordable aux Anglo-Normands, qui mirent plus de deux cents ans à compléter sur ce point l'œuvre de Guillaume le Conquérant.

Comme l'Irlande et l'Écosse, comme notre armorique, ce beau pays a de tout temps éveillé de vives sympathies, non-seulement chez les érudits celtomanes, mais chez tous les hommes dont le cœur s'émeut au spectacle des races qui savent honorer leur défaite par la ténacité de leur résistance au vainqueur, et, de plus, chez tous les amis de cette poésie inimitable qui jaillit spontanément des traditions et des instincts d'un peuple généreux et infortuné.

On y peut démêler, même aujourd'hui, les signes incontestables d'une race tout à fait distincte de celle qui habite les autres régions de l'Angleterre, et on y retrouve une langue évidemment sœur des trois autres dialectes celtiques qui existent encore, le breton armoricain, l'irlandais et le gaélique des hautes terres d'Écosse.

Mais c'est surtout dans les péripéties de l'histoire du pays de Galles, depuis le roi Arthur jusqu'à Llewelly, c'est dans les institutions qui lui ont donné la force de résister pendant sept siècles à l'invasion étrangère, que l'on reconnaît les véritables caractères et la riche nature de l'antique race bretonne. Partout ailleurs, cette population avait été ou égorgée, ou asservie ou absorbée. Mais là où elle a pu survivre et fleurir en même temps que les autres nationalités de l'Occident, elle a montré tout ce qu'elle valait, en nous léguant des monuments historiques, juridiques et poétiques qui constatent la vitalité puissante et originale dont elle était douée. Elle a aussi protesté par son âme, par sa langue et par son sang, contre les exagérations débitées par le Breton Gildas et par le Saxon Bede sur la corruption reprochée aux victimes de l'invasion saxonne. De tout temps les vaincus ont trouvé ainsi des hommes, même parmi les meilleurs, résolus à leur donner tort et à faire conspérer l'Histoire avec la Fortune pour absoudre et couronner les vain-

queurs. Le tour des Anglo-Saxons viendra; eux aussi, quand l'invasion normande les aura écrasés, trouveront une foule de pieux détracteurs pour démontrer qu'ils avaient bien mérité leur sort, et pour absoudre ou atténuer les crimes de la conquête.

Le trait le plus saillant comme le plus attachant dans l'histoire du caractère des Gallois est à coup sûr l'ardeur du patriotisme, l'indomptable amour de la liberté et de l'indépendance nationale dont ils se montrèrent enflammés pendant sept siècles, à un degré qu'aucune autre race n'a surpassé. Nous les connaissons surtout par les chroniqueurs attirés de leurs conquérants, par les écrivains anglo-normands du douzième et du treizième siècle; et c'est à ceux-ci que la vérité arrache les éloges les moins équivoques. Ces écrivains signalent bien certains vices, certaines coutumes surtout, en contradiction avec ce qu'on regardait alors comme les règles des nations policées, telles que l'usage de combattre nus, comme les Bretons du temps de César et les Pictes des temps plus récents, contre des adversaires armés de pied en cap. Mais ils célèbrent à l'envi l'héroïque et infatigable dévouement des Gallois à leur patrie, à la liberté de tous et de chacun; leur culte pour la mémoire des hauts faits de leurs aïeux, leur amour de la guerre, leur mépris de la vie, leur charité envers les indigents, leur sobriété exemplaire, en même temps que leur inépuisable hospitalité, par-dessus tout leur prodigieuse intrépidité dans les combats et l'obstination de leur constance dans les revers et les désastres.

Rien ne le peint mieux d'ailleurs que la disposition de leurs anciennes lois, qui interdit à la justice de saisir dans la maison de n'importe quel Gallois trois choses: son épée, sa harpe et un de ses livres. La harpe et le livre, parce qu'en temps de paix ils regardaient la musique et la poésie comme la meilleure occupation d'un honnête homme et d'un homme libre. Aussi, dès l'enfance, tous les Gallois cultivaient ces deux arts avec une passion universelle et infatigable, la musique surtout. C'était la forme préférée, le gracieux accompagnement de l'hospitalité: des chœurs de chanteuses accueillaient partout le voyageur. Du matin jusqu'au soir chaque maison retentissait du son de la harpe et des autres instruments, dont ils jouaient avec une perfection qui ravissait les auditeurs étrangers. toujours frappés cependant, au milieu des tours de force de leur habileté musicale, du retour constant des accords doux et mélancoliques où semblaient se refléter, comme dans la musique irlandaise, le candide génie et la cruelle destinée des races celtiques.

Les bardes eux-mêmes, chanteurs et poètes, quelquefois même princes et guerriers présidaient à l'éducation musicale du pays, comme à son développement intellectuel. Mais ils ne se bornaient pas à chanter; ils savaient combattre et mourir pour l'indépendance nationale; la harpe

entre leurs mains n'était souvent que l'auxiliaire du glaive et une arme de plus contre le Saxon.

Cette puissante corporation, hiérarchiquement ordonnée, avait survécu à la ruine du druidisme, et apparaît, dès le sixième siècle, dans tout son éclat, au sein de ces congrès poétiques présidés par les rois et les chefs du pays, véritable institution nationale dont l'usage se perpétua jusqu'aux derniers jours de l'indépendance galloise. Dans les nombreux monuments de leur féconde activité, récemment remis en lumière par des efforts aussi patriotiques qu'intelligents, mais encore insuffisamment dépouillés ; dans ces *triades* dont la forme relativement récente, qui nous est seule connue, ne saurait déguiser la haute antiquité, on rencontre des trésors de véritable poésie, où la grandeur sauvage des races primitives, tempérée et purifiée par les enseignements et les mystères de l'Évangile, semble se jouer en mille courants limpides qui étincellent au soleil du matin de l'histoire, avant de venir se confondre avec le grand fleuve des traditions chrétiennes de l'Occident.

Car la religion chrétienne était suivie, chérie et défendue au sein des montagnes de la Cambrie, avec non moins de ferveur et de passion que l'indépendance nationale. Les rois et les chefs n'y étaient pas plus irréprochables qu'ailleurs ; là comme ailleurs, l'abus de la force et l'exercice du pouvoir engendraient toute sorte de crimes : le parjure, l'adultère, le meurtre, s'étaient trop souvent dans leurs annales. Mais très-souvent aussi, la foi et le repentir revendiquaient leurs droits sur ces âmes moins corrompues qu'égarées. A l'instar du grand Arthur, couronné selon la tradition celtique en 516, par un saint archevêque, nommé Dubricius, ils se montrent presque tous aussi zélés pour le service de Dieu que généreux pour l'Église, et les populations, séparées de Rome par les flots de sang où l'invasion saxonne avait noyé le christianisme breton, retrouvèrent bientôt la pente naturelle qui les signalait aux conquérants normands, comme les plus zélés d'entre les pèlerins empressés d'accourir aux tombeaux des apôtres.

Les bardes eux aussi, bien qu'antérieurs au Christianisme, loin de lui être hostiles, vivaient dans une alliance intime et cordiale avec le clergé et surtout avec les moines. Chaque monastère avait son barde, à la fois poète et historien, qui notait les guerres, les alliances et autres événements contemporains. Tous les trois ans, ces annalistes nationaux, comme les pontifes de l'ancienne Rome, se réunissaient pour comparer leurs récits et les enregistrer à la suite des *bonnes coutumes* et des *antiques libertés* du pays, dont ils étaient les gardiens. C'était en outre dans les écoles monastiques que les bardes se formaient à la poésie et à la musique. Le plus connu d'entre eux, Taliesin, fut élevé, comme l'historien Gildas, au monastère de Llancarvan.

Citons ici un trait entre cent qui éclaire la relation singulièrement intime du bardisme gallois avec la légende monastique, en même temps que l'intrépide fierté du caractère celtique. Le père du fondateur de la grande communauté de Llancarvan, s'étant fait anachorète, comme on le dira plus loin, mourut en odeur de sainteté et fut enterré dans une église où des guérisons miraculeuses attirèrent bientôt la foule. Un barde y arriva avec la pensée de composer un chant breton en l'honneur du nouveau saint. Pendant qu'il cherchait ses vers, une inondation violente vint ravager les alentours de l'église et pénétra dans l'église même. Toute la population des environs avec ses bestiaux avait déjà péri et l'eau montait toujours. Le barde, tout en composant son poème se réfugia dans l'étage supérieur de l'église, puis sur le toit : il montait de poutre en poutre, toujours poursuivi par les eaux, mais toujours aussi en improvisant ses vers et en puisant dans le danger l'inspiration qui lui avait failli jusque-là. Quand l'inondation s'écoula, depuis la tombe de l'anachorète jusqu'à la Saverne, il ne restait plus d'autre être en vie que le barde, ni d'autre édifice debout que l'église où il avait improvisé ses refrains populaires.

Dans cet océan des légendes celtiques où les anachronismes et les fables ne sauraient obscurcir la vigoureuse et constante affirmation de la foi catholique et du patriotisme breton, quelques noms de fondateurs et de missionnaires monastiques ont surnagé. Ils ont été dérobés à l'oubli, non-seulement par l'érudition rajunie des archéologues cambriens, mais aussi par la fidélité des souvenirs populaires, même depuis l'extinction lamentable et complète du catholicisme dans le pays de Galles.

En effleurant leur vie, comme en considérant l'ensemble des légendes et des institutions monastiques qui s'y rattachent, on reconnaît tout d'abord l'existence d'un double courant qui entraîne sans cesse les regards et les pas des Gallois de leurs montagnes natales vers l'Armorique au midi et vers l'Irlande à l'ouest ; comme aussi on distingue la réaction constante de ces deux contrées vers la Grande-Bretagne, d'où leur étaient venus leurs premiers missionnaires, et dont la vie religieuse et nationale se concentrait de plus en plus dans la Cambrie.

L'invasion saxonne, on l'a déjà vu, avait jeté sur les plages de la Gaule une foule de fugitifs qui, transformés en missionnaires, avaient créé une nouvelle Bretagne invinciblement chrétienne et catholique aux portes de la France mérovingienne. Les plus célèbres d'entre ces missionnaires, Tugdual, Samson, Malo, Paul Aurélien, s'étaient formés dans les monastères cambriens, d'où étaient sortis aussi pour les accompagner au delà des mers l'historien Gildas et le barde Taliesin. L'Irlande avait recueilli dès les premiers jours de sa conversion une émigra-

tion semblable. La plupart de ces pieux et intrépides missionnaires revenaient, une fois au moins dans leur vie, revoir le pays d'où ils étaient sortis, et ils y amenaient des disciples nés dans les autres pays celtiques, mais avides de reporter aux foyers si chers et si menacés de la Bretagne insulaire la lumière et la ferveur qu'ils en avaient reçues. De là cette singulière conformité de noms propres, de traditions, de miracles, d'anecdotes, entre les légendes des trois pays, conformité qui a souvent dégénéré en inextricable confusion.

Ce qui, du reste, imprime un caractère uniforme et très-reconnaissable à tous les saints moines d'origine celtique, c'est leur goût effréné pour les voyages lointains et fréquents, et c'est un des points par lesquels les Anglais modernes leur ressemblent le plus. A cette époque réculée, au milieu des invasions barbares et de la désorganisation locale du monde romain, par conséquent en présence d'obstacles dont rien dans notre Europe actuelle ne peut donner la plus légère idée, on les voit franchir des distances immenses et, à peine revenus d'un pèlerinage laborieux, le recommencer ou en entreprendre un nouveau. Le voyage de Rome ou même de Jérusalem qui se retrouve dans la légende de presque tous ces saints cambriens ou irlandais, semble n'avoir été pour eux qu'un jeu. Saint Kentigern alla jusqu'à sept fois de suite à Rome.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

(Voir pages 177 et 283.)

3ÈME CONFÉRENCE—16 DÉCEMBRE 1866.

DE LA CORRUPTION DE LA SOCIÉTÉ CONJUGALE PAR L'IMMORALITÉ CONTEMPORAINE.

Dans un rapide exorde, le R. P. Hyacinthe a indiqué le lien de cette Conférence avec la précédente. Celle-ci avait pour but de mettre en relief l'idéal de la société conjugale telle que le Créateur l'avait réalisée dès l'origine, telle que le Rédempteur l'a restaurée au milieu des temps. Aujourd'hui l'orateur se propose d'étudier la corruption de cette même société par l'immoralité en général, mais tout spécialement par l'immoralité contemporaine.

La lutte du bien et du mal est de tous les siècles; mais elle a ses moments plus dramatiques, ses crises plus solennelles et plus poignantes.

Nous sommes, en Europe, et plus particulièrement en France, à un de ces moments et dans une de ces crises.

L'immoralité contemporaine attaque la société conjugale : 1o. dans son essence ; 2o dans sa législation ; 3o dans sa consécration surnaturelle par le sacrement. Tels sont les trois points de vue auxquels va se placer l'orateur.

IÈRE PARTIE

CORRUPTION DE LA SOCIÉTÉ CONJUGALE DANS SON ESSENCE.

Le R. P. Hyacinthe a montré d'abord comment l'immoralité contemporaine attaque la nature même de la société conjugale et méconnaît l'essence du mariage en le séparant de l'amour.

« Je crois l'avoir prouvé, l'idée du mariage, c'est l'amour : l'amour dans la vérité et la justice, l'amour dans toutes les exigences de la dignité personnelle. Le mariage est la forme exclusive de l'amour chez l'homme, la seule qu'il puisse revêtir pour être digne de notre grande nature personnelle.

Eh bien, la tendance de notre société contemporaine est de séparer le mariage de l'amour, et de diviser ce que la loi de Dieu et le cœur de l'homme avait fait un. Le mariage hors de l'amour et l'amour hors du mariage, c'est là une tendance immorale,—le mot n'est pas excessif,—et c'est la source première d'une grande partie de nos désordres moraux.

Le mariage hors de l'amour ! Mais que sera-t-il quand vous l'aurez ainsi déplacé ?—Je vous l'ai dit : *Consortium omnis vitæ*, le partage de toute la vie, deux âmes, deux personnes, deux existences où tout se partage et où rien ne se rompt : *Divini et humani juris communicatio*, la communion, entre les deux époux, de toutes les choses de la terre et du ciel, de l'homme et de Dieu. Voilà le vrai mariage ; tel que l'ont défini les Romains, tel que l'ont pratiqué les chrétiens ; et ce mariage implique l'amour. Il implique l'harmonie des caractères et la conformité des goûts, la convenance des tempéraments et des âges, la communauté des habitudes morales et des convictions religieuses ; il suppose, en un mot, du côté de l'âme et du corps, tout ce qui peut incliner l'un vers l'autre deux êtres humains qui doivent s'unir un jour et ne se séparer jamais.

Or n'est-il pas vrai que le plus souvent, dans la conclusion de nos mariages, ces considérations personnelles sont presque entièrement écartées ou tout au moins subordonnées aux considérations d'intérêt ? N'est-il pas vrai qu'une fois rassuré sur une certaine convenance, très-élastique d'ailleurs, entre la position des familles, la question que l'on traite, la question pratique et décisive, c'est l'association des fortunes ? Et entre ces deux êtres qui s'ignoraient hier, qui se sont à peine entre-

vus aujourd'hui, on conclut un mariage, je suis contraint de le dire, comme on conclurait un marché!—Ce n'est pas une exception que je signale; c'est une loi qui se généralise dans les classes riches de notre pays, et jusque dans les familles les plus honorables et les plus chrétiennes. Oui, messieurs, je ne crains pas de le dire, le mariage est faussé, perverti dans l'acte même qui le fait exister : le choix des époux."

Après avoir montré comment en constituant le mariage en dehors de l'amour, on en a faussé l'institution, le R. P. Hyacinthe établit que l'amour, constitué à son tour en dehors du mariage, devient la source d'une irrémédiable corruption.

"Qu'arrivera-t-il alors?—Mais nécessairement, j'allais presque dire légitimement,—je me serais trompé, j'aurais menti à la dignité de cette chaire;—mais nécessairement, fatalement, l'amour banni de la société conjugale, se constituera hors du mariage, comme le mariage s'est constitué hors de l'amour. Ce sont de triomphantes représailles de la nature humaine contre la fausseté et la tyrannie du préjugé social. Seulement l'amour succombe dans cette apparente victoire; il se détruit lui-même en se vengeant. Point de mariage digne de ce nom en dehors de l'amour! Point d'amour digne de ce nom en dehors du mariage! Le lieu véritable de l'amour, le lieu de son repos et de sa dignité, c'est l'âme. Eh bien, exilé du mariage, l'amour est par-là même exilé de l'âme; il cesse d'être un sentiment vertueux pour devenir une passion déréglée, et alors il s'arrache à ces purs sommets de notre être moral, habités par les joies que la conscience partage avec le cœur : *Gaudium de veritate conceptum*; il descend vers les régions troublées où l'esprit confiné au sens, et, s'abaissant toujours vers cette pente rapide et sous ce poids fatal, il déserte enfin l'âme et tombe dans le corps. L'amour n'est plus l'amour, il est la volupté!"

Ici, le R. P. Hyacinthe a envisagé le résultat social de cette séparation du mariage et de l'amour. — Le mariage hors de l'amour tend à faire disparaître le vrai type de l'épouse, "ce type souverainement moralisateur, rayonnant d'une grâce à la fois si séduisante et si pure : *Gratia super gratiam, mulier sancta et pudorata*." L'amour hors du mariage tend à réaliser le type de la courtisane.

"Plus d'une fois déjà il m'a fallu, ici, la nommer par son nom; je suis contraint de m'arrêter aujourd'hui, et de la regarder en face. Malheur au médecin douillet et pudibond qui se détourne de la plaie qu'il devait contempler, toucher et puis guérir!"

Jéhovah avait dit du peuple de son choix : Il n'y aura point de courtisane parmi les filles d'Israël : *Non erit meretrix de filiabus Israël*. La parole de Jéhovah ne fut point entendue; la courtisane fut en Israël et partout. Les Grecs la connaissaient; ils l'avaient vue sortir de

l'écume de leurs flots d'azur et des rayons de leur soleil de feu. Mais les Grecs se trompaient; elle n'est point la fille de la nature; elle est la fille de l'humanité. Ah! laissez-moi, avant de la flétrir, lui rendre justice et lui faire miséricorde! J'ai le devoir de le dire, en présence de cet être le plus corrompu et le plus corrupteur: dans la dépravation de la femme, en règle général, l'homme est le grand coupable; la femme est la victime, l'homme est le meurtrier.

Ce n'est pas la courtisane qui est nouvelle dans le monde; c'est la place qu'elle y occupe. La courtisane, autrefois, était presque exclusivement aristocratique ou royale: quand elle pénétra dans notre France, elle s'y cachait d'abord, plus tard elle s'y montrait sur ces hauteurs privilégiées où l'on se croyait trop souvent au-dessus des lois, au-dessus de la morale elle-même; elle amassa des orages, on y recueillit des tempêtes!... Trêve à ces souvenirs! paix à ceux qui sont morts! Le flot des révolutions a passé sur les palais et les a lavés dans le sang!... Aujourd'hui le règne de la courtisane est plus démocratique. Sans désertier, hélas! les puissants de ce monde, elle élargit sans cesse le cercle de son empire; c'est une étrange application de la loi, juste d'ailleurs, qui préside à nos sociétés modernes: faire que ce qui était le partage du petit nombre devienne peu à peu le partage de tous. Elle a étendu son regard, elle a incliné son sceptre aux différents degrés de la hiérarchie sociale. Ce n'était qu'un essaim; aujourd'hui c'est un monde *, et ce monde—le demi-monde, comme on l'a bien nommé—voudrait donner le ton et la mode au vrai monde... Le dirai-je, messieurs? en présence de ce succès toujours grandissant, l'honnête femme ne pouvant retenir auprès d'elle son mari, son fils, son père peut-être; l'honnête femme s'est demandé plus d'une fois avec angoisse le secret de cette fascination. "Qu'a donc cette étrangère, et que me manque-t-il à moi-même?" Elle a interrogé cet œil fauve et l'étrange feu dont il brûle †; elle a considéré ce sourire, les inflexions de cette voix et les mouvements de cette taille; elle a étudié les mystères de ces toilettes et de ce luxe ‡; et trop noble, et trop pure pour prendre dans sa réalité la séduction du vice, elle en a pris trop facilement les dehors.

Le R. P. Hyacinthe a indiqué un second caractère de ce règne de

* "A moins de recueillir, comme je le fais depuis dix ans, les doléances des familles frappées dans leurs plus chers intérêts, on ne saurait soupçonner les désordres sociaux provoqués à Paris par quelques milliers de femmes qui s'y tiennent en rébellion ouverte contre les devoirs de leur sexe."

La Réforme en France, par M. le Play, T. I, c. 277, 2e édit.

† Non concupiscat pulcritudinem cor tuum, nec capiaris nutibus illius. Prov. VI, 25.

‡ Mulier ornata meretricio, præparata ad cas piendas animas. Prov. VII, 5.

la corruption; c'est qu'il s'abaisse en même temps qu'il s'étend; et c'est là, dans les mœurs, un reflet des doctrines du matérialisme qui nous envahit.

On nous dit que les doctrines philosophiques sont sans influence sur la moralité des hommes. Je réponds qu'elles agissent même sur leur immoralité, et qu'elles façonnent à leur image nos vices presque autant que nos vertus. Oui, dans les sociétés élevées par le spiritualisme, le vice a d'autres sentiments et un autre langage que dans les sociétés abaissées par le matérialisme et qui se glorifient de procéder du singe pour aboutir au néant ou aux vers! Dans les premières, ce qui fait la puissance des courtisanes, c'est leur cœur quelquefois,—rarement il est vrai,—c'est souvent leur esprit; c'est toujours du moins, leur grâce et leur beauté. Mais ici, tous ces charmes sont suppléés par un seul... “Non, plus rien d'étranger, s'écrie le sensualisme. Plus de distraction pour l'esprit et pour le cœur; c'est une distraction de penser, et c'est un effort et une fatigue d'aimer!... Plus de sentiment, mais la sensation! Et si la beauté, si la jeunesse elle-même y font obstacle ou défaut, qu'importe la beauté! qu'importe la jeunesse! Circé, ô magicienne! je ne veux que ta coupe! je ne veux que la sensation!”

Et l'on ne voudrait pas que je m'indigne! Et il faudrait m'arrêter froidement à la réfutation de l'erreur, et étouffer dans mon cœur d'homme et dans mon cœur de prêtre le cri de l'indignation morale! Non, ce n'est pas seulement ici une erreur logique; c'est un opprobre pour nos mœurs et un péril pour nos sociétés!

II E PARTIE.

VIOLATION DE LA LÉGISLATION DU MARIAGE PAR L'IMMORALITÉ CONTEMPORAINE.

En exposant dans sa précédente conférence l'idéal de la société conjugale, le R. P. Hyacinthe n'avait rien dit de la législation proprement dite. C'est qu'en effet les lois qui la régissent dans l'ordre moral et religieux ne sont qu'un simple corollaire de cette proposition : le mariage, c'est l'amour dans les exigences de la tendresse et de la dignité personnelles.

Ces lois sont au nombre de deux principales : l'unité et l'indissolubilité.

Elles forment la législation primitive, tout à la fois naturelle et divine, du mariage, et elles sont antérieures à toutes les prescriptions positives des pouvoirs civils et religieux.

Je sais bien qu'ici encore je rencontre des contradicteurs. Les écoles nouvelles affirment que l'homme a débuté par l'état sauvage, par le fétichisme du côté de Dieu et par la communauté du côté de la femme.— Ce n'est pas le lieu d'entrer dans une discussion approfondie sur ces

deux points. Le positivisme, qui nous interdit les questions d'origine et de fin, y revient sans cesse sans y prendre garde; et c'est, quoi qu'il en dise, par de pures hypothèses qu'il prétend éclairer le passé ou l'avenir de l'humanité. Hypothèses sans appui dans les faits ou plutôt contredites par toutes les données de l'expérience.

Car enfin, ces sauvages dont on nous dit les fils, ils ne sont pas seulement dans les siècles passés; nous n'avons pas besoin, pour les trouver, de remonter aux ténèbres de l'âge de pierre et de pénétrer dans les cavernes mystérieuses que fouillent nos géologues. L'Afrique et l'Amérique, dans leurs sables brûlants ou dans leurs forêts glacées, nous en ont conservé les reliques vivantes; nous connaissons les sauvages, nous les avons vus, nous leur avons parlé, et nous avons reconnu dans leur type physique et moral, non pas le germe, mais la déchéance de l'humanité. Races déchues ou plutôt dégradées, et qu'il faut bien se garder de confondre avec les simples barbares: les barbares peuvent se relever de leur déchéance, sinon par eux-mêmes, du moins par leur contact avec une civilisation étrangère; mais les races sauvages sont tellement courbées sous l'empire des sens, que pas une seule jusqu'ici—l'histoire en fait foi—n'a été susceptible de civilisation. Elles sont aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a des milliers d'années: endormies sur les confins de l'animalité, elles ne songent même pas à remonter l'effroyable pente où elles ont glissé. Ah! si les sauvages étaient la race primitive comme vous le prétendez; et si, d'autre part, comme vous l'affirmez encore, le progrès était la loi fatale de l'humanité, il n'y aurait plus de sauvages, il n'y aurait plus de barbares: le monde entier serait civilisé. Comment donc, et par quelle main tant de fois séculaire, ce puissant ressort du progrès est-il ainsi ralenti chez les uns et brisé chez les autres? Nous seuls avons marché, nous fils de l'Occident, et nous formons, dans la famille humaine, comme une race à part conduite par d'autre lois et réservées à d'autres destinées.

Ici le R. P. Hyacinthe, rétablissant les faits niés par les hypothèses, montre l'homme débutant par le *monothéisme* et la *monogamie*, c'est-à-dire, par les deux grands principes de la *religion* et de la *morale* naturelles. Ces principes se sont obscurcis plus tard, par suite du péché originel; mais ils n'ont jamais péri totalement dans l'humanité. Le dépôt sacré des traditions monothéistes a été confié à Sem, et tout spécialement à la race d'Abraham. La chaîne des traditions monogames a été continuée par les races pures et fortes issues de Japhet; par les Grecs et les Romains dans leurs beaux jours, par les Celtes, les Germains et les Scandinaves. Mais le polythéisme régnait chez eux, tandis que la polygamie était tolérée chez les Juifs; et de la sorte les deux principes civilisateurs étaient isolés l'un de l'autre.

Les fils d'Abraham, les Juifs surtout, adoraient un seul Dieu, solitaire et majestueux comme le désert où il leur était apparu, haut et sévère comme leur ciel d'airain. Ils étaient monothéistes comme leur père, mais comme leur père aussi ils étaient polygames.

Par des motifs d'une sagesse profonde et qu'il ne m'est pas donné d'exposer à cette heure, Dieu avait béni dans la chasteté et dans la fécondité la polygamie restreinte sous les tentes d'Abraham et de Jacob ; et plus tard, par une condescendance nécessaire à l'éducation de ce peuple grossier, Moïse avait non point approuvé, mais toléré et régularisé le divorce de la part du mari. " Au commencement, dit l'Évangile, il n'en était pas ainsi ; mais Moïse le permit à cause de la dureté de leurs cœurs : *Propter duritiam cordis,*" parce qu'ils n'avaient pas encore un cœur assez pur et assez tendre pour aimer toujours la même épouse et pour tout sacrifier à cet unique amour...

La polygamie et le polythéisme se partageaient le monde ; il y avait un seul Dieu sous les tentes de Sem, et une seule femme dans les forêts de Japhet.—Mais voici l'heure de la réconciliation universelle : Japhet va s'asseoir sous les tentes de Sem, et il habitera fraternellement avec lui : *Dilatet Deus Japheth, et habitet in tabernaculis Sem.* Le réconciliateur et l'organisateur de notre race est apparu : Jésus-Christ a envoyé ses apôtres proclamer dans le monde entier le dogme d'un seul Dieu et la morale d'une seule femme. C'est alors que pendant une suite de siècles terribles et féconds : des Juifs, des Romains, des Barbares, mêlés, pétris ensemble par les bouleversements de l'histoire et sous l'influence de l'Église, on a vu se former cette civilisation unique, à laquelle rien ne ressemble dans le passé et que rien ne pourrait remplacer dans l'avenir, la grande civilisation moderne et chrétienne dont nous sommes les fils. Hier elle se nommait l'Europe ; aujourd'hui l'Occident, car l'Amérique y donne la main à l'Europe par-dessus l'Océan ; demain elle s'appellera le monde, et c'est elle qui aura fait resplendir dans une même auréole, au front du genre humain, ces deux rayons de l'Eden si longtemps séparés, si longtemps obscurcis : le monothéisme et la monogamie, le culte d'un seul Dieu dans le ciel et l'amour d'une seule femme sur la terre.

En droit, la monogamie appartient à la morale naturelle comme le monothéisme à la religion naturelle. Et toutefois, chose trop peu remarquée, en fait, c'est le christianisme seul qui a pu fonder leur règne et qui peut le maintenir et l'universaliser sur la terre. Le R. P. Hyacinthe a signalé les efforts de l'immoralité contemporaine à côté des efforts de l'incrédulité contemporaine : l'une tendant à détruire dans nos cœurs la pratique de la monogamie, l'autre tendant à arracher dans nos esprits la croyance du monothéisme. Leur triomphe serait l'avènement de la *barbarie occidentale*.

Nous sommes encore trop français et trop catholiques pour que l'unité et l'indissolubilité du mariage soient effacées de nos codes. Mais l'immoralité contemporaine tend à les réduire à l'état de *fictions légales*. Elle en multiplie la violation dans nos mœurs avec une fréquence et une publicité inconnues à nos pères, et contre lesquelles l'opinion publique ne réclame plus. Elle en produit le spectacle au milieu des applaudissements des théâtres; elle en demande la justification à une philosophie menteuse et la glorification à une littérature corrompue. L'adultère nous envahit, l'adultère autrefois si rare, l'adultère autrefois si sévèrement flétri par l'opinion publique, si sévèrement puni par les lois civiles, — violation des droits les plus sacrés de la personne humaine! — Le fléau de la courtisane est en dehors du foyer domestique, celui de l'épouse adultère est au dedans.

III^E PARTIE.

VIOLATION DE LA SOCIÉTÉ CONJUGALE DANS LA CONSÉCRATION SURNATURELLE PAR LE SACREMENT.

Le R. P. Hyacinthe a déjà montré, dans la conférence précédente, comment le mariage a été élevé par Jésus-Christ à la dignité de sacrement.

Dans cette consécration nouvelle, les deux lois de l'unité et de l'indissolubilité ont puisé une rigueur plus absolue en même temps qu'une signification plus sainte. L'union des époux dans un même amour et dans une même chair doit être la vivante image de l'union du Verbe avec la nature humaine et avec son Eglise dans le mystère de l'Incarnation. Or, Jésus-Christ est monogame; il n'a épousé qu'une seule Eglise, et il ne saurait divorcer avec elle: *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*.

Mais comment élever et maintenir à de telles hauteurs le cœur humain si terrestre et si inconstant? Jésus-Christ a placé dans le sacrement du mariage chrétien, avec le signe qui éclaire, la force qui soutient.

Il a dit aux époux: "Venez à mon autel; venez y allumer la flamme d'un amour pur et immortel." Et l'on a vu les deux jeunes chrétiens s'avancer parmi les fleurs et l'encens, aux harmonies douces et profondes des orgues; ce n'étaient plus deux fiancés, mais deux prêtres. L'amour chrétien n'est pas seulement une religion; il est un sacerdoce. Ils venaient jusqu'aux marches de l'Agneau virginal; ils regardaient les sacrés tabernacles, et ils ne rougissaient pas, et ils ne tremblaient pas. Les anges invisibles du sanctuaire tressaillaient et secouaient leurs ailes, et les parfums de l'amour du ciel retombaient sur l'amour de la terre. Le prêtre catholique était là; mais, ô spectacle étrange! il était comme dépouillé de la toute-puissance de son sacerdoce. Il était là,

député par l'Eglise comme un intercesseur et comme un témoin nécessaire ; comme un intercesseur pour prier et bénir, comme un témoin pour voir et écouter ; mais, par une exception inouïe dans l'économie des choses divines, lui le dispensateur de tous les sacrements, depuis le baptême jusqu'à l'extrême-onction, il ne sera pas le ministre de ce sacrement étonnant. Les ministres, ce sont les deux époux. Leur cœur s'émeut sous les couches les plus pures et les plus profondes de la grâce et de la nature à la fois ; leur voix tremble, et pourtant elle est ferme ; et tandis que leur mains s'unissent dans une chaste étreinte, deux paroles s'échappent de leurs lèvres et viennent se confondre en une seule harmonie : "Oui, vous serez mon époux !" — "Oui, vous serez mon épouse !" C'est assez ; ils ont créé du même coup, sous les yeux du prêtre, des anges et de Dieu le contrat de leur amour naturel et le sacrement de leur union surnaturelle.

Voilà comment on entendait le mariage chez nos pères. On nous dit maintenant que ce sont des hypothèses !

Dans cet affaiblissement de la foi dont nous sommes témoins, le sacrement de mariage devient, pour beaucoup de chrétiens, une *fiction religieuse*, comme le texte de nos codes est devenu une *fiction légale*. On s'y soumet par des raisons de haute convenance, mais on n'y voit pas assez un *signe* qui éclaire, on n'y cherche pas assez une *force* qui soutient.

Et cependant, n'est-ce pas là qu'il faudrait aller chercher la source efficace des inspirations supérieures et des actes généreux que suppose la continuité de la vie conjugale ? Car, dans le mariage, il y a autre chose qu'un simple contrat : "Il y a surtout un sacrifice, ou mieux deux sacrifices, s'écrie dans un langage admirable un admirable chrétien de nos jours ; ce sont, dans les mains des deux sacrificateurs, deux coupes, et il faut que ces deux coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte et pour que le ciel la bénisse *." Ces deux coupes, messieurs, sont pleines de larmes tout autant que de joies !...

D'ailleurs le véritable amour n'est pas seulement une passion, il est une vertu ; et voilà pourquoi il faut qu'il n'ait rien à craindre des déceptions et des amertumes que lui réserve nécessairement l'avenir. Mais comment l'amour serait-il une vertu, s'il ne s'appuyait sur Dieu ?

Le R. P. Hyacinthe a terminé ainsi :

Notre mal actuel vient de ces deux causes : nous avons séparé l'amour du mariage, et nous avons séparé le mariage de Dieu. Réagissons contre ces deux erreurs ; ayons un mariage moral qui unisse deux personnes par le lien de l'amour personnel, le seul digne d'elles ; ayons

* Ozanam. *La Civilisation au cinquième siècle*. Leçon sur les femmes chrétiennes.

un mariage chrétien qui cimente cette union dans la force indestructible de Dieu. Alors, nous aurons relevé de ces ruines la société conjugale.

Alors nous pourrons paraître avec confiance en face de l'Europe, et nous pourrons lui dire : Nous sommes toujours la vieille France, nous sommes toujours à la tête de vos progrès, à la tête de vos idées et de vos mœurs !—L'Europe ne peut point périr. Elle est comme cette barque qui portait César à travers la tempête : " Ne crains rien, disait le dictateur, tu portes César et sa fortune." Eh bien, nous pouvons dire à l'Europe, à l'Amérique, au grand Occident : " Ne crains rien, la foudre déchire ton ciel, le gouffre se creuse sous tes pas ; ne crains rien, tu portes le Christ et son Eglise ! l'Occident ne peut point périr, parce que Dieu périrait avec lui dans le monde."

Mais ce qui pourrait être,—et ce qui ne sera pas,—c'est que la France descende à un rang inférieur dans l'Occident. Ah ! si nous n'envoyons plus à ces grands pays chrétiens, à cette Allemagne qui jeûne la veille de ses batailles et qui porte le Nouveau Testament dans le shako de ses soldats ; à cette Angleterre qui prie en commun dans les grands jours d'humiliation, et qui garde son repos du dimanche à la gloire de son industrie et de sa civilisation ; à cette Amérique qui proclame à chacune de ses crises sa foi en Dieu comme la condition de son salut et de sa grandeur ; si, dis-je, à ces pays nous n'envoyons que l'écho d'un scepticisme abject, c'est le mot d'une immoralité plus abjecte encore, que sera, grand Dieu ! l'avenir de la France ?... Ah ! qu'on n'invoque plus alors la liberté et la démocratie ; qu'on ne parle plus de juste prépondérance ! L'héritier direct et légitime (c'est une loi de la Providence dans le ciel, et c'est une loi de l'humanité sur la terre), l'héritier direct et légitime de tous les scepticismes et de toutes les corruptions, ce n'est pas la liberté, c'est la servitude !

LA CLEF D'OR

(Voir pages 21, 152 et 306.)

XVIII.

L'AMATEUR D'OISEAU.

Le léger allègement que l'accueil amical de son vieil oncle avait apporté aux tristesses d'Hippolyta se dissipa quand ses pieds touchèrent le pavé de Paris. La tristesse de sa position lui revenant à l'esprit empoi-

sonnait le sentiment de bonheur qu'elle éprouvait à la pensée de revoir son mari et ses enfants. Elle aurait repris sans se plaindre ce collier de misère qu'elle portait déjà depuis deux ans, car elle avait bien longuement souffert avant de pouvoir se plier à tenter cette démarche près de Raoul, mais il meurtrissait aussi, hélas ! le cou de ceux qui lui étaient chers et elle souffrait plus cruellement de leurs souffrances que des siennes. Elle avait laissé sa famille dans une mansarde du Petit-Montrouge, le modeste appartement du quatrième étage de la route d'Orléans étant devenu trop cher pour sa triste position. Elle avait donc habité elle-même pendant plusieurs mois ce misérable logis et, cependant tout entière au souvenir de sa fille laissée en Bretagne et à la pensée de sa déception qui lui revenait avec une nouvelle force, elle se dirigea machinalement vers la maison de la route d'Orléans. Elle monta lentement les quatre étages sans s'apercevoir de sa distraction, mais arrivée là, le siflement aigu d'un merle vint rappeler ses souvenirs. Ces cris d'oiseaux qui lui avaient été longtemps familiers, elle ne les entendait pas dans la mansarde du Petit-Montrouge. Elle regarda autour d'elle. Elle était bien dans le logement qui avait accueilli leur première ruine. Sur la porte, devant elle, elle put lire malgré la demi-obscurité en lettres gothiques le nom d'Hercule Tricot. Elle soupira et elle se préparait à descendre quand une voix partie de son ancien appartement la retint clouée sur le palier.

— La fatigue m'hébête, pensa-t-elle douloureusement ; pourquoi suis-je ici et pourquoi ai-je cru reconnaître la voix de mon fils ?

Mais la même voix d'enfant se fit de nouveau entendre.

— Pour maman, criait-elle.

Hippolyta n'y tenant plus et agissant presque involontairement ouvrit la porte et faillit tomber d'étonnement au spectacle qui se présenta à elle. Le petit salon était éclairé, André assis à une table écrivait, au coin du feu. Une sorte d'homme squelette en robe de chambre tenait sur ses genoux une belle petite fille aux longs cheveux bruns ; un garçon du même âge était attelé à un fauteuil et par une porte ouverte arrivait une appétissante odeur de mets.

Le petit garçon ayant traîné le fauteuil où il voulait répétait sa phrase :

— Celui-ci sera pour maman.

Et comme il levait les yeux il aperçut Hippolyta, que la surprise stupéfiait.

Alors ce furent des cris de joie, des caresses, des baisers. Mme Tricot, un plant de salade à la main, et Marion sortirent de la cuisine au bruit, et les effusions recommencèrent.

— Que s'est-il donc passé ? demanda Hippolyta quand elle put enfin parler.

— Je te l'écrivais, répondit André en pressant tendrement entre ses

mains les mains de sa femme, mais il faut d'abord te reposer et prendre quelque chose.

— Madame, on ne parlera que quand vous vous serez un peu remontée, ajouta Mme Tricot avec une certaine autorité et en agitant impérieusement son plant de salade ; le souper va être prêt.

Pendant qu'elle disait cela, Marion aidait Hippolyta à se débarrasser de ses vêtements de voyage. Cela fait, la jeune femme fut conduite par son fils au fauteuil qu'il avait eu la pensée de lui préparer, et les cuisinières disparurent.

André et Mme Tricot, qui s'offrait toujours pour les ouvrages de force, s'ingénierent à faire passer une table de la salle à manger dans le salon afin qu'Hippolyta ne fût pas obligée de se déranger, et la jeune femme se mit à contempler avec amour les deux enfants debout devant elle, Andrée et André. Ils étaient jumeaux et se ressemblaient beaucoup. Les traits, qui rappelaient ceux d'Hippolyta, étaient absolument les mêmes, mais il existait des dissemblances dans la nuance du teint, des yeux et des cheveux. André, sous d'épais cheveux du plus beau blond, avait le teint foncé et les yeux noirs de sa mère ; Andrée avait les cheveux et les sourcils bruns, des yeux bleus et une peau d'une blancheur éblouissante. Leur attitude révélait déjà la différence qui existerait entre leur caractère. André planté droit comme un petit homme regardait tendrement, mais presque sérieusement sa mère ; Andrée, la tête penchée sur l'épaule de son frère, riait de bonheur de la voir. Ainsi appuyés l'un sur l'autre, dans leur pauvre et propre toilette, mais riches en beauté et en santé, ils étaient charmants à regarder.

L'impatience qu'Hippolyta éprouvait de savoir ce qui s'était passé était grande, et, pendant que Mme Tricot mettait le couvert, les enfants s'assirent à ses pieds afin de toucher au moins sa robe, et la narration commença.

André parla, puis Marion, puis Mme Tricot. Mais aucun d'eux ne put expliquer ce qu'il y avait de mystérieux dans l'heureux événement dont il était question.

Hippolyta était partie de Paris laissant sa famille dans un état désespéré. André était souffrant, ses ressources étaient épuisées, c'est-à-dire qu'il n'y avait plus d'argent pour payer le premier terme de cette triste mansarde où ils avaient dû se réfugier, et qu'en réalité il n'y avait pour les faire vivre que l'argent gagné par la dévouée Marion qui, depuis plusieurs mois, s'était mise femme de ménage pour nourrir ses maîtres.

Le jour même du départ d'Hippolyta, une lettre était arrivée à son adresse. Cette lettre contenait un billet de cinq cents francs.

D'où venait-il ? il n'était pas facile de faire des conjectures. Ici apparaissait Mme Tricot. Mme Tricot adorait Hippolyta et ses enfants.

elle leur avait rendu tous les services qui étaient en son pouvoir, son mari allait promener les petits au Luxembourg, et quand il avait fallu se séparer de ses chers voisins, il y avait eu déchirement. Quelque temps qu'il fit, il ne se passait pas de jour que l'un des deux époux n'allât s'enquérir de leur santé, et, le jour du départ d'Hippolyta, Mme Tricot était rentrée chez elle en sanglotant à fendre l'âme. Elle avait recontré dans l'escalier M. José, le locataire du premier, qui lui avait demandé presque avec bonté si elle avait perdu son mari. Mme Tricot avait le chagrin expansif, elle avait raconté ce qu'elle venait de voir : André couché, les enfants pleurant leur mère, la détresse d'une famille si intéressante, si charmante et si bonne !

Trois heures plus tard, André recevait le billet de banque. L'adresse de sa femme était parfaitement mise, la lettre ne portait que le timbre de Paris. Mme Tricot, qui était présente, raconta l'incident du matin et André voulut aller remercier son ancien voisin, et lui remettre la somme qu'il n'était pas sûr de pouvoir jamais lui rendre.

Celui-ci l'avait très-bien reçu, mais avait formellement refusé de reprendre les cinq cents francs. C'était à tort, disait-il, qu'on le soupçonnait de les avoir envoyés. Cela posé, il avait questionné André sur ses projets. André n'en avait plus. Il avait, en dernier lieu, espéré obtenir une place vacante de violoncelliste à l'Opéra, son talent ayant été trouvé suffisant, mais sa dernière visite à celui qui aurait pu lui donner cet emploi ne lui permettait plus d'y penser. Le vieux voisin l'avait chaudement engagé à tenter une dernière démarche ce jour-là même, et l'avait tellement pressé qu'André s'y était décidé. Une immense surprise l'y attendait. Celui-là même qui l'avait si froidement reçu s'était montré rempli d'égards et la place lui avait été accordée sur-le-champ. Cette bonne fortune l'avait guéri, un nouveau déménagement avait été décidé sur l'heure, et André et sa famille s'étaient réinstallés dans leur ancienne maison pour surprendre Hippolyta.

Le récit avait de grandes obscurités qui donnèrent beaucoup à penser à Hippolyta, mais elle n'en jouit pas moins de ces bonheurs inespérés. Après le dîner, auquel M. et Mme Tricot refusèrent d'assister, on coucha les enfants et Hippolyta raconta à son tour son voyage en Bretagne. La réception qu'on lui avait faite au presbytère et chez son oncle adoucèrent un peu l'effet que produisit sur André le récit de sa douloureuse visite à Kermarc'hat, dont elle ne redit guère que le résultat.

— On dirait que Dieu a voulu me récompenser de l'acte d'humilité que j'ai accompli, dit la jeune femme avec un sourire. J'arrivais à Paris le cœur navré. Qui m'eût dit que je te retrouverais ici rétabli et délivré des horribles inquiétudes qui nous torturaient ?

— Et qui, je l'espère, ne nous tortureront plus, répondit André avec

une fermeté d'accent que sa femme ne lui avait jamais connu. Ton départ m'a fait un mal affreux, mais il m'a fait aussi comprendre la folie de ma conduite. La misère, ce n'est pas la liberté, c'est l'esclavage, c'est la séparation, c'est tout ce qu'il y a de plus cruel au monde. Cette place que le hasard me donne, je la conserverai, je te le jure. Comme dans les autres positions que j'ai occupées, je n'aurai pas à violenter mes goûts, à réformer mes habitudes, ce qui est horriblement difficile, mais fallût-il le faire, je le ferais.

Hippolyta lui tendit la main.

Il prit cette main amaigrie, la regarda et la baisa presque avec respect.

— Quel bonheur je t'ai donné ! soupira-t-il.

— Tu ne m'as jamais fait de chagrin, André, répondit doucement Hippolyta.

— Par mes paroles, non, mais par mes actes !

— Tu te repens, c'est beaucoup ; mon ami, ne parlons plus du passé que pour en éviter les fautes dans l'avenir. Que je suis heureuse de me retrouver ici ! Si seulement le berceau de notre petite Aliette n'était pas vide !

Elle soupira et reprit :

— Ce que je regrette aussi, c'est de ne pas connaître ce bienfaiteur mystérieux qui a joué pour nous le rôle de Providence. Si c'était M. José ! Depuis la panique que le portrait de Guy de Kermarc'hat a causée à Mme Tricot, il me saluait avec une politesse particulière.

— Peut-être trouve-t-il aussi que tu lui ressembles ! dit André en riant.

— Non, mais Marion m'a souvent dit qu'il aimait à arrêter André, qui lui rappelle, il paraît, un de ses enfants.

— Ah ! il a été marié ! Il vit seul, pourtant, n'est-ce pas ?

— Oui, avec ses oiseaux et son nègre. Il paraît fort original, mais je ne vois guère que lui qui ait pu nous venir ainsi en aide.

— J'ai grande envie de descendre chez lui ce soir, sous le prétexte de le remercier du coup de main que son second domestique t'a donné tantôt. Il pourrait bien me faire l'aveu que tu n'as pu obtenir.

— Va, dit André, mais ne t'oublie pas là : tu as besoin de repos, ma chère femme.

— Oh ! sois tranquille, je me sens très-forte ce soir.

Elle prit une lumière, descendit et alla sonner chez le vieillard.

Ce fut le second domestique, un garçonnet à la mine assez sotte, qui vint lui ouvrir. Elle demanda à voir M. José. Le jeune garçon la pria d'attendre et il alla transmettre sa demande à son maître.

Il revint aussitôt et la conduisit dans un immense appartement ou plutôt dans une volière. Un grand châssis vitré ouvrait sur un jardin dont M. José avait seul la jouissance, et, sous ce châssis couvert, les habitants

ailés retenus dans leur cage en fil de fer pouvaient sentir l'air et même le soleil. Un fauteuil, une table couverte de livres de toutes les formes étaient placés au beau milieu de l'appartement, et M. José était là assistant au coucher de ses pensionnaires et encore entouré d'oiseaux privés : un serin blanc voltigeait sur son épaule, une tourterelle aux yeux de rubis se promenait gravement sur son genou, et il tenait sur un de ses doigts une petite perruche d'un vert d'émeraude. Dans la volière on n'entendait plus que de rares gazouillements et ces cris aigus que poussent certains oiseaux le soir.

En apercevant Hippolyta, il se leva, et, prenant à partie son domestique, il le gronda vertement de l'avoir introduite dans cet appartement.

— Je vous demande mille pardons, madame, ajouta-t-il, mais ce maroufle m'a dit simplement : la dame du quatrième, je vous croyais absente, et j'ai cru qu'il s'agissait de votre voisine.

Hippolyta affirma qu'elle se trouvait très-bien là et qu'elle ne consentirait pas à le déranger. Il y avait un second fauteuil, elle le prit et commença par remercier le vieillard du léger service qu'il leur avait rendu le matin. Il répondit que tous ses domestiques étaient à sa disposition, et changeant le sujet de conversation :

— Avez-vous fait un bon voyage, madame ? lui demanda-t-il.

— Hélas ! monsieur, il a été parfaitement inutile, répondit Hippolyta, mais j'ai été bien agréablement surprise à mon retour. Un ami inconnu a procuré à M. de Kermarc'hat une place qu'il n'avait pu obtenir, et nous ne regrettons qu'une chose, c'est que cet ami se cache assez bien pour que nous ne puissions lui témoigner notre reconnaissance.

Elle regarda avec émotion M. José, qui demeurait impassible.

— M. de Kermarc'hat m'a déjà parlé de cela, répondit-il, mais soyez sûre que cette personne avait ses motifs pour agir ainsi. Les actions des hommes, madame, n'ont jamais qu'un mobile : leur intérêt.

— Mais, monsieur, je ne vois pas quel intérêt a pu guider celui que je ne crains pas d'appeler notre bienfaiteur.

— Qui sait ? il a peut-être voulu se procurer une satisfaction personnelle. Dépenser un peu d'or et un peu d'influence coûte si peu. Il me semble qu'à votre place je ne m'inquiéteraïs plus de trouver ce mystérieux personnage. Puisqu'il lui plaît de demeurer inconnu, c'est qu'il a ses raisons.

— Des raisons, monsieur. Quelles raisons ?

— Il n'est pas facile de les deviner, mais soyez assurée que d'une façon ou d'une autre, il a déjà reçu sa récompense. Je vous le répète, l'homme est l'être le plus égoïste de la création.

— Vraiment, monsieur, vous avez une bien mauvaise opinion du genre humain, dit Hippolyta vivement.

M. José arrêta sur elle ses yeux qui brillaient d'un éclat singulier sous leurs paupières tombantes.

— Madame, dit-il gravement, je n'ai pas encore eu le courage d'aborder cette vertu que je vous ai vue mettre si admirablement en pratique : la résignation. Je ne suis pas un homme résigné, je suis un homme mécontent, qui, n'ayant pas à se louer des hommes chez lesquels il n'a guère rencontré qu'ingratitude, égoïsme et perfidie, s'est décidé à préférer à leur société la compagnie d'oiseaux.

— Qui cependant ne les valent pas.

— Pardon, ils valent mieux. Il y a des injustices commises, le fort a des velléités de plumer le faible, mais, en général, ils se querellent peu, et quoi qu'en disent les fabulistes, les chanteurs ne se jalouent pas trop entre eux.

En ce moment un oiseau dérangé sur son perchoir par un voisin tracassier se mit à crier de colère. M. José prit un sifflet sur sa table et un sifflement aigu et impérieux retentit. L'oiseau se tut et on n'entendit plus que les doux murmures et les bruissements d'ailes.

— J'aime beaucoup les oiseaux, reprit Hippolyta, mais je ne les croyais pas intelligents.

Le vieillard bocha la tête et fit vibrer un timbre. Le vieux nègre qu'Hippolyta connaissait parut.

— Christophe, il faut ouvrir leur porte aux promeneurs d'aujourd'hui, dit-il.

Christophe se mit à parcourir en habitué la volière, maison charmante, meublée en cristal, où ne manquaient ni les grains savoureux, ni les eaux vives.

M. José avait repris son sifflet et sifflait doucement. Le serin, la tourterelle et la perruche, qui voletaient par l'appartement, accoururent. A un second coup de sifflet ils se perchèrent sur un petit bâton d'ivoire qu'il tenait à la main. Il les caressa tour à tour et siffla une troisième fois. A ce dernier signal les oiseaux regagnèrent leur cage.

— Ils sont dociles, vous le voyez, madame, dit le vieillard en riant de l'air étonné d'Hippolyta. Il y a même des moments où on serait tenté de les croire reconnaissants, mais je n'oserais pas le dire, ce serait par trop afficher leur supériorité sur nous.

Hippolyta, qui ne pouvait s'empêcher de rire des idées émises par ce voisin si original, se leva et prit congé en lui demandant de nouveau pardon de l'avoir dérangé.

— Je ne demanderais pas mieux que d'être ainsi dérangé, répondit-il avec le ton d'exquise politesse qui succédait à ses boutades, et c'est à moi à vous remercier, madame. Si j'apprécie les roulades de mes fauvettes, je suis aussi très-heureux d'entendre de temps en temps la mélodie d'une

voix humaine et je ne puis ainsi appeler les sons gutturaux qui sortent de la gorge de mon vieux Christophe. S'il faut vous l'avouer, j'ai bien souvent laissé mon châssis ouvert et fait taire mes oiseaux pour entendre tomber jusqu'à moi le rire perlé de vos enfants et la douce voix de leur mère. Depuis six mois je souffrais de cette privation, mais vos oiseaux à vous sont revenus dans leur ancienne cage et personne plus que moi ne s'en réjouit.

Sur ces paroles ils se séparèrent. Hippolyta remonta dans son appartement, tout étonnée de ce mélange de tristesse et de gaieté, de sauvagerie et de gracieuse urbanité.

Elle raconta sa visite à André.

— Eh bien, remarqua-t-il, nous ne sommes pas que je sache plus avancés, et il paraît que ce n'est pas lui.

Hippolyta ne répondit pas, mais si André avait voulu lire dans sa pensée, il aurait vu que, malgré les dénégations formelles de M. José, Hippolyta restait convaincue que c'était à lui qu'elle devait de s'endormir ce soir-là le cœur allégé de ses plus cuisants soucis.

XIX.

UN DOUTE.

Les invités réunis au château de Kermarc'hat s'étaient tous dispersés et la vieille demeure était retombée dans son calme habituel, bien qu'elle conservât un supplément d'habitants. Raoul, appelé à Paris pour une affaire importante, avait laissé sa femme près de sa mère, que ses fatigues de maîtresse de maison avaient légèrement indisposée. Berthe avait subi la nécessité de cette mesure, mais comme elle s'ennuyait dans cette solitude ! Kermarc'hat était pour elle le désert, une véritable Thébaidé, qu'on pouvait seulement habiter deux mois d'été et encore avec beaucoup de visiteurs. En réalité, il était difficile qu'avec ses goûts de Parisienne, elle s'y amusât. Sa belle-mère ne lui inspirait qu'un profond respect, mêlé d'une certaine crainte, et Mlle Hortense qui, ordinairement, lui tenait fidèle compagnie, était devenue si singulière depuis quelque temps, qu'on ne la voyait guère qu'aux heures des repas. Presque tous les jours elle entreprenait de longues promenades dont on ignorait le but, et elle passait le reste de son temps enfermée dans sa chambre et occupée à un mystérieux travail qui n'était plus, grâce à l'indiscrétion d'une femme de chambre, un secret pour personne. Par elle, on avait appris que la corbeille à ouvrage de Mlle Hortense était pleine de vêtements d'enfant commencés.

Tout cela déplaisait fort à Mme de Morinville la douairière, qui commençait à ne plus garder la chambre, mais elle avait en vain questionné sa sœur. Mlle Hortense s'était renfermée dans le silence comme dans

une forteresse et semblait ne pas voir un mécontentement qui, naguère, lui eût causé un mortel effroi.

Heureusement, Berthe avait sa fille. A défaut d'autres distractions, elle était tout entière à ses sollicitudes maternelles. A Paris, tout en adorant son enfant, elle la laissait souvent aux soins de Lisbeth; à Kermarc'hat, sa fille devint son plaisir unique, la distraction de tous ses instants.

Elle passait une partie de ses journées dans le petit salon de travail ou dans un coin ombragé du parc, seule avec l'enfant qui, bien qu'éloignée habituellement de sa mère, à Paris, l'aimait passionnément.

Une huitaine de jours après le départ de Raoul, Berthe, trouvant l'air trop ardent pour son teint, était rentrée d'assez bonne heure et s'était assise dans le petit salon où la petite fille avait repris ses jeux. La jeune mère était là, désœuvrée, ennuyée, pensant à cette longue journée dont rien sans doute ne viendrait rompre la monotonie, quand le bruit du sabot d'un cheval sur le pavé de la cour lui fit lever les yeux. Une belle et lourde jument grise, chargée d'un sac de toile bien gonflé, s'y avançait lentement, conduite par un paysan endimanché. Un peu plus loin, se dirigeant vers le perron, cheminait, appuyé sur son bâton de houx, le recteur de Saint-Mathieu. D'après un usage qui subsiste encore en Bretagne, l'humble prêtre visitait en quêteur toutes les maisons de sa paroisse. Providence des pauvres et cependant pauvre lui-même, il allait chercher sa dime de blé et il heurtait son bâton rustique à toutes les portes. Dans les fermes, le froment ruisselait du boisseau plein dans le sac de toile; dans les chaumières, la ménagère offrait des œufs. Ces jours-là, chacun donnait quelque chose à celui qui, pendant toute l'année, distribuait à tous la manne des enseignements évangéliques.

En arrivant devant le château, le vieux prêtre, qui était encore sous l'impression que lui avait fait éprouver la dureté de Raoul envers celle qui avait trouvé le courage de venir l'implorer, avait hésité :

— L'aumône de l'orgueilleux humilie, avait-il pensé.

Mais, sa conscience lui avait bien vite reproché ce premier mouvement de répulsion et il était entré au château en se gourmandant intérieurement lui-même de son amour-propre.

Ce ne fut pas sans un grand soulagement qu'il apprit l'absence du maître, et il entra tout souriant dans l'appartement où il ne craignait plus de le rencontrer.

Berthe l'accueillit avec joie. Un vieillard, un prêtre, c'était quelqu'un à Kermarc'hat. D'ailleurs, si la froide indifférence de son mari en matière de religion l'avait un peu refroidie elle-même dans ses pieuses pratiques depuis son mariage, le sentiment restait et elle continuait d'aimer comme un ami ce bon recteur qui montrait tant de charité, même en lui

reprochant son inexactitude dans l'accomplissement de ses devoirs de paroissienne.

— Ah ! madame, ma paroisse a donc encore le bonheur de vous posséder ! dit-il à Berthe en l'abordant ; j'aurais parié le contraire.

C'était sa manière d'engager la petite guerre qu'il faisait à Berthe. Peu visiteur, il voyait surtout ses paroissiens, là où l'on était sûr de le rencontrer, à l'église.

— Vous êtes donc toujours méchant, monsieur le recteur ? répondit la jeune femme sur le même ton. Mais aussi, pourquoi votre église est-elle humide ?

— Ah ! voilà, on ne se plaint pas des rhumes que l'on gagne au service du monde et on ne craint rien tant que de s'enrhumer en visitant le bon Dieu dans sa demeure terrestre qui, dame ! n'est pas encore le Paradis.

— Il s'en faut bien, dit Berthe en riant.

— Aussi, je ne vous dis pas que le Paradis ne sera pas plus beau ; mais, ce que je puis vous affirmer, madame, c'est qu'avec une bonne paire de sabots, vous pouvez passer impunément une demi-journée dans notre église, qui n'est humide que par son mauvais dallage.

— Des sabots ! s'écria Berthe, que la simplicité du recteur amusait, des sabots, cela meurtrit.

Et elle regardait machinalement le petit pied qui apparaissait sous le volant tuyauté de sa robe.

— Eh bien, de bons souliers alors, continua le vieux prêtre en avançant timidement un large pied chaussé d'un gros soulier ferré.

Berthe, cette fois, ne put retenir un franc éclat de rire.

— Allons, madame, amusez-vous bien de ma rusticité, dit-il en riant lui-même, mais ne croyez point aller au ciel sans la moindre petite meurtrissure et rappelez-vous que les apôtres étaient encore moins bien chaussés que moi... D'ailleurs, ajouta-t-il plus sérieusement, quand, pour remplir les devoirs de mon ministère, je suis obligé de voyager par nos chemins les moins fréquentés, plus ma chaussure est épaisse, plus elle est commode. Nous avons, dans notre paroisse, des endroits très-marécageux.

— C'est ce que j'ai entendu dire, répondit Berthe, et j'y ai été un peu prise moi-même. Un de ces jours derniers, j'ai eu la fantaisie de vouloir suivre ma tante Hortense, qui était allée du côté de... de, il y a de l'oiseau dans ce nom-là.

— Chantepie, madame.

— Précisément. Je me suis à moitié embourbée et j'ai bien vite rebroussé chemin. J'avais cependant presque le désir de revoir l'ancienne femme de chambre de Mme de Kermarc'hat.

— Fauchine, une honnête et digne femme, madame.

— Oui, du moins ma tante Hortense l'affirme dix fois par jour. Je

crois bien qu'elle lui fait de fréquentes visites. Elle est donc bien pauvre ?

— Comme toutes celles qui n'ont que la journée d'un homme pour faire vivre toute une famille.

— Mon Dieu, que c'est triste, la pauvreté !

— Il y a des choses plus tristes et elle prend bravement son parti de sa misère et du reste. En ce moment un grand malheur la menace dans un de ses enfants, et, vraiment, sa résignation m'édifie.

— Un malheur, monsieur le recteur, lequel ?

— Son fils aîné, un beau garçon de bientôt quatre ans, est sourd et muet.

— Ah ! mon Dieu, la pauvre femme ! s'exclama Berthe en joignant les mains et en devenant très-pâle.

— Elle est vraiment bien à plaindre et l'épreuve est cruelle. Eh bien, elle la supporte avec un courage que j'admire.

— Une épreuve, monsieur le recteur ! c'est le plus grand de tous les malheurs qu'il faut dire. Mais cette affreuse infirmité a des causes toutes particulières, n'est-ce pas ?

— Les causes en sont multiples, madame, sans compter la simple volonté de Dieu, qui se passe bien de causes. Dans le cas dont il s'agit, il faut accuser, je crois, l'humidité malsaine du lieu qu'ils habitent. Autrefois, je me suis spécialement occupé des infortunés atteints de surdi-mutité et j'ai peut-être en cela plus d'expérience qu'un autre. D'après mes observations, j'ai voulu à plusieurs reprises faire abandonner ce village de Chantepie si pittoresquement, mais si malheureusement placé au bord de son étang. Tous mes efforts ont été inutiles. Ce peuple de tisserands m'a logiquement répondu qu'il fallait, pour leur état, que la souplesse des fils fût entretenue par l'humidité. Or, comme en définitive, je ne pouvais ni les occuper ailleurs, ni leur bâtir des maisons dans des conditions plus favorables à l'hygiène, je me suis tu. Il y a ainsi dans la vie, une foule de maux dont, à la rigueur, on connaît la source et qu'il n'est cependant pas donné d'empêcher. Mais pourquoi vous dire cela à vous, madame, à vous, qui êtes encore si heureuse, que le malheur seul des autres vous cause un véritable effroi ?

— Heureuse ! répéta Berthe d'un air pensif, je l'ai été... et je le suis encore, ajouta-t-elle vivement, surtout par comparaison.

— On ne l'est jamais guère qu'ainsi, madame.

Comme le prêtre achevait ces mots, un coup de feu partit du dehors, mais, si près du salon, que les vitres des fenêtres vibrèrent. Les deux causeurs tressaillirent et jetèrent simultanément un cri.

— Un chasseur sans doute, dit le vieux prêtre, qui se remit aussitôt, mais il tire bien près et il aurait pu effrayer cette chère enfant qui s'est montrée plus brave que nous, ajouta-t-il en se tournant vers le coin du

salon où Berthe, qui n'avait même pas tressailli, jouait le plus tranquillement du monde.

— Mais certainement, dit la jeune femme en se levant, et avec votre permission, monsieur le recteur, je vais aller sur-le-champ réprimander cet homme imprudent.

Elle sortit, laissant le recteur seul avec la petite fille, qui commençait à traîner un chariot dont elle venait de finir le chargement.

Il fixa sur elle ses yeux bienveillants et l'appela.

L'enfant arrangeait le harnachement du bœuf qui faisait l'office de cheval et ne levait pas les yeux.

— Berthe, petite Berthe, reprit-il en grossissant sa voix, venez donc me montrer votre beau dada.

L'enfant ne paraissait même pas entendre, ce qui le surprit.

Il tira sa tabatière de corne et frappa sur le couvercle quelques coups secs qui résonnèrent très-fort. Berthe continuait tranquillement son chemin, traînant le bœuf par ses cornes dorées.

Comme elle passait à sa portée, il la saisit par son petit sarrau blanc.

Elle le regarda d'un air étonné et craintif, et montra d'un geste rapide le sofa sur lequel sa mère était assise.

— Elle est partie, mais elle va revenir, dit le vieillard, qui comprit cette muette interrogation.

L'enfant abandonna sa voiture et se précipita vers la porte pour l'ouvrir et, voyant que celle-ci résistait, elle alla se cacher tristement dans un coin.

Alors, le recteur s'approcha tout près d'elle et essaya de la distraire. Il alla chercher la petite voiture, la traîna lui-même, caressa le bœuf et finalement, tirant son bréviaire, il étala devant ses yeux des images coloriées qui produisirent un effet instantané. Les petites mains potelées les saisirent et elle suivit le doigt du vieillard posé sur chaque image, dont il entreprenait la démonstration. Il parlait avec feu et mettait un singulier intérêt à suivre sur la physionomie mobile de l'enfant les diverses impressions qui s'y peignaient. Parfois il s'arrêtait court dans ses explications pour étudier, avec une sorte d'angoisse la petite figure qu'il avait devant lui, et puis il recommençait patiemment.

Le petite Berthe, ayant fini par réunir toutes les images, annonçait fermement l'intention de se les approprier. Elle en avait un tas sur lequel elle avait placé fort résolument ses deux petites mains. Le vieux prêtre lui en enleva cependant une fort adroitement, celle à laquelle elle avait prodigué le plus de baisers, un agneau couché sur une croix. Celle-là prise, il s'éloigna de l'enfant, mais elle l'avait vu et elle courut après lui. Après quelques évolutions, il finit par se glisser dans l'embrasement d'une fenêtre. Caché dans les plis du rideau, il l'appelait.

— Viens la chercher, disait-il, quand tu m'auras trouvé, elle sera à toi. Allons cherche.

N'obtenant pas de réponse, il se montra. Berthe pleurait et marchait par le salon, tournant le dos à celui qui l'appelait, et pourtant ayant l'air de le chercher.

— Mon Dieu, mais elle est sourde ! s'écria-t-il hors de lui-même à cette vue et en courant à l'enfant.

Un cri aigu répondit à son exclamation, et Berthe, la figure bouleversée, parut sur le seuil de la porte restée entr'ouverte. De l'appartement voisin, elle avait parfaitement entendu.

— Que dites-vous ? s'écria-t-elle toute frémissante, en arrachant sa fille d'entre les mains débiles du vieillard par un impétueux mouvement de colère.

— Rien, oh ! rien, madame, bégaya-t-il en reculant devant elle, les yeux baissés comme un coupable.

— Si ; vous avez crié : Elle est sourde ! continua Berthe, qui paraissait près de suffoquer.

— L'ai-je crié, madame ?

— Oui.

— C'était bien involontairement, alors.

— Je vous en supplie, dites, dites que vous vous êtes trompé.

— Je voudrais de tout mon cœur pouvoir le dire, répondit le vieux prêtre en cherchant son chapeau des yeux, cela m'a échappé, voyez-vous, et je prierai Dieu de vous épargner cette cruelle épreuve.

— Mais cela n'est pas vrai, monsieur le recteur, je vous en conjure, répétez-moi que cela n'est pas vrai.

— Mon enfant, ayez pitié de moi, je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que je désire ardemment que cela ne soit pas. A l'honneur de vous revoir, madame, je suis un vieux rêveur, peut-être me suis-je trompé ; dans tous les cas, il faut me pardonner.

Et il sortit, après avoir salué bien humblement la jeune mère qui, les yeux fixes, la poitrine haletante, restait debout, à la même place comme foudroyée. Cela ne dura qu'une minute. Laisant sa fille s'échapper de ses bras, elle s'affaissa sur le sofa et se mit à fondre en larmes. Hélas ! bien des fois, en réfléchissant à l'étrange mutisme de sa fille, une pensée rapide comme l'éclair avait traversé son cerveau, la crainte d'un malheur suprême lui était venue. Elle avait gardé cette terrible pensée pour elle seule ; la confier à d'autres lui eût semblé devoir attirer sur elle le malheur qu'elle redoutait. L'exclamation arrachée au vieux prêtre venait de donner du corps à ses craintes. Il y a ainsi des choses qui s'imposent à notre pensée, mais dont la certitude ne nous est pleinement révélée que quand e témoignage d'un autre vient rendre l'illusion impossible. Elle essayait

de croire qu'il s'était trompé lui-même et pourtant elle pleurait, elle pleurerait amèrement comme si un irréparable malheur la frappait. La petite Berthe, qui avait d'abord couru serrer ses chères images éparpillées sur le parquet, accourut de nouveau vers sa mère, quand elle vit son attitude désolée et, grimant sur ses genoux, elle se mit à la consoler par ses petites mines compatissantes et ses plus tendres caresses.

— Je suis folle, je suis folle, pensa la pauvre femme tout haut, ma fille n'est ni sourde, ni muette, cela n'est pas possible. Tu parleras, n'est-ce pas, ma Berthe ? tu m'entends, je vois bien que tu m'entends. Oui, elle m'entend, ses yeux le disent, elle me comprend parfaitement.

Elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine et, joignant les mains par un mouvement convulsif :

— Et pourtant, j'ai peur, dit-elle. Mon Dieu, si cela était !

Elle demeura songeuse, laissant Berthe essayer avec son sarrau les larmes qui coulaient sur les joues de sa mère et mettre un baiser sur chaque trace.

Tout à coup elle se leva. Une idée s'était présentée à son esprit, l'idée d'une épreuve décisive à tenter. Il fallait à tout prix qu'elle sortit de ces perplexités cruelles et mieux valait apprendre sans retard la vérité. Prenant sa fille dans ses bras, elle alla ouvrir une porte du fond et se trouva dans le grand salon de réception.

XX

L'ÉPREUVE

Le grand salon était désert et ses jalousies fermées, ses dorures cachées sous la gaze lui donnaient un air sépulcral. Berthe déposa sa fille sur le tapis et avec une agitation fébrile qui triplait ses forces, elle ouvrit tout. La lumière entra à flots dans l'immense appartement et en éclaira les plus sombres recoins. Elle fit asseoir l'enfant contre la cheminée, aligna des tabourets devant elle et, prenant sur une console un très-beau jeu d'échecs en ivoire, de fabrique chinoise, elle le lui donna en disant :
Joue.

Ce jeu d'échecs que l'enfant aimait, à cause de la bizarrerie des figures qui composaient les pièces principales, était d'un grand prix et c'était la première fois qu'on le lui livrait ainsi. Elle s'assit donc en donnant les signes d'un parfait contentement et ne s'occupa plus de sa mère.

A l'autre bout du salon, contre une petite porte donnant dans un escalier dérobé, se trouvait le long piano à queue sur lequel, les jours de pluie, Mlle Hortense aimait à jouer l'air de : *Ma Normandie*, et dans l'angle lui faisant face, un haut paravent repliait contre la boiserie ses panneaux mobiles, couverts d'une très-belle et très vieille tapisserie à personnages. La jeune femme, avec une force dont personne ne l'aurait crue capable,

déploya le lourd paravent et le traîna jusqu'au piano, autour duquel il s'éleva comme une barrière. Elle enfonça ses ongles dans l'épaisse tapisserie, y pratiqua une assez large ouverture et ouvrit la petite porte que le paravent dissimulait parfaitement.

Cela fait, elle alla embrasser sa fille, elle lui dit qu'elle allait sortir un instant et qu'il fallait l'attendre là, bien sagement. L'enfant, qui n'était pas encore lassée du jeu d'échecs, la regarda s'éloigner sans témoigner aucun désir de la suivre.

A la porte, la mère se détourna, sourit à la petite fille qui la regardait sortir et ferma la porte derrière elle. L'enfant pouvait se croire seule avec ses bons-hommes immobiles et cependant, elle ne l'était pas. Berthe, remontant le petit escalier, était rentrée par la porte qu'elle avait eu la précaution d'ouvrir et elle regardait sa fille par l'ouverture du paravent.

L'enfant jouait fort tranquillement, la pendule antique, qui faisait l'ornement de la cheminée, était arrêtée depuis bien des années, on n'entendait dans le vaste appartement que le bruit léger que faisaient les pièces de l'échiquier en s'entre-choquant parfois entre ses petites mains.

Berthe se mit au piano et l'ouvrit. Deux fois elle leva ses mains tremblantes et deux fois elles retombèrent inertes sur le clavier muet.

Enfin, rassemblant tout son courage, elle essuya les pleurs qui lui obscurcissaient les yeux et, le regard ardemment fixé sur la petite figure attentive de sa fille, elle joua. L'enfant ne fit pas un mouvement, ne leva pas même les yeux pour voir d'où provenaient ses sons qui auraient dû la surprendre.

Berthe continua de jouer, ses doigts délicats, devenus de fer, frappaient sur les touches à en casser les cordes, rien ne bougea sur le visage de la petite fille, qui alignait paisiblement ses pièces en ivoire.

Frappée au cœur, Berthe se leva ; le doute horrible se changeait en certitude. Il y avait à la portée de sa main une étagère chargée de riches cristaux de Bohême. Elle en saisit plusieurs et les brisa en les lançant avec force contre la boiserie. A ce bruit nouveau, aigu, étrange, l'enfant ne donna pas le plus léger signe d'attention.

Alors une sorte de délire s'empara de la pauvre mère. Elle renversa le paravent, courut à sa fille et se jetant à genoux devant elle.

— Oh ! parle-moi, cria-t-elle, parle-moi, je t'en supplie ! Dis : Maman ! seulement : Maman !... Mais non, tu ne m'entends pas, tu ne m'entendras jamais, jamais ! et moi, je ne t'entendrai jamais non plus. Mais c'est affreux, c'est horrible, j'en deviendrai folle ! Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi, faites parler mon enfant ou prenez-la, qu'elle meure alors, oui, qu'elle meure ou que j'entende sa voix !

L'enfant l'avait d'abord regardée avec surprise, mais, la voyant rester à genoux, la voyant se tordre les mains et donner les signes de la plus

violente douleur, une sorte d'effroi la saisit à son tour. Elle se mit tout à coup à pleurer aussi, et de sa bouche sortaient des sons gutturaux effrayants à entendre.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit devant Mme de Morinville, la douairière.

— Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-elle en pâlisant.

A cette voix, Berthe se releva. Son visage si riant était affreusement contracté, ses yeux si doux lançaient des pleurs et des flammes.

— Ce qui se passe ? s'écria-t-elle. Ah ! votre orgueil et votre dureté sont bien punis, ma fille est sourde et muette.

Et épuisée enfin par ces terribles émotions, elle retomba sans connaissance sur le tapis.

XXI

LA CONSULTATION.

Le lendemain du triste jour où avait été versée dans la coupe de l'heureuse Berthe la goutte amère qui devait désormais empoisonner toutes les joies de sa vie, un fiacre s'arrêtait devant l'élégant hôtel devenu, dans le faubourg Saint-Honoré, à Paris, la propriété de Raoul de Morinville. Mme de Morinville la douairière, sa bru, et la petite Berthe en descendirent.

Le premier domestique qui se présenta devant elles recula de surprise et s'enquit très-respectueusement, mais avec un air visible d'inquiétude, de l'état de leur santé. Son émotion s'expliquait. Quand la destinée frappe ses grands coups, l'ébranlement moral se fait sentir sur l'organisation physique, et de là viennent ces changements subits, effrayants auxquels se heurte parfois le regard.

Mme de Morinville la douairière avait courbé la tête sous le malheur suprême qui atteignait son fils, et elle ne l'avait pas relevée ; la morne stupeur encore empreinte sur ses traits la vieillissait de dix ans. Sa belle-fille était jeune, les larmes n'avaient produit sur ses joues satinées que ce que produit sur les fleurs nouvellement écloses la rosée qui rafraîchit leurs couleurs et ravive leur éclat ; mais, dans l'expression de cette charmante figure, quel changement profond, visible à l'œil nu ! Ses yeux vagues, ou l'effroi de la vie se peignait, sa bouche sans sourires et sans paroles, son attitude penchée la rendaient presque méconnaissable.

La sécurité avait fui à tire-d'aile, la légèreté insouciant l'avait suivie ; on sentait qu'elle se trouvait face à face avec ce sombre visiteur qui, ainsi que la mort, n'épargne personne : le malheur !

Ses premières paroles furent pour demander son mari. Le domestique consulta sa montre et répondit :

— Il est deux heures, monsieur est à la Bourse.

La jeune femme monta dans son appartement, écrivit un billet et donna ordre d'aller sur-le-champ le porter à M. de Morinville.

Mme de Morinville la douairière, qui était présente, voulut conseiller d'attendre le retour de Raoul.

— Non, dit Berthe de ce ton agité qui ne la quittait plus, il peut bien laisser pour un jour ses affaires d'argent, nous avons assez d'or.

Le domestique partit avec le billet. A la Bourse, il chercha quelque temps son maître. La foule était compacte et profondément remuée. Un de ces événements imprévus qui bouleversent en une seconde les destinées et les fortunes venait de s'accomplir. Vainqueurs et vaincus étaient encore forcément rassemblés. D'un côté, se voyaient les visages défaits, les traits crispés, les hommes défaillants ; de l'autre, les figures animées, les poses victorieuses. Ici s'entendaient des soupirs, des cris d'angoisse inarticulés ; là des exclamations triomphantes mal étouffées, des dialogues vifs échangés par des voix vibrantes. Raoul de Morinville était là, gardant au milieu même d'un de ses plus grands succès, le flegme orgueilleux qui ne l'abandonnait jamais, mais presque saisi lui-même par tant de prospérités, étourdi par la réussite de cette opération hardie qui le mettait définitivement au nombre des puissants. Au milieu du silence ému qu'il gardait, il se sentit touché à l'épaule. Il se détourna. Un de ses voisins lui tendait un billet. Il ne vit pas son domestique, qui avait enfin réussi à fendre la foule ; il crut que c'était un avis de Bourse. Il ouvrit négligemment le papier et lut :

“ Raoul, un grand malheur nous frappe ; je suis à moitié folle de chagrin, revenez vite.

“ BERTHE. ”

Raoul froissa ce billet entre ses doigts, se dégagea de la foule, et gagna la porte. Le valet de chambre l'attendait en cet endroit.

— Antoine, c'est vous qui m'avez apporté ce billet ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Qu'est-il arrivé ?

Antoine le regarda avec un étonnement qui était toute une réponse.

— C'est bien, faites avancer mon coupé, dit froidement Raoul qui vit que son valet de chambre n'en savait pas plus que lui.

Malgré son empire sur lui-même, il ne put s'empêcher de se tourmenter un peu pendant la route. Cette arrivée subite à Paris le surprenait et l'inquiétait plus encore que le billet de Berthe, qu'il taxait à l'avance d'exagération. Depuis la naissance de sa fille, d'ailleurs, il semblait que quelque chose se fût amoli en lui. Apprenait-il qu'une des maladies contagieuses menaçantes pour l'enfance régnait à Paris, il abrégait ses affaires ou ses plaisirs, et s'occupait lui-même de faire prendre des précautions ; s'apercevait-il de quelques symptômes de fatigue chez l'enfant, il consultait pour

elle les premiers médecins, et tant que durait l'indisposition il ne bougeait plus de chez lui sous un prétexte ou sous un autre. Ce n'était pas le père affectueux oubliant volontiers sa dignité d'homme devant son petit enfant, et lui prodiguant ouvertement ses tendresses, mais, malgré tout, c'était le père couvant de l'œil son trésor et rapportant involontairement à l'être frère et chéri ses pensées les plus intimes et ses sentiments les plus vrais. Mais si la petite Berthe avait été malade, Antoine l'aurait su, et il cherchait ailleurs.

En descendant de voiture, il leva les yeux et aperçut Berthe dans les bras de son aïeule. Il lui envoya un sourire et un baiser, et se dirigea vivement vers l'appartement de sa femme, où il entra les sourcils froncés, furieux de supposer que, pour une chose puérile, elle lui eût envoyé cet étrange message qui avait troublé le premier élan d'une des rares joies qu'il lui fût donné de sentir.

La jeune mère était assise dans un coin de sa chambre.

Sa physionomie triste, sa pose accablée ne calmèrent pas Raoul.

— Que signifie tout ceci ? demanda-t-il durement. Pour folle, vous l'êtes certainement. Avoir quitté Kermarc'hat aussi brusquement, m'avoir dépêché Antoine avec ce billet énigmatique ! Vous plaît-il de me dire quel est cet affreux malheur qui vous fait ainsi perdre l'esprit ?

Ces paroles dures et ironiques n'impressionnèrent pas Berthe, et comme elle avait toujours vu son mari parfaitement maître de lui-même, elle lui répondit en se couvrant le visage de ses deux mains et sans songer à adoucir le coup qu'elle allait porter :

— Ah ! Raoul, ne m'accablez pas, j'ai bien assez de mon chagrin ; notre fille est sourde et muette.

Raoul devint blême, et fit un pas vers elle.

— Folle ! s'écria-t-il.

— Mais je ne suis pas folle ! s'exclama Berthe en éclatant, je voudrais l'être, mais je ne le suis pas.

Et tout en versant de nouvelles larmes, elle lui fit d'une voix entrecoupée le récit de ce qui était arrivé, de l'épreuve qu'elle avait tentée.

Comme elle finissait ce récit, que Raoul écoutait debout, les dents serrées, les yeux baissés, Mme de Morinville la douairière entra.

Il alla au-devant d'elle.

— Ce qu'elle dit n'est pas vrai ? ma mère, dit-il d'une voix sifflante.

Mme de Morinville soupira et ne répondit point.

Il lui prit les mains et les étreignit.

— Cela n'est pas vrai ? répéta-t-il.

Et comme Mme de Morinville gardait un morne silence, il se détourna brusquement :

— Nous allons voir, dit-il.

Et il quitta la chambre.

Un quart d'heure plus tard, le landau était attelé dans la cour, et Raoul faisait inviter sa femme à sortir avec lui, Berthe se rendit docilement à cet ordre et monta dans la voiture, sans même savoir où on la conduisait. Lisbeth, tenant la petite Berthe sur ses genoux, était assise sur le banc de devant, et Raoul, pâle et ouvertement abattu, se trouvait en face. Son air était si sombre que la jeune femme n'osa lui adresser aucune question ; elle s'assit en silence auprès de lui et la voiture roula. Raoul avait donné à l'avance ses ordres au cocher ; quand la voiture s'arrêta, il descendit, et faisant d'un geste signe aux deux femmes de le suivre, il traversa le trottoir et entra dans un très-bel hôtel.

— Nous sommes chez le docteur Ransart, dit-il enfin à Berthe quand ils eurent été introduits dans une magnifique antichambre où attendaient plusieurs personnes, je le connais particulièrement, et je vais essayer de lui parler.

Il jeta un coup d'œil circulaire autour de l'appartement et ajouta entre ses dents :

— Attendre que tout ce monde-là ait consulté serait un supplice.

Il fit approcher Lisbeth de la porte que gardait un domestique en livrée, écrivit quelques mots au crayon sur sa carte, et la remit au cerbère, en le priant de la porter sur-le-champ à son maître.

La réponse ne se fit pas attendre. Le domestique reparut précédant la personne qui sortait du cabinet de consultation, et, s'adressant à Raoul :

— Pour affaires particulières, passez, monsieur, dit-il en soulevant la portière de damas rouge.

Raoul, par un geste rapide, prit sa fille des bras de Lisbeth, et la portière retomba derrière eux au bruit du murmure de mécontentement qui échappait aux autres clients.

Il reparut au bout d'un quart d'heure, remit sans mot dire l'enfant à Lisbeth, et, sans regarder sa femme qui examinait avec angoises son visage impassible, il sortit de l'antichambre et descendit rapidement l'escalier.

— Eh bien ? demanda Berthe d'une voix tremblante quand il lui offrit la main pour monter en voiture.

Il jeta un long regard sur la petite fille qui regardait les passants par la portière opposée, et d'une voix basse et profondément altérée, il répondit :

— Il n'y a pas d'espoir !

Berthe poussa un gémissement et se couvrit la figure de ses deux mains.

Le bruit de la portière qu'on fermait avec violence lui fit lever la tête. Elle ne vit pas Raoul dans la voiture, qui ne bougeait pas.

— Eh bien, M. de Morinville, où donc est-il ? balbutia-t-elle.

Lisbeth, d'un geste, lui montra le trottoir en face. Raoul s'éloignait lentement à pied, la tête baissée.

Berthe éprouva un indicible sentiment de souffrance en voyant si profondément incliné ce front altier, qui ne se baissait jamais, quelque lourde, quelque douloureuse que fût la pensée qu'il portât. Elle regardait encore son mari quand la portière se rouvrit.

— Où va madame ? demanda le valet de pied.

— M. de Morinville n'a donc pas donné d'ordres au cocher ?

— Non, madame.

Berthe réfléchit un instant. Dans sa pauvre mémoire troublée par le chagrin, un souvenir surgit :

— Rue de la Chaussée-d'Antin, 28, dit-elle vivement.

XXII

SOUVENIRS.

L'oncle Basile occupait au numéro 28, dans la rue de la Chaussée-d'Antin, un joli appartement où il y avait un balcon. Sur ce balcon on apercevait une grande partie de la journée un homme aux joues pendantes, au crâne chauve, recouvert d'un bonnet de velours noir. Les voisins l'appelaient le mandarin, parce qu'il était très-gros et qu'il fumait sa pipe avec une gravité non moins grande que celle qui distingue les habitants du Céleste-Empire peints sur les porcelaines chinoises.

La voiture de Berthe étant arrivé à l'adresse indiquée, le valet de pied reçut l'ordre de monter au premier étage, d'offrir à M. Richon les compliments de sa nièce Mme de Morinville, qui n'avait pas ce jour-là, le temps d'aller les lui offrir elle-même, et de lui demander l'adresse de Mme de Kermarc'hat.

Berthe, dans sa détresse, trouvait le courage de la désobéissance, et ayant besoin de consolation, elle se rappelait enfin celle qu'elle avait trop facilement abandonnée pendant ses jours heureux.

Au bout de cinq minutes, le domestique revint avec l'adresse demandée, et la voiture remonta le boulevard Sébastopol. Plus d'un passant jetait un œil d'envie sur l'équipage brillant. Tout ce qui tenait à la maison de M. de Morinville avait une grande magnificence d'aspect. Ses serviteurs avaient une livrée éclatante, ses chevaux étaient superbes, ses voitures de la construction la plus élégante et la plus nouvelle. En voyant passer rapidement ce landau magnifique dans lequel on apercevait une femme et un enfant richement vêtus, plus d'un pensait peut-être :

— Encore des heureux !

Hélas !

Berthe trouva Hippolyta occupée à habiller ses enfants. Quand elle parut devant elle, la jeune femme ne put retenir un cri de surprise, et l'éponge mouillée qu'elle promenait sur le visage de sa fille lui échappa des mains. Berthe se précipita sans rien dire dans ses bras. Hippolyta ne

repoussa pas son étreinte convulsive, mais elle ne la lui rendit pas, et son beau visage resta sérieux.

La vue de Berthe lui rappelait de pénibles souvenirs, et elle avait été sensible à son abandon complet.

Elle la fit cependant asseoir et fit s'approcher d'elle André et Andrée, qui regardaient avec stupéfaction cette belle dame qui paraissait remplir la chambre.

— Les beaux enfants ! murmura Berthe que l'accueil un peu sévère d'Hippolyta déconcertait.

Elle mit un baiser sur leur front encore humide, et ajouta avec un soupir involontaire :

— Tu es bien heureuse, Hippolyta !

— Heureuse ! repartit gravement Hippolyta, je n'oserais pas me donner la qualification d'heureuse avec les soucis que j'éprouve pour l'avenir de mes enfants. Berthe, c'est à toi qu'elle convient, il me semble. Ta fille est charmante, forte et...

Elle s'interrompit. Berthe pleurait.

Hippolyta s'approcha d'elle et lui demanda doucement à voix basse ce qui la faisait pleurer.

Berthe lui annonça le malheur qui la frappait. Aux premiers mots qu'elle prononça, la figure expressive d'Hippolyta perdit son calme un peu froid ; elle se rapprocha d'elle, lui prit les mains, et quand le douloureux aveu fut terminé, elle se mit à lui prodiguer de sa voix tendre et pénétrante les plus délicates consolations. Berthe, en l'écoutant, pleurait toujours, mais ces larmes la soulageaient ; les paroles affectueuses de la jeune femme coulaient comme un baume sur la blessure vive de son cœur.

Un coup frappé à la porte interrompit cet épanchement qui faisait disparaître entre les deux cousines jusqu'à l'ombre du ressentiment passé.

Sur la permission donnée par Hippolyta, la porte s'ouvrit, et Christophe, le nègre de M. José, montra sa tête laineuse.

— Monsieur attend mademoiselle Andrée pour se mettre à table, dit-il gravement.

Mlle Andrée bondit vers sa mère ; ses petites épaules étaient nues, l'arrivée de Berthe ayant interrompu la toilette, et elle trouvait que Christophe devenait de trop.

— Tu permets ? dit Hippolyta.

Et elle se mit à habiller la petite fille qui, tout en se cachant derrière sa mère, faisait signe de la main à Christophe d'attendre.

La toilette se fit rapidement. Andrée, après avoir embrassé Berthe et sa fille, qui s'amusait à plonger ses petites mains dans la chevelure touffue d'André, partit sous la garde de Christophe.

Hippolyta, après son départ, parla à Berthe du vieil original son voisin,

avec lequel, depuis quelque temps, leurs relations étaient devenues très-intimes, grâce à Andrée. Andrée aimait passionnément les oiseaux de M. José, et cela lui avait attiré ses bonnes grâces.

Quand elle apprenait par Christophe la maladie de l'un d'eux, elle se faisait son infirmière, et elle était ainsi devenue la favorite de M. José. Elle avait ses grandes et ses petites entrées chez lui, et une fois par semaine elle déjeunait avec lui.

Cette petite explication donnée, Berthe se leva.

— Déjà ! dit Hippolyta.

— Hélas ! oui, Raoul m'occupe ; il ne sait pas se plaindre, mais il n'en est pas moins accablé par notre malheur.

— Sait-il que tu es ici ?

Berthe baissa involontairement les yeux.

— Non, dit-elle.

— Et tu as osé venir ?

— Oui. Depuis deux jours, vois-tu, je ne suis plus la même. Le malheur de ma fille m'occupe tellement que je n'ai plus d'autres pensées. Je t'ai négligée quand j'étais heureuse, pardonne-le-moi !

Hippolyta prit sa main brûlante et la serra doucement.

— Depuis que je souffre, ton souvenir m'est revenu, continua Berthe. Raoul, qui garde ses propres chagrins, ne sait pas compatir aux douleurs des autres ; ma belle-mère est, comme son fils, froide et silencieuse. J'avais besoin de pleurer encore et aussi d'être un peu consolée, je suis venue vers toi, et je le dirai à Raoul, et sans trembler encore. Je souffre tant que je ne sais plus trembler.

Elle quitta Hippolyta sur ces mots et elle remonta avec sa fille dans la voiture qui l'attendait.

En arrivant à l'hôtel, elle chercha son mari, mais on lui dit qu'il était entré dans son cabinet particulier en donnant l'ordre de ne le déranger sous aucun prétexte.

Il y était, en effet, la figure décomposée, marchant d'un pas irrégulier dans le vaste appartement, ou s'assayant et restant immobile, le front entre les mains. Le bruit de la voiture dans la cour n'interrompit pas ses sombres rêveries. Il demeura là jusqu'à l'heure où le jour commençait à être remplacé par le crépuscule. Un bruit insolite, et souverainement discordant pour ses oreilles délicates, celui d'un orgue de Barbarie, vint soudain l'arracher à sa torpeur. Il se leva, marcha vers la fenêtre et l'ouvrit violemment. Cette fenêtre donnait dans une espèce de cour banale qui séparait de la rue la vaste maison voisine ; une femme s'y était introduite, et la tête légèrement renversée en arrière, elle tournait sa manivelle en interrogeant de l'œil les nombreuses ouvertures des maisons qui l'entouraient. La figure de cette pauvre créature si pâle, si hâve, si misérable

conservait des restes de beauté. Les yeux de Raoul restèrent attachés sur elle, et les paroles qui venaient à ses lèvres s'y glacèrent.

Un dernier rayon passant par-dessus le toit voisin venait faire briller les épais cheveux noirs à demi couverts par un foulard rouge, et ainsi posée, avec son visage allangui, son grand œil mélancolique, elle ressemblait tellement à Hippolyta que sa vue fit sur Raoul l'effet d'une vision. Pendant que la chanteuse, apercevant enfin un écouteur, entonnait la plaintive romance si connue dont Chateaubriand est l'auteur, il resta debout contre la fenêtre ouverte, la contemplant d'un air sombre, écoutant machinalement ces accents de douloureux regrets qui éveillaient en son cœur endurci une sorte de remords. La joueuse d'orgue se voyant écoutée voulut recommencer, et la romance finie, elle reprit de sa voix languissante, mais douce et pénétrante :

Combien j'ai douce souvenance..

Mais son pâle auditeur recula en portant la main à la fenêtre, comme pour la fermer, et puis se ravisant, il alla à son secrétaire, prit une poignée d'or et la jeta à la chanteuse, qui, le croyant fou, ramassa à la hâte la riche aubaine et quitta la cour.

Raoul était passé dans la chambre de Mme de Morinville. Persuadé de l'insignifiance profonde de sa femme, élevé dans la plus haute opinion de l'intelligence de sa mère, c'était vers cette dernière qu'il allait dans les rares moments pendant lesquels son âme de fer se sentait mystérieusement ébranlée.

Mme de Morinville était assise auprès de la cheminée où brillait un feu clair.

— Du feu ! dit Raoul en entrant, par ce temps étouffant !

Il était bien pâle et il frissonnait, mais ce frisson le brûlait.

— Lisbeth vous a porté mon billet, ma mère ? reprit-il.

— Oui, Raoul. Hélas ! je n'avais jamais espéré.

— Ni moi non plus. Vraiment la science a pour sœur l'impuissance, mais j'ai tenu à la consulter.

Il se tut et se mit à considérer le feu d'un air sombre, et puis se rapprochant de sa mère, il fixa sur son visage un regard profond, et d'une voix lente et sourde il lui dit :

— Est-il donc vrai, ma mère, que le bonheur humain n'est qu'un rêve, un mensonge, une illusion ; que plus on dépasse les étroites limites au delà desquelles la conscience change le plaisir en crime, on se sent moins heureux ? est-il vrai qu'une volonté plus puissante que celle de l'homme se plaise à confondre, à anéantir ses projets et ses espérances. Dites, tout cela serait-il vrai ?

Mme de Morinville ne comprit qu'à demi la solennelle question de son fils, et elle leva sur lui un regard inquiet. Il devina qu'elle l'interrogeait.

— Vous ne me comprenez pas? reprit-il violemment; vous allez me comprendre. J'ai surmonté tous les obstacles qui me séparaient de la fortune, j'ai la fortune! j'étais ambitieux, j'ai grandi, je me suis élevé, mon ambition est satisfaite! Je me suis servi de ma fortune et de mon influence au gré de mes caprices; j'en ai joui en maître égoïste et absolu. Eh bien, je le dirai entre ces quatre murs, qui ne le répéteront pas; je vous le dirai à vous, qui m'avez vu convoiter si passionnément ces choses: je n'ai jamais été vraiment heureux!

Il se tut encore. Son émotion intérieure devenait telle qu'il commençait à craindre de ne plus pouvoir s'en rendre maître. Cette âme ordinairement fermée s'ouvrait un instant sous le coup d'une impression souverainement douloureuse, et comme le vin fermenté que l'air touche, il y avait dans ce sang un bouillonnement impossible à comprimer entièrement.

— J'ai cru l'être, continua-t-il, j'ai voulu me persuader que je l'étais, et voilà que je suis frappé en plein cœur. Ma fille, — comment le dire sans blasphémer? — ma fille sera un être misérable auquel tout mon or et tout mon sang ne peuvent donner la parole!

Il porta ses poings crispés à son front, et une exclamation étouffée passa entre ses dents serrées.

— Quelle dérision que la vie! reprit-il encore; vous croyez toucher à un but, et je ne sais quelle foudre éclate sur votre tête. J'ai la honte de le dire, je suis brisé, anéanti; ce soir, je pleurerai lâchement comme une femme, si je savais pleurer.

Comme il prononçait ces mots d'une voix profondément altérée, la porte s'ouvrit devant Berthe.

Il tressaillit, et, étendant la main, il saisit un journal posé sur la cheminée.

— Raoul, je te cherchais, dit la jeune femme avec douceur; ne veux-tu pas venir embrasser Berthe?

— Je suis occupé, répondit-il d'un air glacé; je veux lire à ma mère le compte rendu de la séance d'avant-hier. Si cela vous ennue, laissez-nous.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(A Continuer.)

PENSÉES DIVERSES.

* Pareille aux divinités d'Homère, la vanité n'est pas invulnérable, mais immortelle.

* La vieillesse n'est pas plus véridique en parlant de ce qu'elle a fait jadis que la jeunesse en parlant de ce qu'elle fera un jour.

ESQUISSE DU PÈRE HYACINTHE.

Les conférences du P. Hyacinthe à Notre-Dame ont été très-suivies, et l'éloquence sacrée de l'orateur a fourni le sujet des appréciations les plus étranges, dans ce qu'au dix-huitième siècle ont eût appelé le monde profane.

Je n'ai point l'intention de faire un portrait du P. Hyacinthe ; il a déjà été tracé de main de maître. Mais je veux cependant esquisser à grands traits la figure et le particulier de ce grand sauveur d'âmes.

Le prédicateur qui fait, en ce moment, courir le Paris pensant à Notre-Dame, est d'une taille au-dessus de la moyenne ; sa tête, comme toutes celles des carmes déchaussés, est en partie rasée. On sait que les disciples de Sainte-Thérèse ne portent qu'une couronne de cheveux. C'est leur première auréole. La figure est trop grande pour la tête, le visage est monacal, le front rappelle celui de saint Augustin, les yeux ont plutôt l'air de chercher la vérité que de l'imposer ; mais la bouche s'ouvre facilement pour laisser tomber la parole de Dieu sur ses auditeurs ; le menton, sans être aristocratique, ne manque pas d'une certaine noblesse qui relève cette figure, au premier jugé, assez ordinaire.

En somme, le P. Hyacinthe fait penser à ces moines du treizième, du quatorzième et du quinzième siècle qui, sans souci de leur sûreté personnelle, franchissaient bravement le seuil des palais pour faire entendre aux maîtres du monde des paroles de charité, d'amour et de liberté.

On a reproché au prédicateur de désertier volontiers les sphères éthérées pour s'occuper des choses de la terre. Ce reproche me paraît des plus injustes : il faut parler aux hommes des choses qui les intéressent, se mettre à leur portée, vivre de leur vie et souffrir de leurs misères. Le Christ se servait de paraboles pour mieux se faire comprendre des déshérités de la science, et le peuple accourait en foule à ces admirables conférences qui devaient transformer l'ancien monde et régénérer l'humanité. Autres temps, autres mœurs. Aujourd'hui, l'homme de Dieu veut éclairer des pharisiens et des docteurs, arracher de nobles dames aux séduisantes tentations de Baal. Que peut-on trouver d'extraordinaire à ce qu'il donne une forme plus mondaine à ses conférences ? Malgré tous les raisonnements philosophiques, il faut en revenir au vieux proverbe : Qui veut la fin veut les moyens.

Je ne désire faire aucune comparaison entre le P. Hyacinthe et les orateurs sacrés qui l'ont précédé ; mais j'ai entendu deux conférences à Notre-Dame, et n'ayant pas à juger si l'on en sort plus chrétiens, je crois pouvoir affirmer que l'on en sort meilleur.

Le P. Hyacinthe possède au plus haut degré le don de relever l'homme à ses propres yeux.

Elever la créature, n'est-ce pas la rapprocher du Créateur ?

J'ai l'honneur de connaître un prêtre qui exerce son saint ministère dans le quartier Notre-Dame-de-Lorette.

C'est l'homme le plus aimable, le plus bienveillant qu'il m'ait été donné de rencontrer dans toute mon existence.

Il parle à la dernière pécheresse comme saint Charles Boromée parlait aux folles milanaises :—il n'a pour tous les malheureux que des paroles de consolation et de charité.

A toute heure du jour ou de la nuit, on peut frapper à sa porte. Eh bien, depuis quelques années ; Dieu seul sait combien ce ministre du Christ a ramené de brebis égarées et réconcilié de cœurs brisés avec Dieu, avec leurs familles, avec la société.

Certes, il n'existe pas deux morales ; mais les applications de la morale peuvent et doivent varier selon le milieu où l'on est placé.

L'église de Notre-Dame est, à mon avis, l'une des églises du monde qui portent le plus l'âme à s'élever vers Dieu.

J'aime les églises gothiques ; il me semble que la prière monte plus facilement dans ces clochers dont les pointes vont se perdre dans la nue.

Le style gréco-byzantin est très-beau, très-riche ; mais pour moi, je trouve qu'il manque de majesté.

Mon âme est plus vivement impressionnée en entrant sous le portique de l'une des cathédrales des bords du Rhin qu'en montant les escaliers du Vatican.

L'autre jour, en écoutant la parole émue du P. Hyacinthe, je ne pouvais chasser de ma pensée un triste souvenir ; je me rappelais, avoir, il y a quelques années, entendu à la même place, un autre grand prédicateur ; j'avais alors pour voisin, dans l'église Notre-Dame, un abbé dont j'ai raconté la vie dans l'un de mes meilleurs ouvrages.

L'orateur avait choisi pour sujet de son discours :

Le dévouement.

Tu aimeras ton Dieu de toute ton âme, et ton prochain comme toi-même.

Tout est résumé dans cette admirable sentence : La loi et les prophètes.

Telles furent les premières paroles du prédicateur, qui, de ce point

de départ, conduisit l'auditoire à travers les âges, en traçant à grands traits la vie de tous les nobles cœurs qui se sont dévoués pour le bien de l'humanité.

Le thème était beau, l'orateur vraiment convaincu : tous les cœurs battaient à l'unisson.

Je regardai la figure de mon voisin, elle était inspirée.

J'avais devant moi un apôtre qui ne demandait qu'à s'exposer au martyre pour la gloire de Dieu et le salut de ses semblables.

J'eus plus tard les détails les plus précis sur la vie de ce prêtre, qui se nommait l'abbé Bernard.

Son histoire est trop intéressante pour que je ne sois pas heureux de l'écrire une seconde fois.

Le père de l'abbé avait gagné beaucoup d'argent en faisant un peu de banque et pas mal d'usure. C'était un de ces hommes pratiques qui savent enfermer leur cœur dans un des tiroirs de leur coffre-fort.

Veuf de bonne heure, il avait fait quitter, à son fils unique le collège à dix-sept ans, pour l'envoyer passer deux années en Angleterre, et dix-huit mois en Allemagne.

Le jeune Bernard, en traduisant les *Œuvres* de Goethe et de Shakespeare, s'était identifié aux deux langues vivantes qui sont les grandes clefs commerciales de notre époque.

Il était donc rentré à Paris l'âme plus remplie de poésie et de philosophie que l'esprit préparé à l'aride travail du chiffreur.

Son père ne l'avait pas moins placé dans ses bureaux, en lui allouant généreusement 2,000 francs d'appointements.

Il fallait obéir, Bernard se mit à faire des bordereaux. Quelques années s'écoulèrent.

Hélas ! le jeune homme devint amoureux de la fille du caissier de son père.—C'était une adorable blonde qui avait toutes les qualités, mais ne possédait qu'une fortune plus que modeste. Le père Bernard, qui avait d'autres vues sur son fils, mit son employé à la porte et défendit au bel amoureux de jamais lui reparler de cette sotte union.

Le pauvre enfant tomba malade, le père fut inflexible. "J'aimerais mieux, disait-il à ses amis, le voir emporter entre quatre planches que de le donner pour époux à cette petite aventurière ; je n'ai pas travaillé comme un cheval et économisé sou par sou pendant quarante ans pour les beaux yeux de Modemoiselle Marie Closet ! Et puis tout ça, c'est des plaisanteries, la mode est passée, depuis longtemps on ne meurt plus d'amour."

Il voyait juste : la nature triompha de la maladie, et le fils Bernard fut bientôt rétabli.

Le jour de sa première sortie de convalescence, il courut chez le

père de sa bien-aimée. Il ne fut pas reçu. M. Closet était un honnête homme qui ne voulait pas donner de prétexte à la calomnie.

Désespéré de toutes parts, le fils du banquier résolut d'en finir avec l'existence : c'est la grande ressource des amoureux de vingt à vingt-cinq ans.

Sa mère, une sainte femme, enlevée au printemps de sa vie, lui avait inculqué les sentiments religieux dont on conserve toujours le souvenir.

Bizarrie de l'esprit humain, au moment où il allait offenser le Dieu qui l'avait créé, il ne voulait pas mourir sans entrer dans une église.

Le jeune fou était à deux pas de Saint-Vincent-de-Paul ; il monta les escaliers du temple.

Les cierges brûlaient à deux autels.

On célébrait un mariage à la droite et un enterrement dans la chapelle du fond.

La noce n'était pas nombreuse ; mais le mort devait avoir occupé une place importante sur cette terre, car il y avait une foule pour l'accompagner à sa dernière demeure. Bernard s'absorba dans une suprême prière. Quand il rouvrit les yeux, il vit en face de lui un jeune prêtre qui bénissait l'assemblée, une idée prompte comme l'éclair traversa l'esprit de l'homme qui voulait mourir.

Il est beau, se dit-il, de consoler les autres lorsque l'on n'espère plus de bonheur pour soi-même.

La semaine ne s'était pas écoulée que Jean Léon Bernard entrait au séminaire. Deux années plus tard il fut ordonné prêtre : il n'avait pas revu son père ; mais le banquier lui servait une pension de trois mille francs.

Le nouveau lévite partit pour aller remplir son saint ministère dans une petite cure. Le jour où il célébra sa première messe, en rentrant au presbytère, il trouva une lettre cachetée de noir.

Son père était mort,—il héritait de plus de quatre millions.

.....
 Se souvenant que le Christ disait : " Ce sont les pauvres et les gens de mauvaise vie qui ont le plus besoin d'être soutenus et consolés," il revint à Paris, ce grand centre de toutes les gloires, ce foyer de toutes les misères.....

Le jour où je le vis à Notre-Dame, il y avait dix ans que l'abbé Bernard exerçait son admirable charité dans notre capitale.

Depuis qu'il portait la soutane, il s'était conduit comme un saint, ses jours et ses nuits appartenaient à tous ceux qui souffraient. Il passait son temps et consacrait sa vie à cicatriser les plaies de l'âme et à guérir celles du corps.

Il se multipliait pour accomplir sa rude tâche : on le voyait partout

à la fois, portant la parole de paix au lit du moribond, la parole d'espérance dans le cachot des prisonniers, et l'aumône du chrétien aux affligés de tous les cultes.

Infatigable pour le bien, sans colère contre les erreurs d'autrui, ce digne apôtre du Christ n'usait de sévérité qu'envers lui-même.

Il n'avait pas quarante ans et en paraissait plus de cinquante ; dans la force de l'âge, il était voûté comme un vieillard, ses traits fatigués et la pâleur cadavérique de son visage lui auraient donné l'air fatal, si son front n'eût été illuminé de la divine auréole de la charité.

Je viens de vous conter la vie de ce prêtre. Dans les quelques lignes dont je puis encore disposer, je vais vous apprendre comment il est mort.

Un jour, pour accomplir une grande mission de bienfaisance, l'abbé partit pour Rome. Quand il arriva dans l'antique cité phocéenne, on lui apprit que, par un changement dû au mauvais état de la mer, il devait attendre trois jours un bateau partant pour Civita-Vecchia.

La patience étant une vertu chrétienne, le digne ministre accepta sans murmurer ce petit contre-temps, et, comme il n'avait rien de mieux à faire, il se mit à parcourir cette ville intéressante, qui, grâce à la conquête de l'Algérie et au percement de l'isthme de Suez, doit devenir un jour la première ville maritime du monde.

Tout en se promenant, il prit une rue transversale qui sépare le port de l'un des vieux quartiers de Marseille. Il n'avait pas fait trente pas dans cette rue, qu'il se heurta contre un grand rassemblement populaire formé devant une maison d'assez pauvre apparence ; un spectacle horrible s'offrit à ses yeux. Une femme, placée devant la porte de l'allée, poussait des cris déchirants.

Le prêtre demanda ce qui se passait.

— Hé, monsieur le curé, répondit l'homme du port auquel il s'était adressé, ne voyez-vous pas qu'il y a là encore une victime de la terrible épidémie qui ravage la ville, et que cette femme demande du secours pour son mari qui se meurt ?

L'abbé Bernard, sans attendre la fin de l'explication, fendit la foule et se dirigea vers la malheureuse femme :

“ Conduisez-moi auprès de votre mari,” dit-il à l'affligée en lui prenant la main.

La femme le regarda, puis, sans répondre, tout en sanglotant, elle le conduisit au troisième étage.

Un homme était étendu, tout nu, sur un mauvais lit, et deux camarades le frictionnaient, l'un avec un long bas de laine, et l'autre avec un vieux cache-nez.

L'abbé était en présence d'un cholérique ; il le considéra une seconde et écrivit quelques mots sur une feuille qu'il détacha de son carnet de voyage.

Voilà cinq francs et une ordonnance, courez vite chez le pharmacien, dit le prêtre au plus âgé des deux portefaix ; en attendant votre retour, je vous remplacerai.

Le pasteur prit le bas de laine et se mit à frotter le pauvre misérable. Sous ses intelligentes frictions, le malade recouvra un peu de calme. Cependant, en voyant le costume du prêtre, il ne put retenir un geste d'effroi.

“ Mon Dieu ! s'écria-t-il, vais-je mourir ? que voici déjà le confesseur.”

L'abbé le rassura de son mieux.

Le commissionnaire revint, il apportait du laudanum, de l'alcool de menthe et de l'alcool camphré.

Le prêtre resta trois heures au chevet du malade ; quand le médecin arriva, il déclara que cet homme était hors de danger.

Dans le Midi, les sensations sont vives, le peuple pousse tout à l'excès : peu s'en fallut que, dans l'enthousiasme, les femmes et les portefaix ne portassent l'abbé Bernard en triomphe. Malheureusement, si le peuple est enthousiaste, il est encore plus superstitieux : le bruit se répandit immédiatement qu'un prêtre avait la puissance de guérir les cholériques.

Au bout de la rue, l'abbé vit une femme tomber à ses genoux.

— Monsieur le curé, dit-elle en sanglotant, mon fils se meurt ! je n'ai que lui sur la terre ; au nom de la sainte Vierge, sauvez-le !

L'infatigable apôtre de la charité suivit cette malheureuse ; elle le conduisit auprès d'une pauvre petite créature de cinq ou six ans qui râlait l'agonie.

Dieu n'a pas donné aux humains le pouvoir de détourner l'ange de la mort, quand il se trompe de route et vient s'abattre sur un berceau.

La prière et la science sont souvent impuissantes. Cependant l'enfant fut sauvé !

Le digne abbé ne rentra dans son hôtel que fort tard, il était exténué de fatigue.— Le lendemain dans l'après-midi, en ne le voyant pas descendre, l'on monta dans sa chambre pour prendre de ses nouvelles.

On le trouva le sourire sur les lèvres et les yeux fermés.

Il était mort ;

Le bon pasteur avait donné sa vie pour son troupeau.

Tel est l'homme que j'ai eu pour voisin à l'un des sermons du P. Lacordaire. Tel est l'homme dont le souvenir me poursuivait hier en écoutant la dernière conférence du P. Hyacinthe.

CHANSONS POPULAIRES DU CANADA

Nous avons reçu, il y a déjà quelques jours, les "Chansons Populaires du Canada," par M. Ernest Gagnon. C'est une compilation intéressante et au point de vue des mœurs du peuple canadien et comme souvenir de vieilles traditions déjà passées. La notation seule suffirait pour rendre ce livre précieux. On sait quel rôle les chansons ont joué dans l'histoire des peuples, depuis l'hymne de guerre du sauvage jusqu'à ces couplets caustiques qui tuaient le ridicule et qui faisaient dire qu'en France on gouvernait par des chansons. Tout le monde se rappelle ces jolis vers du Cardinal de Bernis :

Fille aimable de la folie
 La chanson naquit parmi nous ;
 Souple et légère elle se plie
 Au ton des sages et des fous.

Les "Chansons Populaires" sont un ouvrage précieux où ceux qui sont tant soit peu sceptiques à l'endroit de notre nationalité aimeront à aller retremper leur foi dans l'avenir ; elles ont de plus, sous un autre rapport, le mérite de l'opportunité, car, aux yeux des gens timorés, qui redoutent le grand mouvement politique qui s'opère, elles sont déjà un monument de notre passé.

Nous aimerons tous, cependant, à avoir ce livre où chacun de nous y retrouvera dans quelques-unes de ses pages un doux souvenir du jeune âge et un écho lointain quoique toujours vibrant de la vieille Mère-Patrie.

Nous nous faisons un devoir d'en donner plus loin quelques extraits afin de donner à nos lecteurs l'occasion de juger par eux-mêmes.

REMARQUES GÉNÉRALES.

Le nombre de nos chansons populaires est tel que dix gros volumes ne pourraient peut-être pas les contenir.

Les premiers chants qu'entend le petit canadien au berceau sont presque toujours, à part les improvisations, des chants qui nous viennent de France. Ce sont les plus répandus. Simultanément il entend des cantiques, souvent de très-beaux, et parmi ceux-ci les cantiques dits de *Marseille*, autrefois si populaires dans tout le Canada ; puis encore, et avant qu'il puisse aller à l'église, des psaumes, des hymnes, et en général des chants de la grande mélodie grégorienne. Plus tard il connaîtra toutes les chansons en vogue dans sa paroisse, et lorsque, le soir, après une chaude journée d'été, il reviendra se reposer de son travail, mollement couché sur un moelleux et odorant *voilage de foin*,

on l'entendra murmurer d'une voix monotone mais douce, quelques-uns de ces mots, de ces noms si chers qui rappellent l'ancienne mère-patrie ; ou bien, sur les *cages* ou dans le canot, il chantera la *belle Françoise* ou la complainte d'un malheureux voyageur noyé dans les rapides ou encore le beau *Kyrie* que chantent à l'église ceux qui lui sont chers et qui sont restés, dans la paroisse natale, sur le bien paternel.

Rarement on l'entendra chanter une chanson grivoise. Et c'est là une chose vraiment digne de remarque que la pureté de ces chants du peuple.

Ce fait important est dû à l'éducation, au soin scrupuleux des premiers habitants de la colonie, de bannir de la jeune société canadienne tout ce qui n'était pas dans l'esprit de ses fondateurs, dont les travaux avaient pour but principal "l'augmentation du saint et sacré nom de Dieu et de notre mère la sainte Eglise," * et dont les conquêtes furent plus encore celles de Dieu que celles de leurs rois. †

Plusieurs de nos anciennes chansons se chantent encore aujourd'hui en France avec des variantes lascives que nous ne connaissons pas en Canada. De là il suit évidemment qu'il a dû se faire ici un travail d'expurgation à une époque quelconque. Or ceux qui connaissent l'histoire des premiers temps de la colonie,—alors que l'on ne permettait qu'à des hommes exemplaires d'émigrer en Canada, et que, suivant les chroniques du temps, ceux dont la vertu était un peu douteuse semblaient se purifier par la traversée ; alors que toute la colonie naissante ressemblait à une vaste communauté religieuse, et que les missions huronnes rappelaient les âges de foi de la primitive Eglise,—ceux-là dis-je, comprennent facilement qu'à cette époque, on n'aurait jamais osé chanter devant ses frères des couplets obscènes, et que le peuple a dû, de lui-même, introduire dans certaines chansons françaises les variantes qui nous sont restées et qui dégagèrent ces chansons de toute immoralité.

Dans tout le cours de mes recherches, je n'ai guère rencontré que deux chansons vraiment immorales. L'une de ces chansons est encore connue en France ; l'autre, dont je n'ai pu retracer l'origine, me fut chantée par une femme qui, assurément, n'aurait jamais consenti à dire ce que, tout en hésitant un peu, elle osait cependant chanter ; tant il est vrai que la musique a le don de couvrir d'une sorte de voile de véritables énormités.

Ceci nous rappelle la question que se posait à lui-même l'auteur d'un ouvrage sur les danses modernes : "Se trouverait-il une seule mère au

* Commission de Jacques Cartier.

† L'abbé Casgrain.

monde, écrivait cet auteur, qui consentit à laisser danser certaines danses à sa fille dès qu'on ôterait la musique du bal?"... Cette question toute seule, disait Madame Gjertz, après avoir cité elle-même ces quelques lignes, démontre ce pouvoir que possède le son d'ennoblir en quelque sorte ce qu'il y a de plus vil. Sans la musique tout le monde rougirait d'exécuter de telles danses; mais avec la musique, le bal est-il plus innocent?.... *

J'ai dit, dès les premières pages de ce recueil, que je ne prétendais pas faire une étude du mérite poétique de nos chants populaires. Je me contenterai d'indiquer ici en passant, la règle principale et presque unique à laquelle les poètes rustiques veulent bien toujours s'astreindre. Cette règle, c'est l'*assonance*, qu'un auteur français, M. Raynouard, définissait: "la correspondance imparfaite et approximative du son final du dernier mot du vers avec le même son du vers qui précède ou qui suit, comme on appelle *rime* la correspondance parfaite du son identique final de deux vers formant distique."

La longueur du vers populaire est souvent de quatorze syllabes ou même davantage. Chaque fois alors que la rime est masculine (car les rimes parfaites s'y rencontrent quelquefois) la césure est invariablement féminine, ou, plus exactement, sourde. Conformément à l'usage, ces sortes de vers ont été, dans ce recueil, brisés à la césure; ainsi les deux vers:

Par derrière chez mon père—lui ya-t-un bois joli;
Le rossignol y chante—et le jour et la nuit,

ont été écrits sur quatre lignes:

Par derrière' chez mon père
Lui ya-t-un bois joli;
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit, etc., etc.

A LA CLAIRE FONTAINE.

Depuis le petit enfant de sept ans jusqu'au vieillard aux cheveux blancs, tout le monde, en Canada, sait et chante la *Claire Fontaine*. On n'est pas canadien sans cela. La mélodie de cette chanson est fort élémentaire et offre peu d'intérêt au musicien; néanmoins, à cause de sa grande popularité, on l'a prise souvent pour thème d'airs de danse et même de fantaisies de concert. J'ai entendu un pianiste anglais, dans un concert donné à Québec, faire des arpèges pendant un bon quart d'heure sous prétexte de *claire fontaine*. On chante en France,

* Marie Gjertz. *La musique au point de vue moral et religieux.*

en Normandie, une chanson dont les paroles sont, à peu de chose près, les mêmes que celles de notre *Claire Fontaine*, mais l'air en est tout différent.

PAR DERRIÈR' CHEZ MON PÈRE.—VIVE LA CANADIENNE.

La mélodie de cette chanson ainsi que celle de la *Claire Fontaine*, nous tient lieu d'hymne national, en attendant mieux. Les paroles de *Par derrière' chez mon père* se chantent encore en France, en Franche-Comté, mais avec de notables différences et sur un petit air fort écourté (dix mesures), qui ne ressemble pas du tout au nôtre. Il est inutile de dire que les paroles de *Vive la Canadienne*, qui se chantent également sur le même air, sont de composition comparativement récente, et qu'elles ne nous viennent pas de France; mais je dois faire remarquer que le premier couplet de cette chanson est le seul qui soit généralement connu. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu me procurer les autres, qui, comme on le verra, laissent beaucoup à désirer sous le rapport du sentiment poétique.

DIGUE DINDAINE.

Ne dirait-on pas que cette mélodie d'une si délicate beauté se termine sur la dominante tout exprès pour imiter le son continu du *petit bourdon* de la musette, qui fait encore entendre sa note dominante alors que le musicien a fini d'exécuter son air? Cette chanson, aussi belle comme poésie que comme musique, nous vient de la France, où elle n'est pas non plus tout à fait oubliée. L'air sur lequel M. Wekerlin (collaborateur de M. Champfleury,) l'a notée, dans les *Chansons populaires des provinces de France*, est fort joli, mais ressemble peu au nôtre; quant aux paroles, publiées dans le même ouvrage, et qui se chantent dans le Nivernais, elles sont loin d'être aussi poétiques que celles de notre version canadienne. Comme dans notre chanson, il s'agit, dans la version française, d'une petite fille "encore jeune" qui part pour garder son troupeau et qui oublie son déjeuner. "Un valet de chez son père" va le lui porter et la trouve toute attristée de la dispersion des intéressants quadrupèdes commis à sa garde; le galant valet embouche alors un instrument champêtre et fait revenir comme par enchantement le troupeau au pied de la bergère.—Mais ici commence la bifurcation: le troupeau de la chanson française n'est pas composé de moutons mais bien de prosaïques enfants de la race porcine... lesquels se mettent eux aussi, à danser, mais *sans se tenir par la patte*,—ce qui est beaucoup moins élégant.

L'n'y-avait qu'la grand' trui'-caude
Qui ne voulait pas danser,

ajoute la chanson française ; mais le chef de la bande vient la prendre
par l'oreille et lui dit :

Commère, il nous faut danser!....

acte d'une autocratie révoltante, en opposition directe avec *les immortels principes de 89*, comme diraient certains grands journaux de Paris, et qui dut soulever une bien grande indignation parmi toute la gent soyeuse.... ee que, cependant, la chanson ne dit point.

.....

LE RAMEAU BÉNIT

PRIÈRE D'UNE JEUNE FILLE

Rameau de buis sur qui le prêtre
A jeté l'eau sainte en passant,
Qu'habite maintenant peut-être
Un des anges du Tout-Puissant ;

L'orage n'ose, dit ma mère,
Frapper le toit que tu défends,
Et tu fais pâlir le tonnerre,
Toi, cueilli par des mains d'enfants !

Je veux, à la muraille blanche,
Au chevet de mon lit, ce soir,
Je veux t'attacher, sainte branche,
A la place de mon miroir.

Quand je dormirai, de ma couche
Écarte le Satan maudit,
Que le souffle impur de sa bouche
Ne flétrisse pas ma nuit ;

Gardé par toi, que mon cœur sache,
Veille ou repos, rester pareil
Au lis des champs, la fleur sans tache,
Plus chère à Dieu que le soleil !

.....

L'ABEILLE BUTINEUSE

DE L'ÉCHO.

* * * LES FEUX D'ARTIFICES.—Nous empruntons à la *Presse illustrée* l'intéressant historique suivant des feux d'artifices :

Partout et dans tous les âges, peuples et rois ont manifesté leur satisfaction en allumant de grands feux, en signe de réjouissance. Contentons-nous de remonter aux Chinois, aux Egyptiens, aux Grecs et aux Romains.

Hélas ! j'en suis bien fâché pour la mémoire du prétendu Schwartz, à qui l'on attribue l'invention de la poudre, mais je dois dire que dix-huit cent ans au moins avant la naissance de ce moine allemand, on avait déjà tiré des feux d'artifices.

En effet, s'il faut en croire les historiens grecs, un feu d'artifice aurait été tiré par les ordres d'Alexandre le Grand, en mémoire de son entrée à Babylone !

Flaminius, le conquérant de la Grèce, qui vivait cent cinquante ans avant Jésus-Christ, trouva les feux d'artifices en usage dans les principales villes qu'il conquiert.

Les Grecs les avaient empruntés aux Indiens.

Philostrate, le rhéteur historien de Lemnos, qui vivait au quatrième siècle de notre ère, nous dit que les feux d'artifices existaient en Egypte et dans l'Inde bien avant les temps où il écrit. Il nous apprend que les feux d'artifices servaient non-seulement dans les réjouissances publiques, mais qu'on les utilisait encore à la défense des villes ; et il cite une place située près du fleuve Hyphésis considérée comme imprenable, parce que ses habitants, qu'on croyait, pour ce fait, parents des dieux, lançaient des foudres et des éclairs.

Florus, contemporain d'Adrien, et qui par conséquent a devancé Philostrate de deux siècles, nous raconte les mêmes histoires.

Claudien, dans la description qu'il nous donne des fêtes organisées à Rome sous Théodore, onze cent cinquante ans environ avant la vulgarisation de la poudre en Europe, nous dit :

“ Que l'on fasse descendre par des contre-poids cachés une machine de théâtre dont les décorations les plus élevées, et rangées en forme de chœurs de musiciens, jettent en pirouettant des flammes de toutes parts ; que le feu y forme différents tourbillons circulaires et globuleux qui

parcourent la surface des planches sans les endommager, comme en jouant, par leurs vives et inégales agitations sur la peinture de la charpente, et que ces apparences d'incendie, qui ne donnent nul sujet de crainte par leur instabilité, voltigent sur les tours sans y faire aucun mal."

Si ce n'est là les serpenteaux et les girandoles d'aujourd'hui, j'y veux perdre mon latin.

Je citerai encore, pour en finir avec les anciens, un certain Albert, qui vivait trois cents ans avant Schwartz, lequel Albert, dans son traité du *Merveilleux dans le monde, de Mirabilibus mundi*, donne la description des fusées volantes.

Maintenant que j'ai démontré l'existence des feux d'artifices dans l'antiquité et au moyen-âge, dans les contrées réputées barbares, passons directement aux temps modernes.

Les feux d'artifices prospéraient en Italie vers la fin du quinzième siècle; ils étaient particulièrement employés pour la célébration des fêtes religieuses, mais seulement aux grandes solennités.

Les Florentins et les Siennois devinrent les plus habiles artificiers, au dire de Vanochio, italien qui a écrit sur l'artillerie en 1572.

Les feux d'artifices de Florence et de Sienne étaient montés sur des théâtres de bois, décorés de statues et de peintures à des hauteurs considérables.

Le même historien ajoute que les Florentins garnissaient ces théâtres d'illuminations, et que les statues lançaient des gerbes de feu par la bouche et par les yeux.

De Florence, les feux d'artifices passèrent à Rome; ils furent exclusivement employés d'abord, à la Saint-Jean, le jour de l'Assomption et à la fête de saint-Pierre et de saint Paul, puis dans les réjouissances organisées à l'occasion de l'exaltation des Papes.

Diego Ufano, qui vivait en 1617, nous apprend que les feux d'artifices passèrent en Espagne et en Flandres vers la fin du sixième siècle. Mais dans ces pays ils étaient d'une simplicité antique consistant seulement en quelques girandoles accompagnées de plusieurs poteaux garnis de linges goudronnés.

Cependant les artificiers italiens avaient passé les Alpes et leurs merveilleuses inventions avaient excité en France l'admiration générale.

Un des plus anciens feux d'artifices fut celui qu'on tira, en 1559, à Rennes, sur la Vesle, pour Henri II. Il représentait un combat naval, et ce spectacle tout nouveau produisit un immense effet.

En 1606, le duc de Sully donna une fête splendide devant les murs de Fontainebleau, et Fraizier rapporte dans son *Traité des feux d'artifices* qu'on y vit un simulacre de combat où les pièces d'artifices jouaient un rôle prodigieux.

A partir des premières années du dix-septième siècle, les feux d'artifices prirent un développement toujours croissant : ils devinrent de véritables œuvres d'art, et ils atteignent aujourd'hui les limites extrêmes du merveilleux, grâce aux progrès incessants que les Ruggieri ont fait faire à cette partie de la pyrotechnie.

Non seulement les feux d'artifices sont arrivés au plus haut point de la perfection, mais ils se sont vulgarisés, et il n'est pas de nos jours de petite ville, de commune de quelque importance, qui ne célèbre de fête avec chandelles romaines et bombes lumineuses.

. LE MONT SAINT-MICHEL. — Le 1er août dernier, la célèbre Abbaye du mont Saint Michel retrouvait les accents religieux que ses échos ne répétait plus depuis si longtemps. Les hymnes d'allégresse et de reconnaissance remplaçaient les plaintes de la tristesse et du désespoir. Cet antique sanctuaire de la prière, métamorphosé en prison par le malheur des temps, était rendu à lui même, et une affluence considérable de pèlerins fêtait solennellement cette nouvelle inauguration. Au milieu d'un grand nombre de prêtres et d'étrangers de distinction, on remarquait le T. R. P. abbé de la Trappe de Briquebec, accompagné d'un de ses moines ; Mgr de Charbonnel, ancien évêque de Toronto, suivi d'un R. P. capucin, son secrétaire ; Mgr l'évêque de Coutances et d'Avranches, présidant toute cette belle fête ; Mgr l'évêque de Saint-Claude, et Mgr l'archevêque d'Alby, qui avait voulu venir du fond de la France pour pontifier dans l'église du mont Saint-Michel et célébrer une résurrection si belle et si touchante.

Mgr de Charbonnel a rappelé, dans un discours plein d'expression, quelques-unes des glorieuses et patriotiques légendes qui se rattachent à la vieille Abbaye.

Qui ne sait l'étonnant fait d'armes de ces 119 chevaliers assistés de ces 119 autres soldats bretons et normands qui, pendant la guerre de Cent Ans, défendirent le drapeau de la France contre 20,000 Anglais ? Cette poignée de braves vit, assure-t-on, l'archange saint Michel lui-même combattant dans leurs rangs pour défendre sa montagne bénie. L'ennemi fut repoussé avec perte et la France sauvée cette fois de l'invasion.

Tous les saints et savants religieux qui dorment sous les dalles de ce sanctuaire vénéré ont dû se réjouir avec les anges et tressaillir dans leurs tombeaux de la justice rendue enfin par la France reconnaissante au protecteur de la Fille aînée de l'Eglise.

. On lit ce qui suit dans une correspondance de la *Presse* :

“ Vos lecteurs savent que la loi sur le mariage civil date de quelques mois seulement en Italie. On peut à son gré donner la préférence au mariage religieux ou au mariage civil, mais ce dernier seul est léga-

lement reconnu par l'État. Comme en France, la question du mariage des prêtres a été réservée ; en France, toutefois, la jurisprudence est unanime : aucun mariage d'ecclésiastique n'a été validé, que je sache. En Italie, les choses se passent bien différemment.

“ Nous avons ici notre *Gretna-Green*, c'est Naples, où l'officier de l'état civil marie tout ce qui se présente, moines, religieuses, prêtres interdits, abbés défroqués, etc. A Naples, on marie : à Turin, on ne marie pas ; alors on fait le voyage de Naples, comme on faisait jadis celui de Corinthe. Tout ceci ne serait rien encore, si le gouvernement n'avait une tendance marquée à faire inscrire dans notre jurisprudence le mariage des prêtres comme légal et reconnu par la loi.

L'officier de l'état civil de Gênes, ayant refusé de célébrer le mariage d'une personne engagée dans les ordres, le tribunal de Gênes fut saisi de ce refus. Malgré les efforts du ministère public, demandant qu'il fût passé outre au mariage, le tribunal approuva la conduite du syndic de Gênes : la cour d'appel n'a pas été du même avis ; elle a adopté les conclusions du ministère public, et a ordonné la célébration du mariage.

Assurément ces renseignements donnés de Florence à la *Presse* ne sont pas suspects : ils viennent à l'appui de ce que nous avons déjà dit de la décadence morale de l'Italie.

* * * UN PLAIDEUR COMME ON N'EN VOIT PLUS.—Nous lisons dans le *Progrès de Lyon* des détails d'un curieux procès.

“ Le 16 juillet, la chambre des requêtes a admis le pourvoi formé contre un jugement qui condamnait M. X... au paiement d'une somme de... 15 centimes (3 sous) ! Jamais plus singulier débat ne s'est engagé.

M. X... habite près d'un pont à péage ; pour traverser le pont avec une voiture, il doit payer 30 centimes. Il a imaginé d'abord de traîner sa voiture de l'autre côté du pont, et de venir ensuite chercher le cheval pour l'atteler ; par ce moyen il paye seulement un sou pour le passage d'une personne charriant une voiture, un sou pour le retour, et un sou enfin pour le passage du cheval conduit en main.

“ N'est pas là un trait de génie ? Les propriétaires du pont n'ont pas admis ce procédé économique, mais fatigant, et ils ont attaqué l'inventeur en restitution de la taxe. Celui-ci a perdu devant le tribunal de Moret, mais la cour suprême vient de lui donner raison.

“ Il y a deux ans que dure ce procès ! Comme économie, M. X... eût eu meilleur marché à payer six sous, même quotidiennement. Avec deux ans de papier timbré, il a dû dépenser de quoi solder le péage du pont pour toute sa vie.”

EXTRAITS DE LA PRESSE CANADIENNE.

L'ECHO DE LA FRANCE — Cette revue vient d'accomplir sa première année d'existence. Dans ce court espace de temps, elle a pris une large part dans l'estime des gens de lettres, non-seulement du Canada, mais d'une grande partie des Etats-Unis. Des éloges et des félicitations arrivent de tous côtés à l'adresse de M. Ricard, son habile et judicieux éditeur. C'est à qui lui ferait le plus de compliments, du *Home Journal* de New-York, du *Wide World*, de Boston, du *New-York Tablet*, du *Catholic Mirror* de Baltimore. Ne restons pas en arrière, lorsqu'il s'agit de féliciter un compatriote d'une idée heureuse que les étrangers admirent, et sachons lui accorder l'encouragement nécessaire pour la rendre fructueuse. En fermant le troisième volume de cette précieuse revue, M. Ricard a écrit les lignes suivantes, qui témoignent des sentiments élevés qui l'animent dans l'exécution de son œuvre. En regard du nombre infini de publications immorales de tout genre qui circulent parmi nous, ces quelques mots sont dignes d'attention et aussi d'un peu de méditation. . . . *Journal de l'Instruction Publique*, déc. 1866.

L'ECHO DE LA FRANCE—We have received in three handsome volumes, the several numbers of this valuable and interesting serial, extending from its commencement, in 1865, to the close of the last year. The object of the *Echo* was to supply the people of Canada, at a cheap rate, with all that was best, and most worthy of perusal, in French periodical literature: and well have the gentlemen who undertook this work performed their task. They have laid the French press under contribution, and, as it were, skimmed it; and in the three volumes before us, the reader will find the cream, consisting of selections from the most illustrious and most thoroughly Catholic writers of Continental Europe. The idea of the publishers of the *Echo* was most excellent, and we would hope that they may find it a happy one in a constantly increasing list of punctual subscribers.—*The True Witness*, 11th January 1867.

L'ECHO DE LA FRANCE—Have recently augmented the amount of matter which they afford for the very moderate subscription which they demand from their readers, so that they now claim for their periodical, with a great appearance of truth, that it is the cheapest of the kind which can be any where procured. It is in French literature something like the magazines made up in the United States from extracts from the best English periodicals. Its editors assert that they do not labour for a mere pecuniary reward, but with the main object of supplying sound religious and moral literature, and thus of supplanting the doubtful, novels with which the French press too much abounds. The *Echo* is, we may say, very Roman Catholic in its spirit; but does not deal, so far as we have seen, in religious controversy.—*Herald*, 10th December 1866.

L'ECHO DE LA FRANCE.—Nous avons reçu de M. le Directeur de l'*Echo de la France*, la file complète de la première année de cette importante publication, contenue dans trois beaux volumes de 450 pages chacun, superbement reliés et dorés sur tranche. C'est un charmant cadeau pour lequel nous offrons à M. Ricard nos meilleurs remerciements. Comme nos lecteurs ont pu le voir par le sommaire que nous en avons donné après la publication de chaque livraison, l'*Echo de la France* a parfaitement répondu à l'idée de son fondateur.

Disposant d'un espace considérable et recevant un grand nombre de publications étrangères, il a fait part au public canadien des produits des meilleurs écrivains européens et américains; tous les sujets de la religion, de la philosophie, de la science, des arts et des lettres y ont été traités par des maîtres, et les trois volumes que nous avons sous les yeux forment le recueil le plus précieux que nous ayions sous ce rapport.

Nous croyons savoir que dans cette première année qui vient de s'écouler, l'encouragement public n'a pas fait défaut à l'*Echo de la France*; mais cela ne suffit pas. Pour conserver au milieu de nous une revue de ce genre, une publication qui nous épargne à la fois des abonnements coûteux aux revues périodiques françaises et l'inconvénient souvent irrémédiable de l'irrégularité des mailles transatlantiques, il faut que cet encouragement, loin de diminuer, loin même de rester tel qu'il est, augmente au contraire. C'est au public à bien comprendre les avantages de l'*Echo* et à en profiter.

Quand à nous, nous formons les vœux les plus vifs pour que l'année qui recommence fournisse à l'*Echo de la France* de nouveaux succès. L'Ordre 7 Janv. 1867.

EXTRAITS DE LA PRESSE DES ETATS-UNIS.

L'ECHO DE LA FRANCE.—A very interesting and well edited periodical, with this title, is issued, twice a month, at Montreal, Canada, by Louis Ricard. Its aim and scope may be best described by stating that it does, in the sphere of French literature, what "Every Saturday," "Littell's Living Age," and "The Eclectic," do for English literature. To persons who wish to keep *au courant* of French and European thought and discussion, without the trouble of wading through a multiplicity of publications, this compilation will prove a *desideratum*.—*Home Journal*, N. Y.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This excellent Review, devoted to the reproduction of all that is most worthy of notice in the religious, political or moral literature of the old world, carries out to the fullest extent the promises of the prospectus, and already we have one volume of most interesting and valuable reading matter. "The Conferences of the Rev. Father Hyacinthe at Notre Dame;" the articles on celebrated members of the French Academy; fragments from the journal of Eugénie de Guérin, always charming; "Rome," "Philosophy," "Lord Palmerston," "Father Lacordaire and Madame Swetchine." Politics and current events all receive their due attention, and by all who read French this Review will be welcomed with delight. Every effort to supply the place of objectionable reading by that which will elevate while it furnishes entertainment, should meet with encouragement, and we hope for this work a wide circulation.—*New York*.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This publication is edited by Louis Ricard, and published in the French language at Montreal, Canada. A very choice and interesting summary is embodied, generally compiled from the French journals and periodicals. We have been struck with the ability of many of the papers.—*Wide World*, Boston.

L'ECHO DE LA FRANCE.—It would be difficult to find a more choice and varied selection of desirable reading than the contents of Volume II. of this well-conducted Review. Its future success has been secured by the indefatigable endeavors of the editor to place before its readers only the *crème de la crème* of the literature of the day. The contributions from the writings and speeches of the Bishop of Orleans; of Father Hyacinthe, the Bossuet of the present day; H. Audeval, Emile Richebourg, Eugene Veuillot, Anatole Coutris, and V. D. Jacques, some of the most profound writers and thinkers of the present day, with a judicious mixture of poetry and light reading, make it all that could be desired for the drawing-room or library wherever the French language is either understood or studied.—*New York Tablet*.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This is a very excellent Monthly, published in Montreal, and contains much reading particularly interesting to Catholics.—*Catholic Mirror*, Baltimore.

L'ECHO DE LA FRANCE.—With the November number this Periodical (one of our most valued exchanges) closes the first year and third volume of its existence. It is published in Montreal, and edited by Mr. Louis Ricard, a learned member of the Montreal bar, a gentleman personally well known to the writer, and who has shown by the success that has attended this new periodical, that he is well fitted for the delicate and difficult task of the editor of an Eclectic Magazine.

L'Echo de la France presents to its readers monthly one hundred and fifty pages of choice matter, selected from the most valuable periodical literature of France. It is handsomely printed. Its editor is a Catholic of sound education and refined literary taste. The labor with him is a labor of love, undertaken from the same motives which led to the publication of the *Catholic World*, of which it is a worthy companion.

To those who desire to form or keep up an acquaintance with the best French literature of the day, we highly recommend this Review. They can in no other way, for so small an expenditure, keep posted in the literature of the French language. Catholic families in which French is spoken, or of which any of the members are learning French, will find *l'Echo de la France* a most welcome and useful visitor. It should have many subscribers here.—*The Guardian*, St. Louis, Mis.

AVIS IMPORTANT.

L'encouragement que nous avons reçu pendant l'année qui vient de s'écouler nous engage à faire de grandes améliorations à notre publication. Ainsi à l'avenir *l'Écho de la France* ne sera publié qu'une fois par mois et contiendra de 100 à 150 pages par livraison. Il sera imprimé sur une seule colonne et sur une meilleure qualité de papier, avec couvert imprimé.

Notre 2^{ème} année commencera au 1^{er} janvier 1867, et elle comprendra deux vols. d'environ 1,600 pages. Les abonnements commenceront au 1^{er} janvier de chaque année et ne seront pas pour moins d'une année.

Nous voulons faire de notre Revue une Revue de première classe, l'égale des Revues européennes, s'il est possible, et à un prix beaucoup plus modique. Ainsi on pourra se procurer notre Revue pour \$2.50 par an (en souscrivant pour 2 ans) tandis que les principales Revues d'Europe ne nous coûtent pas moins de \$12 à \$16 par an chaque.

Nous aurons cependant un avantage considérable sur les Revues françaises sous le rapport de la quantité de matières à lire. Notre Revue est imprimée en *Long Primer* et nous avons constaté plusieurs fois que nous pouvons mettre un tiers de plus de matières que ce que contiennent les Revues françaises sur un nombre de pages donné. Nous voulons dire, par exemple, que nous publierons presque toujours sur 20 pages un article qui aura 30 pages sur une Revue européenne. Ainsi si nos deux volumes de l'année comptent soit 1,600 pages, on pourra dire avec vérité qu'ils contiennent 2,400 pages de matière française.

Tout en faisant ces améliorations importantes, l'administration a décidé de faire une réduction dans le prix de l'abonnement, ce qui aidera doublement notre Revue à remplir le but qu'elle se propose. Car comme nous l'avons dit plus haut dans nos remarques, nous ne faisons pas un travail mercenaire et nous essayerons de faire en sorte que nos abonnés profitent avec nous de nos succès. A l'avenir donc l'abonnement, en déposant le No. au bureau de Poste, tant pour nos abonnés de la ville que ceux de la campagne, sera de \$3 par an ou \$5 pour 2 ans. Les frais de poste qui sont d'un cent par No. seront à la charge de l'abonné. Servi à domicile \$4.

L'abonnement des personnes qui ne payeraient pas d'avance et à qui nous pourrions continuer l'envoi de notre Revue après l'expiration de leur année sera invariablement de \$4 par an.

Notre Revue se trouve ainsi réduite à \$2.50 par an, et elle est ainsi sans contredit celle qui se publie le meilleur marché en Canada, car nous croyons qu'il n'y a pas une seule Revue ici qui publie beaucoup plus de 800 pages par année, tandis que nous donnons 2,400 pages par an, c'est-à-dire, trois fois autant, car ce que nous avons dit par rapport aux Revues européennes concernant la quantité de matière publiée s'applique également à nos diverses Revues du Canada.

Nous continuerons comme par le passé à publier chaque mois les Correspondances les plus fraîches sur l'état politique de l'Europe afin de tenir nos lecteurs toujours au courant de ce qui se passe dans le vieux monde. Nous espérons de plus avoir l'occasion de jouir du privilège que nous nous sommes réservés, de publier par exception des écrits originaux. Ainsi un prêtre savant bien connu dans notre public instruit, et grand amateur d'études historiques, nous a promis de faire part aux abonnés de *l'Écho* du fruit de ses précieuses recherches dans notre belle Histoire du Canada. Un jeune littérateur qui a déjà fait ses preuves nous a aussi promis de nous faire goûter les primeurs d'un roman historique auquel il est à mettre la dernière main. Ce sont là autant d'attrayantes perspectives sous lesquels s'ouvre notre 2^{ème} année.

Nous sommes heureux d'ajouter en terminant que notre publication commence à s'étendre rapidement dans les Etats-Unis et nous avons déjà le plaisir de compter des abonnés jusque dans le Wisconsin, l'Indiana, l'Ohio et même l'Alabama et la Louisiane. La presse de l'Union s'est montrée aussi très-flatteuse à notre égard, nous l'en remercions avec effusion.

PROSPECTUS POUR 1867.

Ora et labora.

La présente livraison complète et notre 3ème volume et notre première année d'existence.

Oui ! déjà un an !

Ce n'est pas sans une certaine émotion que nous touchons au mois de décembre qui a vu nos premiers essais. Les faveurs et le bon accueil dont le public a daigné honorer notre passé nous rappellent nos obligations pour l'avenir. Nous tâcherons de ne pas être ingrats. Contentons-nous seulement, à cette première halte de notre carrière, de poser sur notre route un jalon qui nous aidera à reconnaître notre chemin, s'il nous arrivait de nous en écarter.

Lorsque nous avons commencé notre publication, nous n'avons pas entrepris un travail mercenaire qui exige sa rémunération au jour le jour. Nos motifs ont été plus dignes de la cause que nous avons embrassée ; nous l'avons dit dans notre premier Prospectus, nous avons voulu nous rendre utiles à nos compatriotes en leur fournissant notre humble quote-part de dévouement, de veilles laborieuses et de désintéressement. Nous avons voulu apporter notre grain de sable à l'édifice religieux et social de la Patrie, en contribuant à l'avancement moral du peuple, en répandant dans ses foyers le goût d'une belle et bonne littérature, et par là essayer de détruire l'influence pernicieuse de ces romans séduisants et dangereux qui inondent aujourd'hui la littérature française. Nous avons voulu, par la reproduction d'articles ou études conformes aux saines doctrines, réfuter ces principes insidieux et subversifs du philosophisme moderne : car notre choix est essentiellement dirigé *sous des inspirations catholiques et intimement morales.*

Et nous avons cru que le journal était le meilleur moyen d'arriver à notre but, car le journal seul a le privilège d'atteindre toutes les classes. La modicité du prix, l'espoir de la nouveauté, la variété des articles et même leur peu d'étendue comparée à des ouvrages entiers sont autant d'attraits pour le plus grand nombre.

Avons-nous déjà réussi ?

Réussirons-nous à l'avenir ? Nous répondons sans hésitation *Oui*, si nous avons le concours et l'encouragement de tous les hommes bien pensans.

Dans cet espoir nous continuerons notre travail avec une nouvelle ardeur et nous répéterons avec confiance l'exergue que nous avons mis à la tête de ces Remarques et que nous adoptons pour devise "*Ora et labora!*" Oui, nous prions que le Tout-Puissant fasse fructifier notre œuvre et nous travaillerons à accomplir l'humble tâche que la Patrie a droit d'attendre du bon citoyen.

Montreal, novembre 1866.